

LA

49^e ANNÉE - T. LXIV

16 AVRIL 1967

NUMÉRO 1492



DOCUMENTATION CATHOLIQUE



S. S. Paul signant l'Encyclique "Populorum progressio". A son côté, le cardinal Cicognani, secrétaire d'Etat.

BIBLIOGRAPHIE

- *Histoire de l'Eglise*, par DANIEL-ROPS. T. IX : l'Eglise des Révolutions (*). — Un vol. de 408 pages. — T. X : l'Eglise des Révolutions (**). — Un vol. de 408 pages. — Chaque vol. 17,5 × 21,5 cm, relié pleine soie, richement illustré — un cahier en couleurs — sous jaquette cellophane. Prix de chaque vol. : 42 F. (Conditions spéciales pour les souscripteurs.) *Editions Club, la Meilleure Bibliothèque*, 61, rue des Saint-Pères, Paris.

Ces deux volumes retracent la vie de l'Eglise alors que les révolutions secouaient l'Europe et que les Etats, à plus ou moins longue échéance, allaient faire peau neuve. La France d'abord, et pour commencer en première page de cette histoire, ces lignes inattendues : « Ce fut par un acte religieux, une cérémonie catholique, que débuta la crise révolutionnaire qui allait, dix ans de suite, secouer si durement l'Eglise de France, au point de paraître devoir la ruiner pour toujours... » Il s'agit bien de la procession qui, à Versailles, préludait aux Etats Généraux. L'intérêt de ces pages, c'est de voir comment l'Eglise sortira de la tornade plus vivante que jamais : les congrégations se multiplient, de haute lutte on conquiert la liberté de l'enseignement avec Montalembert, Lacordaire, le P. d'Alzon ; le sentiment religieux inspire le *Génie du christianisme* et l'*Essai sur l'indifférence en matière religieuse* ; peut-il rappeler les noms d'Ozanam, Louis Veuillot, et tant d'autres... Le second volume — Dieu et l'homme en question — débute avec le pontificat de Pie IX qui verra le Concile du Vatican, mais aussi les scènes révolutionnaires de l'unité italienne. C'est le prodigieux essor des missions, mais avec la philosophie d'Hégel, le *Capital* de Karl Marx, une ère d'agitation sociale ; en Angleterre, c'est le Mouvement d'Oxford, avec Pusey et Newman ; en France, la Salette, Lourdes attirent les foules ; en Italie don Cottolengo et don Bosco créent leurs œuvres... Et tout cela revit sous nos yeux grâce à une riche iconographie, même inédite ou peu connue. La magnifique et consciencieuse œuvre de Daniel-Rops se pare d'une nouvelle jeunesse.

- *La Liturgie du dimanche et des fêtes*. Missel de poche rituel et cantiques, par J. FEDER, S. J. et ses collaborateurs. — Un vol. 10,5 × 16,7 cm, de 640 pages, sous couverture pelliculée 4 couleurs. Prix : 5,95 F (t. l. c.) ; 71 FB ; 6,45 FS ; \$ 1,50. Mame, éditeur, Paris-Tours.

Avec le texte intégral en français de tous les dimanches et des principales fêtes (textes liturgiques officiels) et les introductions du P. Feder, ce volume offre un choix de cantiques selon les normes du nouveau « Parolier » et un Rituel des sacrements : baptême, confirmation, pénitence (avec examen de conscience) et mariage ; l'Ordinaire de la messe (latin-français) et prières des funérailles.

- *Nouvelle initiation philosophique*, par FLORENT GABORIAU. T. IV : les Grandes étapes de la pensée, Décisions I. — Un vol. 16 × 22 cm, de 528 pages. Prix : 32 F. — T. V : les Grandes étapes de la pensée, Décisions II. — Un vol. 16 × 22 cm, de 680 pages. Prix : 39 F. Editions Casterman, Paris.

Le philosophe ne se contente pas de vérités toutes faites. Quelle que soit leur certitude, il les remet en question, non pas tant pour en éprouver la solidité que pour en découvrir tous les tenants et les aboutissants et les mettre ainsi en pleine lumière. Et puis, que mettons-nous au juste sous les mots les plus courants : *substance*, *nature*, *personne*, voire même *Dieu* ? Il ne s'agit pas de se contenter de définitions toutes faites, quand même on les répèterait depuis des siècles, mais de *comprendre*, de *pénétrer* pour en avoir une connaissance personnelle. Avec l'auteur, on ne se paie pas de mots, on est avide de découvrir les réalités qu'ils désignent. La *liberté*, la *mort*, le *moi*, choses courantes s'il en est ; mais de quel jour ces mots vont s'éclairer dès qu'on veut les reconsidérer loyalement ! Suis-je libre ? mais comment et dans quelle mesure et en quoi ? Pourquoi la mort et qu'est-elle au juste pour l'homme que je suis ? Et mon moi ? De quoi est-il fait, et pourquoi ? Toutes les sciences se tiennent et profitent toutes des progrès d'une seule. La psychologie pose aujourd'hui

des problèmes autres et autrement qu'on le faisait au Moyen Age. L'intérêt de ces volumes c'est les « carrefours » qu'annonce chaque question, et ce n'est pas pour rien dire qu'interviennent Jean XXIII, Heidegger ou Jaspers. L'auteur a voulu écrire des pages actuelles, faire un *aggiornamento* philosophique.

- *Histoire du xx^e siècle. La guerre de 1914-1918*. Les opérations militaires, par LOUIS KÆLTZ, général de Corps d'armée C. R. — Un vol. relié de 660 pages, 33 cartes. Prix : 65 F. Editions Sirey, Paris.

On a déjà beaucoup écrit sur cette première guerre mondiale. Les récits et les exposés abondent. Même les ouvrages techniques se sont multipliés, il n'est que de voir la bibliographie qui se renouvelle en tête de chaque chapitre du présent ouvrage. Ce que l'auteur a tenté ici c'est une synthèse en cherchant à dégager l'esprit et le caractère des différentes actions, en interrogeant les grands chefs qui en décidaient : Moltke le Jeune, Falkenhayn, Hindenburg, Ludendorff, French, Haig, Joffre, Nivelle, Foch. Il s'agit bien dans ces pages des opérations militaires, le côté diplomatique, politique, économique, social, devant faire l'objet d'un autre volume. Ce n'est pas un simple exposé, l'auteur, en bon historien, s'attache à découvrir les causes d'échecs ou de succès : effectifs ou matériel ? les oppositions d'intérêts, etc. Une chronologie, des index géographique et des personnes, les sept annexes et les cartes très claires en font également un utile ouvrage de consultation.

- *Le Combat spirituel*, de LORENZO SCUPOLI. Traduit par E.-M. LAJEUNIE, O. P., d'après le texte de 1585. — Un vol. 13,5 × 20 cm, de 160 pages, relié pleine toile blanche et noire. Collection « Classiques spirituels ». Prix : 22 F. Robert Morel, éditeur, Le Jas, Forcalquier.

Il s'agit d'un classique spirituel dont saint François de Sales faisait son livre de chevet, et qui reste bien actuel, tant qu'il y aura des âmes éprises de perfection dans l'union avec le Christ. C'est bien le livre des âmes qui veulent être fortes dans la lutte contre le péché et dont l'amour exige le don total à Dieu. La traduction du P. Lajeunie en fait bien un livre de notre époque, en gardant précisément ce qu'a de mordant et d'incisif le style de l'original. Un livre d'énergie spirituelle dont le ton même ne peut que plaire aujourd'hui.

- *L'Epître aux Romains*. Lettre préface du pasteur BOEGNER et du cardinal MARTIN. — Un vol. in-8° écu de 112 pages. Prix : 6 F (+ t. l.). Alliance biblique universelle et les Editions du Cerf, Paris.

Voici donc le premier volume de la traduction œcuménique de la Bible, fruit de la collaboration de plus de cent exégètes catholiques, protestants et orthodoxes. La traduction est ici une œuvre vraiment commune et aucune *double note* n'a été nécessaire ; et c'est d'autant plus significatif que dans cette Epître et son interprétation les promoteurs de la Réforme puisaient leurs arguments les plus typiques dans leur rupture avec Rome. On ne peut que souhaiter que ce qui s'est réalisé pour ce livre du Nouveau Testament, objet de tant de controverses, se réalise pour les autres pages de la Bible.

- *Rome s'est-elle convertie ?* par HENRI FESQUET. — Un vol. in-8° couronne, de 246 pages. Prix : 12 F (t. l. i.). Editions Bernard Grasset, Paris.

Le titre a voulu accrocher par son allure impertinente ; mais le bilan qui est dressé sous ce titre est réellement positif. Avec des nuances — elles sont toujours loin d'être superflues en pareil matière ! — l'auteur montre que le Concile a répondu aux grandes questions que lui posaient les fidèles et même ceux qui ne partageaient pas la foi de l'Eglise. L'ouvrage se fait lire facilement, le style est alerte, sans longueurs et l'auteur sait, en bon journaliste, ménager l'intérêt. La conclusion, de pages en pages, se fait optimiste. Qu'il reste des questions en suspens, nul ne s'en étonnera ; mais un grand pas a été fait dans l'*aggiornamento* qui augure bien de l'avenir.

LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE

49^e année — T. LXIV
Numéro 1492 — 16 avril 1967

Lettre encyclique « *Populorum progressio* » sur le développement des peuples (*)

AUX EVÊQUES, AUX PRÊTRES, AUX RELIGIEUX,
AUX FIDÈLES ET A TOUS LES HOMMES DE
BONNE VOLONTÉ.

LA QUESTION SOCIALE EST AUJOURD'HUI MONDIALE

1. Développement des peuples

Le développement des peuples, tout particulièrement de ceux qui s'efforcent d'échapper à la faim, à la misère, aux maladies endémiques, à l'ignorance ; qui cherchent une participa-

tion plus large aux fruits de la civilisation, une mise en valeur plus active de leurs qualités humaines ; qui s'orientent avec décision vers leur plein épanouissement, est considéré avec attention par l'Eglise. Au lendemain du deuxième Concile oecuménique du Vatican, une prise de conscience renouvelée des exigences du message évangélique lui fait un devoir de se mettre au service des hommes pour les aider à saisir toutes les dimensions de ce grave problème et pour les convaincre de l'urgence d'une action solidaire en ce tournant décisif de l'histoire de l'humanité.

(*) Texte français publié par la typographie polyglotte vaticane.

Dans une conférence de presse faite à Rome le 28 mars, Mgr POUPARD, de la Secrétairerie d'Etat, a présenté ainsi la genèse de l'Encyclique :

Dès le lendemain de son élection, Paul VI, songeant à l'opportunité d'une encyclique sur le développement, se constitua un ample dossier personnel. L'actualité du problème, le voyage du Pape en Inde, son désir de poursuivre l'enseignement social de Jean XXIII ; enfin, le Schéma XIII devenu la Constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde moderne : voilà autant de réalités et de motifs qui poussaient Paul VI à présenter dans un ample document la doctrine de l'Eglise sur le développement des peuples.

Il appartiendra un jour aux historiens d'exposer dans le détail les contributions diverses à la préparation de l'encyclique. Qu'il suffise aujourd'hui de dire qu'elle a été l'objet de sept rédactions successives qui s'étalent sur plusieurs années. A chaque étape de la composition, le Pape donnait des directives, et soumettait le projet à des experts de différentes langues. Parmi les contributions, il faut citer notamment celle des représentants du Saint-Siège près des organismes internationaux (O. N. U., U. N. E. S. C. O., F. A. O.). Une personne

mérite toutefois dès aujourd'hui une mention toute spéciale : c'est feu le P. Lebreton, O. P. (Mgr Poupard donna lecture d'une note du 5 novembre 1966 écrite par le Pape après la lecture du journal intime du P. Lebreton.)

Sept projets de l'Encyclique ont été rédigés. C'est le 20 février dernier que le Pape a approuvé le texte définitif du septième et dernier projet.

Dans une note rédigée, il y a quelques années, le Saint-Père avait marqué le caractère particulier de l'encyclique *Populorum progressio*, alors en préparation : ce ne sera ni un traité, ni une leçon, ni un article de revue, mais une lettre, une lettre respirant l'amour chrétien et poussant à l'action : il faut faire passer les principes dans les faits.

(D'après l'article de Georges Huber dans la Croix du 30 mars 1967.)

La Croix du 31 mars précise : « Les experts ayant participé à l'élaboration du document étaient de nationalités fort diverses. Par conséquent, les langues dans lesquelles étaient présentés les projets étaient également différentes. »

**

L'Osservatore Romano des 28-29 mars rapporte ainsi les réponses faites par Mgr POUPARD aux questions des journalistes :

Des journalistes ayant demandé quel est l'élément original de la nouvelle encyclique, Mgr Poupard a

2. Enseignement social des Papes

Dans leurs grandes encycliques, *Rerum Novarum* (1), de Léon XIII, *Quadragesimo Anno* (2), de Pie XI, *Mater et Magistra* (3), et *Pacem in terris* (4), de Jean XXIII — sans parler des messages au monde de Pie XII (5) — nos prédécesseurs ne manquèrent pas au devoir de leur charge de projeter sur les questions sociales de leur temps la lumière de l'Évangile.

3. Fait majeur

Aujourd'hui, le fait majeur dont chacun doit prendre conscience est que la question sociale est devenue mondiale. Jean XXIII l'a affirmé sans ambages (6), et le Concile lui a fait écho par sa Constitution pastorale sur l'Église dans le monde de ce temps (7). Cet enseignement est grave et son application urgente. Les peuples de la faim interpellent aujourd'hui de façon dramatique les peuples de l'opulence. L'Église tressaille devant ce cri d'angoisse et appelle chacun à répondre avec amour à l'appel de son frère.

4. Nos voyages

Avant Notre élévation au souverain pontificat, deux voyages en Amérique latine (1960) et en Afrique (1962) Nous avaient mis au contact immédiat des lancinants problèmes qui étreignent des continents pleins de vie et d'espoir. Revêtu de la paternité universelle, Nous avons pu, lors de nouveaux voyages en Terre Sainte et aux Indes, voir de Nos yeux et comme toucher de Nos mains les très graves

répondu que c'est l'application plus développée des principes déjà énoncés dans les documents précédents, en particulier dans la Constitution *Gaudium et Spes* ; ainsi que l'accent exceptionnel mis sur l'urgence qu'il y a à passer à l'action concrète.

Répondant à la question d'un journaliste au sujet du service militaire remplacé par un service social, Mgr Poupard a exclu que ce passage soit une prise de position au sujet de l'objection de conscience.

A une autre question, Mgr Poupard a répondu que l'Encyclique ne traite pas de la tentation de freiner l'accroissement démographique, parce que cette délicate question pourra être définie dans un document spécial lorsque sera venu le moment le plus opportun, et en conclusion des études qui sont en cours.

Mgr Poupard a brièvement rappelé les diverses phases de la préparation de l'Encyclique, qui constituera la *Magna charta* de la Commission pontificale *Iustitia et pax*.

(1) Cf. *Acta Leonis XIII*, t. XI (1892), p. 97-148.

(2) Cf. *A. A. S.*, 23 (1931), p. 177-228.

(3) Cf. *A. A. S.*, 53 (1961), p. 401-464.

(4) Cf. *A. A. S.*, 55 (1963), p. 257-304.

(5) Cf., en particulier, radiomessage du 1^{er} juil. 1941 pour le 50^e anniversaire de *Rerum Novarum*, dans *A. A. S.*, 33 (1941), p. 195-205 ; radiomessage de Noël 1942, dans *A. A. S.*, 35 (1943), p. 9-24 ; allocution à un groupe de travailleurs pour l'anniversaire de *Rerum Novarum*, le 14 mai 1953, dans *A. A. S.*, 45 (1953), p. 402-408.

(6) Cf. encyclique *Mater et Magistra*, 15 mai 1961, *A. A. S.*, 53 (1961), p. 440.

(7) *Gaudium et Spes*, n. 63-72, *A. A. S.*, 58 (1966), p. 1084-1094.

difficultés qui assaillent des peuples d'antique civilisation aux prises avec le problème du développement. Tandis que se tenait à Rome le second Concile œcuménique du Vatican, des circonstances providentielles Nous amenèrent à Nous adresser directement à l'Assemblée générale des Nations Unies : Nous nous fîmes devant ce vaste aréopage l'avocat des peuples pauvres.

5. Justice et paix

Enfin, tout dernièrement, dans le désir de répondre au vœu du Concile et de concrétiser l'apport du Saint-Siège à cette grande cause des peuples en voie de développement, Nous avons estimé qu'il était de Notre devoir de créer parmi les organismes centraux de l'Église une Commission pontificale chargée de « susciter dans tout le peuple de Dieu la pleine connaissance du rôle que les temps actuels réclament de lui de façon à promouvoir le progrès des peuples plus pauvres, à favoriser la justice sociale entre les nations, à offrir à celles qui sont moins développées une aide telle qu'elles puissent pourvoir elles-mêmes et pour elles-mêmes à leur progrès » (8) : **Justice et paix** est son nom et son programme. Nous pensons que celui-ci peut et doit rallier, avec Nos fils catholiques et frères chrétiens, les hommes de bonne volonté. Aussi est-ce à tous que Nous adressons aujourd'hui cet appel solennel à une action concertée pour le développement intégral de l'homme et le développement solidaire de l'humanité.

PREMIERE PARTIE

POUR UN DEVELOPPEMENT INTEGRAL DE L'HOMME

1. LES DONNEES DU PROBLEME

6. Aspirations des hommes

Etre affranchis de la misère, trouver plus sûrement leur subsistance, la santé, un emploi stable ; participer davantage aux responsabilités, hors de toute oppression, à l'abri de situations qui offensent leur dignité d'hommes ; être plus instruits ; en un mot, faire, connaître, et avoir plus, pour être plus : telle est l'aspiration des hommes d'aujourd'hui, alors qu'un grand nombre d'entre eux sont condamnés à vivre dans des conditions qui rendent illusoire ce désir légitime. Par ailleurs, les peuples parvenus depuis peu à l'indépendance nationale éprouvent la nécessité d'ajouter à cette liberté politique une croissance autonome et digne, sociale non moins qu'économique, afin d'assurer à leurs citoyens leur plein épanouissement humain et de prendre la place qui leur revient dans le concert des nations.

(8) *Motu proprio « Catholicam Christi Ecclesiam »*, 6 janvier 1967, *A. A. S.*, 59 (1967), p. 27.

7. Colonisation et colonialisme

Devant l'ampleur et l'urgence de l'œuvre à accomplir, les moyens hérités du passé, pour être insuffisants, ne font cependant pas défaut. Il faut certes reconnaître que les puissances colonisatrices ont souvent poursuivi leur intérêt, leur puissance ou leur gloire, et que leur départ a parfois laissé une situation économique vulnérable, liée par exemple au rendement d'une seule culture dont les cours sont soumis à de brusques et amples variations. Mais, tout en reconnaissant les méfaits d'un certain colonialisme et de ses séquelles, il faut en même temps rendre hommage aux qualités et aux réalisations des colonisateurs qui, en tant de régions déshéritées, ont apporté leur science et leur technique et laissé des fruits heureux de leur présence. Si incomplètes qu'elles soient, les structures établies demeurent, qui ont fait reculer l'ignorance et la maladie, établi des communications bénéfiques et amélioré les conditions d'existence.

8. Déséquilibre croissant

Cela dit et reconnu, il n'est que trop vrai que cet équipement est notoirement insuffisant pour affronter la dure réalité de l'économie moderne. Laisse à son seul jeu, son mécanisme entraîne le monde vers l'aggravation, et non l'atténuation, de la disparité des niveaux de vie : les peuples riches jouissent d'une croissance rapide, tandis que les pauvres se développent lentement. Le déséquilibre s'accroît : certains produisent en excédent des denrées alimentaires qui manquent cruellement à d'autres, et ces derniers voient leurs exportations rendues incertaines.

9. Prise de conscience accrue

En même temps, les conflits sociaux se sont élargis aux dimensions du monde. La vive inquiétude qui s'est emparée des classes pauvres dans les pays en voie d'industrialisation gagne maintenant ceux dont l'économie est presque exclusivement agricole : les paysans prennent conscience, eux aussi, de leur *misère imméritée* (9). S'ajoute à cela le scandale de disparités criantes, non seulement dans la jouissance des biens, mais plus encore dans l'exercice du pouvoir. Cependant qu'une oligarchie jouit en certaines régions d'une civilisation raffinée, le reste de la population, pauvre et dispersée, est « privée de presque toute possibilité d'initiative personnelle et de responsabilité, et souvent même placée dans des conditions de vie et de travail indignes de la personne humaine » (10).

10. Heurt des civilisations

En outre, le heurt entre les civilisations traditionnelles et les nouveautés de la civilisation industrielle brise les structures qui ne

s'adaptent pas aux conditions nouvelles. Leur cadre, parfois rigide, était l'indispensable appui de la vie personnelle et familiale, et les anciens y restent attachés, cependant que les jeunes s'en évadent, comme d'un obstacle inutile, pour se tourner avidement vers de nouvelles formes de vie sociale. Le conflit des générations s'aggrave ainsi d'un tragique dilemme : ou garder institutions et croyances ancestrales, mais renoncer au progrès ; ou s'ouvrir aux techniques et civilisations venues du dehors, mais rejeter avec les traditions du passé toute leur richesse humaine. En fait, les soutiens moraux, spirituels et religieux du passé fléchissent trop souvent, sans que l'insertion dans le monde nouveau soit pour autant assurée.

11. Conclusion

Dans ce désarroi, la tentation se fait plus violente qui risque d'entraîner vers les messianismes prometteurs, mais bâtisseurs d'illusions. Qui ne voit les dangers qui en résultent, de réactions populaires violentes, de troubles insurrectionnels et de glissement vers les idéologies totalitaires ? Telles sont les données du problème, dont la gravité n'échappe à personne.

2. L'EGLISE ET LE DEVELOPPEMENT

12. Œuvre des missionnaires

Fidèle à l'enseignement et à l'exemple de son divin fondateur qui donnait l'annonce de la Bonne Nouvelle aux pauvres comme signe de sa mission (11), l'Eglise n'a jamais négligé de promouvoir l'élévation humaine des peuples auxquels elle apportait la foi au Christ. Ses missionnaires ont construit, avec des églises, des hospices et des hôpitaux, des écoles et des universités. Enseignant aux indigènes le moyen de tirer meilleur parti de leurs ressources naturelles, ils les ont souvent protégés de la cupidité des étrangers. Sans doute leur œuvre, pour ce qu'elle avait d'humain, ne fut pas parfaite, et certains purent mêler parfois bien des façons de penser et de vivre de leur pays d'origine à l'annonce de l'authentique message évangélique. Mais ils surent aussi cultiver les institutions locales et les promouvoir. En maintes régions, ils se sont trouvés parmi les pionniers du progrès matériel comme de l'essor culturel. Qu'il suffise de rappeler l'exemple du P. Charles de Foucauld, qui fut jugé digne d'être appelé pour sa charité, le « Frère universel » et qui rédigea un précieux dictionnaire de la langue touareg. Nous devons de rendre hommage à ces précurseurs trop souvent ignorés que pressait la charité du Christ, comme à leurs émules et successeurs qui continuent d'être, aujourd'hui encore, au service généreux et désintéressé de ceux qu'ils évangélisent.

(9) Encyclique *Rerum Novarum*, 15 mai 1891, *Acta Leonis XIII*, t. XI, (1892), p. 98.

(10) *Gaudium et Spes*, n° 63, § 3.

(11) Cf. Luc, 7, 22.

13. Eglise et monde

Mais désormais, les initiatives locales et individuelles ne suffisent plus. La situation présente du monde exige une action d'ensemble à partir d'une claire vision de tous les aspects économiques, sociaux, culturels et spirituels. Experte en humanité, l'Eglise, sans prétendre aucunement s'immiscer dans la politique des Etats, « ne vise qu'un seul but : continuer, sous l'impulsion de l'Esprit consolateur l'œuvre même du Christ venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité, pour sauver, non pour condamner, pour servir, non pour être servi » (12). Fondée pour instaurer dès ici-bas le royaume des cieux et non pour conquérir un pouvoir terrestre, elle affirme clairement que les deux domaines sont distincts, comme sont souverains les deux pouvoirs ecclésiastique et civil, chacun dans son ordre (13). Mais, vivant dans l'histoire, elle doit « scruter les signes des temps et les interpréter à la lumière de l'Evangile » (14). Communiant aux meilleures aspirations des hommes et souffrant de les voir insatisfaites, elle désire les aider à atteindre leur plein épanouissement, et c'est pourquoi elle leur propose ce qu'elle possède en propre : une vision globale de l'homme et de l'humanité.

Vision chrétienne du développement

14

Le développement ne se réduit pas à la simple croissance économique. Pour être authentique, il doit être intégral, c'est-à-dire promouvoir tout homme et tout l'homme. Comme l'a fort justement souligné un éminent expert : « Nous n'acceptons pas de séparer l'économique de l'humain, le développement des civilisations où il s'inscrit. Ce qui compte pour nous, c'est l'homme, chaque homme, chaque groupement d'hommes, jusqu'à l'humanité tout entière » (15).

15. Vocation à la croissance

Dans le dessein de Dieu, chaque homme est appelé à se développer car toute vie est vocation. Dès la naissance, est donné à tous en germe un ensemble d'aptitudes et de qualités à faire fructifier : leur épanouissement, fruit de l'éducation reçue du milieu et de l'effort personnel permettra à chacun de s'orienter vers la destinée que lui propose son Créateur. Doué d'intelligence et de liberté, il est responsable de sa croissance, comme de son salut. Aidé, parfois gêné par ceux qui l'éduquent et l'entourent, chacun demeure, quelles que soient les influences qui s'exercent sur lui, l'artisan principal de sa réussite ou

(12) *Gaudium et Spes*, n. 3, § 2.

(13) Cf. encyclique *Immortale Dei*, 1^{er} novembre 1885, *Acta Leonis XIII*, t. V (1885), p. 127.

(14) *Gaudium et Spes*, n. 4, § 1.

(15) L.-J. LEBRET, O. P., *Dynamique concrète du développement*, Paris, Economie et Humanisme, les Editions Ouvrières, 1961, p. 28.

de son échec : par le seul effort de son intelligence et de sa volonté, chaque homme peut grandir en humanité, valoir plus, être plus.

16. Devoir personnel...

Cette croissance n'est d'ailleurs pas facultative. Comme la création tout entière est ordonnée à son Créateur, la créature spirituelle est tenue d'orienter spontanément sa vie vers Dieu, vérité première et souverain bien. Aussi la croissance humaine constitue-t-elle comme un résumé de nos devoirs. Bien plus, cette harmonie de nature enrichie par l'effort personnel et responsable est appelée à un dépassement. Par son insertion dans le Christ vivifiant, l'homme accède à un épanouissement nouveau, à un humanisme transcendant, qui lui donne sa plus grande plénitude : telle est la finalité suprême du développement personnel.

17. Et communautaire

Mais chaque homme est membre de la société : il appartient à l'humanité tout entière. Ce n'est pas seulement tel ou tel homme, mais tous les hommes qui sont appelés à ce développement plénier. Les civilisations naissent, croissent et meurent. Mais, comme les vagues à marée montante pénètrent chacune un peu plus avant sur la grève, ainsi l'humanité avance sur le chemin de l'histoire. Héritiers des générations passées et bénéficiaires du travail de nos contemporains, nous avons des obligations envers tous et ne pouvons nous désintéresser de ceux qui viendront agrandir après nous le cercle de la famille humaine. La solidarité universelle qui est un fait, et un bénéfice pour nous, est aussi un devoir.

18. Echelle des valeurs

Cette croissance personnelle et communautaire serait compromise si se détériorait la véritable échelle des valeurs. Légitime est le désir du nécessaire, et le travail pour y parvenir est un devoir : « si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus (16) ». Mais l'acquisition des biens temporels peut conduire à la cupidité, au désir d'avoir toujours plus et à la tentation d'accroître sa puissance. L'avarice des personnes, des familles et des nations peut gagner les moins pourvus comme les plus riches et susciter chez les uns et les autres un matérialisme étouffant.

19. Croissance ambivalente

Avoir plus, pour les peuples comme pour les personnes, n'est donc pas le but dernier. Toute croissance est ambivalente. Nécessaire pour permettre à l'homme d'être plus homme, elle l'enferme comme dans une prison dès lors quelle devient le bien suprême qui empêche

(16) 2 Thess., 3, 10.

de regarder au-delà. Alors les cœurs s'endurcissent et les esprits se ferment, les hommes ne se réunissent plus par amitié, mais par l'intérêt, qui a tôt fait de les opposer et de les désunir. La recherche exclusive de l'avoir fait dès lors l'obstacle à la croissance de l'être et s'oppose à sa véritable grandeur : pour les nations comme pour les personnes, l'avarice est la forme la plus évidente du sous-développement moral.

20. Vers une condition plus humaine

Si la poursuite du développement demande des techniciens de plus en plus nombreux, elle exige encore plus des sages de réflexion profonde, à la recherche d'un humanisme nouveau, qui permette à l'homme moderne de se retrouver lui-même, en assumant les valeurs supérieures d'amour, d'amitié, de prière et de contemplation (17). Ainsi pourra s'accomplir en plénitude le vrai développement, qui est le passage, pour chacun et pour tous, de conditions moins humaines à des conditions plus humaines.

21. L'idéal à poursuivre

Moins humaines : les carences matérielles de ceux qui sont privés du minimum vital, et les carences morales de ceux qui sont mutilés par l'égoïsme. Moins humaines : les structures oppressives, qu'elles proviennent des abus de la possession ou des abus du pouvoir, de l'exploitation des travailleurs ou de l'injustice des transactions. Plus humaines : la montée de la misère vers la possession du nécessaire, la victoire sur les fléaux sociaux, l'amplification des connaissances, l'acquisition de la culture. Plus humaines aussi : la considération accrue de la dignité d'autrui, l'orientation vers l'esprit de pauvreté (18), la coopération au bien commun, la volonté de paix. Plus humaine encore la reconnaissance par l'homme des valeurs suprêmes, et de Dieu qui en est la source et le terme. Plus humaines enfin et surtout la foi, don de Dieu accueilli par la bonne volonté de l'homme, et l'unité dans la charité du Christ qui nous appelle tous à participer en fils à la vie du Dieu vivant, Père de tous les hommes.

3. L'ACTION A ENTREPRENDRE

La destination universelle des biens

22

« Emplissez la terre et soumettez-la (19) » : la Bible, dès sa première page, nous enseigne que la création entière est pour l'homme, à

(17) Cf., par exemple, J. MARITAIN, « Les conditions spirituelles du progrès et de la paix », dans *Rencontre des cultures à l'U. N. E. S. C. O. sous le signe du Concile œcuménique Vatican II*, Paris, Mame, 1966, p. 66.

(18) Cf. Matth., 5, 3.

(19) Gen., 1, 28.

charge pour lui d'appliquer son effort intelligent à la mettre en valeur, et, par son travail, la parachever pour ainsi dire à son service. Si la terre est faite pour fournir à chacun les moyens de sa subsistance et les instruments de son progrès, tout homme a donc le droit d'y trouver ce qui lui est nécessaire. Le récent Concile l'a rappelé : « Dieu a destiné la terre et tout ce qu'elle contient à l'usage de tous les hommes et de tous les peuples, en sorte que les biens de la création doivent équitablement affluer entre les mains de tous, selon la règle de la justice, inséparable de la charité (20). » Tous les autres droits, quels qu'ils soient, y compris ceux de propriété et de libre commerce, y sont subordonnés : ils n'en doivent donc pas entraver, mais bien au contraire faciliter la réalisation, et c'est un devoir social grave et urgent de les ramener à leur finalité première.

23. La propriété

« Si quelqu'un, jouissant des richesses du monde, voit son frère dans la nécessité et lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui (21) ? » On sait avec quelle fermeté les Pères de l'Eglise ont précisé quelle doit être l'attitude de ceux qui possèdent, en face de ceux qui sont dans le besoin : « Ce n'est pas de ton bien, affirme ainsi saint Ambroise, que tu fais largesse au pauvre, tu lui rends ce qui lui appartient. Car ce qui est donné en commun pour l'usage de tous, voilà ce que tu t'arroges. La terre est donnée à tout le monde, et pas seulement aux riches (22). » C'est dire que la propriété privée ne constitue pour personne un droit inconditionnel et absolu. Nul n'est fondé à réserver à son usage exclusif ce qui passe son besoin, quand les autres manquent du nécessaire. En un mot, « le droit de propriété ne doit jamais s'exercer au détriment de l'utilité commune, selon la doctrine traditionnelle chez les Pères de l'Eglise et les grands théologiens ». S'il arrive qu'un conflit surgisse « entre droits privés acquis et exigences communautaires primordiales », il appartient aux pouvoirs publics « de s'attacher à le résoudre, avec l'active participation des personnes et des groupes sociaux (23). »

24. L'usage des revenus

Le bien commun exige donc parfois l'expropriation si, du fait de leur étendue, de leur exploitation faible ou nulle, de la misère qui en résulte pour les populations, du dommage considérable porté aux intérêts du pays, certains domaines font obstacle à la prospérité collective. En l'affirmant avec netteté (24), le

(20) *Gaudium et Spes*, n. 69, § 1.

(21) 1 Jean, 3, 17.

(22) *De Nabuthe*, c. 12, n. 53, P. L., 14, 747. Cf. J.-R. PALANQUE, *Saint Ambroise et l'Empire romain*, Paris, de Boccard, 1933, p. 336 sq.

(23) Lettre à la Semaine sociale de Brest, dans *L'Homme et la révolution urbaine*, Lyon, Chronique sociale, 1965, p. 8 et 9.

(24) *Gaudium et Spes*, n. 71, § 6.

Concile a rappelé aussi non moins clairement que le revenu disponible n'est pas abandonné au libre caprice des hommes et que les spéculations égoïstes doivent être bannies. On ne saurait dès lors admettre que des citoyens pourvus de revenus abondants, provenant des ressources et de l'activité nationales, en transfèrent une part considérable à l'étranger pour leur seul avantage personnel, sans souci du tort évident qu'ils font par là subir à leur patrie (25).

L'industrialisation

25

Nécessaire à l'accroissement économique et au progrès humain, l'introduction de l'industrie est à la fois signe et facteur de développement. Par l'application tenace de son intelligence et de son travail, l'homme arrache peu à peu ses secrets à la nature, tire de ses richesses un meilleur usage. En même temps qu'il discipline ses habitudes, il développe chez lui le goût de la recherche et de l'invention, l'acceptation du risque calculé, l'audace dans l'entreprise, l'initiative généreuse, le sens des responsabilités.

26. Capitalisme libéral

Mais un système s'est malheureusement édifié sur ces conditions nouvelles de la société, qui considérerait le profit comme motif essentiel du progrès économique, la concurrence comme loi suprême de l'économie, la propriété privée des biens de production comme un droit absolu, sans limites ni obligations sociales correspondantes. Ce libéralisme sans frein conduisait à la dictature à bon droit dénoncée par Pie XI comme génératrice de « l'impérialisme international de l'argent » (26). On ne saurait trop réprouver de tels abus, en rappelant encore une fois solennellement que l'économie est au service de l'homme (27). Mais s'il est vrai qu'un certain capitalisme a été la source de trop de souffrances, d'injustices et de luttes fratricides aux effets encore durables, c'est à tort qu'on attribuerait à l'industrialisation elle-même des maux qui sont dûs au néfaste système qui l'accompagnait. Il faut au contraire en toute justice reconnaître l'apport irremplaçable de l'organisation du travail et du progrès industriel à l'œuvre du développement.

27. Le travail

De même, si parfois peut régner une mystique exagérée du travail, il n'en reste pas moins que celui-ci est voulu et béni de Dieu. Créé à son image, « l'homme doit coopérer

avec le Créateur à l'achèvement de la création, et marquer à son tour la terre de l'empreinte spirituelle qu'il a lui-même reçue » (28). Dieu qui a doté l'homme d'intelligence, d'imagination et de sensibilité, lui a donné ainsi le moyen de parachever en quelque sorte son œuvre : qu'il soit artiste ou artisan, entrepreneur, ouvrier ou paysan, tout travailleur est un créateur. Penché sur une matière qui lui résiste, le travailleur lui imprime sa marque, cependant qu'il acquiert ténacité, ingéniosité et esprit d'invention. Bien plus, vécu en commun, dans l'espoir, la souffrance, l'ambition et la joie partagés, le travail unit les volontés, rapproche les esprits, et soude les cœurs : en l'accomplissant, les hommes se découvrent frères (29).

28. Son ambivalence

Sans doute ambivalent, car il promet l'argent, la jouissance et la puissance, invite les uns à l'égoïsme et les autres à la révolte, le travail développe aussi la conscience professionnelle, le sens du devoir et la charité envers le prochain. Plus scientifique et mieux organisé, il risque de déshumaniser son exécutant, devenu son servant, car le travail n'est humain que s'il demeure intelligent et libre. Jean XXIII a rappelé l'urgence de rendre au travailleur sa dignité, en le faisant réellement participer à l'œuvre commune : « on doit tendre à ce que l'entreprise devienne une communauté de personnes, dans les relations, les fonctions et les situations de tout son personnel » (30). Le labeur des hommes, bien plus, pour le chrétien, a encore mission de collaborer à la création du monde surnaturel (31), inachevé jusqu'à ce que nous parvenions tous ensemble à constituer cet Homme parfait dont parle saint Paul, « qui réalise la plénitude du Christ » (32).

L'urgence de l'œuvre à accomplir

29

Il faut se hâter : trop d'hommes souffrent, et la distance s'accroît qui sépare le progrès des uns, et la stagnation, voire la régression des autres. Encore faut-il que l'œuvre à accomplir progresse harmonieusement, sous peine de rompre d'indispensables équilibres. Une réforme agraire improvisée peut manquer son but. Une industrialisation brusquée peut disloquer des structures encore nécessaires, et engendrer des misères sociales qui seraient un recul en humanité.

(28) Lettre à la Semaine sociale de Lyon, dans *le Travail et les travailleurs dans la société contemporaine*, Lyon, Chronique sociale, 1965, p. 6.

(29) Cf., par exemple, M.-D. CHENU, O. P., *Pour une théologie du travail*, Paris, Editions du Seuil, 1955.

(30) *Mater et Magistra*, A. A. S., 53 (1961), p. 423.

(31) Cf., par exemple, O. von NELL-BREUNING, S. J., *Wirtschaft und Gesellschaft*, t. 1 : *Grundfragen*, Freiburg, Herder, 1956, p. 183-184.

(32) Ephés., 4, 13.

(25) Cf. *ibid.*, n. 65, § 3.

(26) Encyclique *Quadragesimo anno*, 15 mai 1931, A. A. S., 23 (1931), p. 212.

(27) Cf., par exemple, COLIN CLARK, « *The conditions of economic progress* », 3^e ed., London, Macmillan & Co., New York, St-Martin's Press, 1960, p. 3-6.

30. Tentation de la violence

Il est certes des situations dont l'injustice crie vers le ciel. Quand les populations entières, dépourvues du nécessaire, vivent dans une dépendance telle qu'elle leur interdit toute initiative et responsabilité, toute possibilité aussi de promotion culturelle et de participation à la vie sociale et politique, grande est la tentation de repousser par la violence de telles injures à la dignité humaine.

31. Révolution

On le sait pourtant : l'insurrection révolutionnaire — sauf le cas de tyrannie évidente et prolongée qui porterait gravement atteinte aux droits fondamentaux de la personne et nuirait dangereusement au bien commun du pays — engendre de nouvelles injustices, introduit de nouveaux déséquilibres et provoque de nouvelles ruines. On ne saurait combattre un mal réel au prix d'un plus grand malheur.

32. Réforme

Qu'on nous entende bien : la situation présente doit être affrontée courageusement et les injustices qu'elle comporte combattues et vaincues. Le développement exige des transformations audacieuses, profondément novatrices. Des réformes urgentes doivent être entreprises sans retard. A chacun d'y prendre généreusement sa part, surtout à ceux qui par leur éducation, leur situation, leur pouvoir, ont de grandes possibilités d'action. Que, payant d'exemple, ils prennent sur leur avoir, comme l'ont fait plusieurs de nos frères dans l'épiscopat (33). Ils répondront ainsi à l'attente des hommes et seront fidèles à l'Esprit de Dieu, car c'est « le ferment évangélique qui a suscité et suscite dans le cœur humain une exigence incoercible de dignité » (34).

Programmes et planification

33

La seule initiative individuelle et le simple jeu de la concurrence ne sauraient assurer le succès du développement. Il ne faut pas risquer d'accroître encore la richesse des riches et la puissance des forts, en confirmant la misère des pauvres et en ajoutant à la servitude des opprimés. Des programmes sont donc nécessaires pour « encourager, stimuler, coordonner, suppléer et intégrer » (35), l'action des individus et des corps intermédiaires. Il appartient aux pouvoirs publics de choisir, voire d'imposer les objectifs à poursuivre, les buts à atteindre, les moyens d'y parvenir, et c'est à eux de stimuler toutes les forces

(33) Cf., par exemple, Mgr M. LARRAIN ERRAZURIZ, évêque de Talca (Chili), président du C. E. L. A. M., *Lettre pastorale sur le développement et la paix*, Paris, Pax Christi, 1965.

(34) *Gaudium et Spes*, n. 26, § 4.

(35) *Mater et Magistra*, A. A. S., 53 (1961), p. 414.

regroupées dans cette action commune. Mais qu'ils aient soin d'associer à cette œuvre les initiatives privées et les corps intermédiaires. Ils éviteront ainsi le péril d'une collectivisation intégrale ou d'une planification arbitraire qui, négatrices de liberté, excluraient l'exercice des droits fondamentaux de la personne humaine.

34. Au service de l'homme

Car tout programme, fait pour augmenter la production, n'a en définitive de raison d'être qu'au service de la personne. Il est là pour réduire les inégalités, combattre les discriminations, libérer l'homme de ses servitudes, le rendre capable d'être lui-même l'agent responsable de son mieux-être matériel, de son progrès moral et de son épanouissement spirituel. Dire : développement, c'est en effet se soucier autant de progrès social que de croissance économique. Il ne suffit pas d'accroître la richesse commune pour qu'elle se répartisse équitablement. Il ne suffit pas de promouvoir la technique pour que la terre soit plus humaine à habiter. Les erreurs de ceux qui les ont devancés doivent avertir ceux qui sont sur la voie du développement des périls à éviter en ce domaine. La technocratie de demain peut engendrer des maux non moins redoutables que le libéralisme d'hier. Economie et technique n'ont de sens que par l'homme qu'elles doivent servir. Et l'homme n'est vraiment homme que dans la mesure où, maître de ses actions et juge de leur valeur, il est lui-même auteur de son progrès, en conformité avec la nature que lui a donnée son Créateur et dont il assume librement les possibilités et les exigences.

35. Alphabétisation

On peut même affirmer que la croissance économique dépend au premier chef du progrès social : aussi l'éducation de base est-elle le premier objectif d'un plan de développement. La faim d'instruction n'est en effet pas moins déprimante que la faim d'aliments : un analphabète est un esprit sous-alimenté. Savoir lire et écrire, acquérir une formation professionnelle, c'est reprendre confiance en soi et découvrir que l'on peut progresser avec les autres. Comme Nous le disions dans Notre message au Congrès de l'U. N. E. S. C. O., en 1965, à Téhéran, l'alphabétisation est pour l'homme « un facteur primordial d'intégration sociale aussi bien que d'enrichissement personnel, pour la société un instrument privilégié de progrès économique et de développement » (36). Aussi Nous réjouissons-Nous du bon travail accompli en ce domaine par les initiatives privées, les pouvoirs publics et les organisations internationales : ce sont les premiers ouvriers du développement, car ils rendent l'homme apte à l'assumer lui-même.

(36) *L'Osservatore Romano*, 11 septembre 1965 ; *Documentation catholique*, t. 62, Paris, 1965, col. 1674-1675.

36. Famille

Mais l'homme n'est lui-même que dans son milieu social, où la famille joue un rôle primordial. Celui-ci a pu être excessif, selon les temps et les lieux, lorsqu'il s'est exercé au détriment de libertés fondamentales de la personne. Souvent trop rigides et mal organisés, les anciens cadres sociaux des pays en voie de développement sont pourtant nécessaires encore un temps, tout en desserrant progressivement leur emprise exagérée. Mais la famille naturelle, monogamique et stable, telle que le dessein divin l'a conçue (37) et que le christianisme l'a sanctifiée, doit demeurer ce « lieu de rencontres de plusieurs générations qui s'aident mutuellement à acquérir une sagesse plus étendue et à harmoniser les droits de la personne avec les autres exigences de la vie sociale » (38).

37. Démographie

Il est vrai que trop fréquemment une croissance démographique accélérée ajoute ses difficultés aux problèmes du développement : le volume de la population s'accroît plus rapidement que les ressources disponibles et l'on se trouve apparemment enfermé dans une impasse. La tentation, dès lors, est grande de freiner l'accroissement démographique par des mesures radicales. Il est certain que les pouvoirs publics, dans les limites de leur compétence, peuvent intervenir, en développant une information appropriée et en prenant les mesures adaptées, pourvu qu'elles soient conformes aux exigences de la loi morale et respectueuses de la juste liberté du couple. Sans droit inaliénable au mariage et à la procréation, il n'est plus de dignité humaine. C'est finalement aux parents de décider, en pleine connaissance de cause, du nombre de leurs enfants, en prenant leurs responsabilités devant Dieu, devant eux-mêmes, devant les enfants qu'ils ont déjà mis au monde, et devant la communauté à laquelle ils appartiennent, suivant les exigences de leur conscience instruite par la loi de Dieu, authentiquement interprétée et soutenue par la confiance en Lui (39).

38. Organisations professionnelles

Dans l'œuvre du développement, l'homme, qui trouve dans la famille son milieu de vie primordial, est souvent aidé par des organisations professionnelles. Si leur raison d'être est de promouvoir les intérêts de leurs membres, leur responsabilité est grande devant la tâche éducative qu'elles peuvent et doivent en même temps accomplir. A travers l'information qu'elles donnent, la formation qu'elles proposent, elles peuvent beaucoup pour donner à tous le sens du bien commun et des obligations qu'il entraîne pour chacun.

39. Pluralisme légitime

Toute action sociale engage une doctrine. Le chrétien ne saurait admettre celle qui suppose une philosophie matérialiste et athée, qui ne respecte ni l'orientation religieuse de la vie à sa fin dernière, ni la liberté ni la dignité humaines. Mais, pourvu que ces valeurs soient sauves, un pluralisme des organisations professionnelles et syndicales est admissible, et à certains points de vue utile, s'il protège la liberté et provoque l'émulation. Et de grand cœur Nous rendons hommage à tous ceux qui y travaillent, au service désintéressé de leurs frères.

40. Promotion culturelle

Par-delà les organisations professionnelles, sont aussi à l'œuvre les institutions culturelles. Leur rôle n'est pas moindre pour la réussite du développement. « L'avenir du monde serait en péril, affirme gravement le Concile, si notre époque ne savait pas se donner des sages. » Et il ajoute : « de nombreux pays pauvres en biens matériels, mais riches en sagesse, pourront puissamment aider les autres sur ce point (40) ». Riche ou pauvre, chaque pays possède une civilisation reçue des ancêtres : institutions exigées pour la vie terrestre et manifestations supérieures — artistiques, intellectuelles et religieuses — de la vie de l'esprit. Lorsque celles-ci possèdent de vraies valeurs humaines, il y aurait grave erreur à les sacrifier à celles-là. Un peuple qui y consentirait perdrait par là le meilleur de lui-même, il sacrifierait, pour vivre, ses raisons de vivre. L'enseignement du Christ vaut aussi pour les peuples : « que servirait à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? (41) ».

41. Tentation matérialiste

Les peuples pauvres ne seront jamais trop en garde contre cette tentation qui leur vient des peuples riches. Ceux-ci apportent trop souvent, avec l'exemple de leur succès dans une civilisation technicienne et culturelle, le modèle d'une activité principalement appliquée à la conquête de la prospérité matérielle. Non que cette dernière interdise par elle-même l'activité de l'esprit. Au contraire, celui-ci, « moins esclave des choses, peut facilement s'élever à l'adoration et à la contemplation du Créateur (42) ». Mais pourtant, « la civilisation moderne, non certes par son essence même, mais parce qu'elle se trouve trop engagée dans les réalités terrestres, peut rendre souvent plus difficile l'approche de Dieu (43) ». Dans ce qui leur est proposé, les peuples en voie de développement doivent donc savoir choisir : critiquer et éliminer les faux biens qui entraîneraient un abaissement de l'idéal humain,

(37) Cf. Matth., 19, 6.

(38) *Gaudium et Spes*, n. 52, § 2.

(39) Cf. *ibid.*, n. 50-51 (et note 14), et n. 87, § 2 et 3.

(40) *Ibid.*, n. 15, § 3.

(41) Matth., 16, 26.

(42) *Gaudium et Spes*, n. 57, § 4.

(43) *Ibid.*, n. 19, § 2.

accepter les valeurs saines et bénéfiques pour les développer, avec les leurs, selon leur génie propre.

Vers un humanisme plénier

42. Conclusion

C'est un humanisme plénier qu'il faut promouvoir (44). Qu'est-ce à dire, sinon le développement intégral de tout l'homme et de tous les hommes ? Un humanisme clos, fermé aux valeurs de l'esprit et à Dieu qui en est la source, pourrait apparemment triompher. Certes l'homme peut organiser la terre sans Dieu, mais « sans Dieu il ne peut en fin de compte que l'organiser contre l'homme. L'humanisme exclusif est un humanisme inhumain (45) ». Il n'est donc d'humanisme vrai qu'ouvert à l'Absolu, dans la reconnaissance d'une vocation, qui donne l'idée vraie de la vie humaine. Loin d'être la norme dernière des valeurs, l'homme ne se réalise lui-même qu'en se dépassant. Selon le mot si juste de Pascal : *l'homme passe infiniment l'homme* (46).

DEUXIEME PARTIE

VERS LE DEVELOPPEMENT SOLIDAIRE DE L'HUMANITE

43. Introduction

Le développement intégral de l'homme ne peut aller sans le développement solidaire de l'humanité. Nous le disions à Bombay : « l'homme doit rencontrer l'homme, les nations doivent se rencontrer comme des frères et sœurs, comme les enfants de Dieu. Dans cette compréhension et cette amitié mutuelles, dans cette communion sacrée, Nous devons également commencer à œuvrer ensemble pour édifier l'avenir commun de l'humanité (47). Aussi suggérons-Nous la recherche de moyens concrets et pratiques d'organisation et de coopération, pour mettre en commun les ressources disponibles et réaliser ainsi une véritable communion entre toutes les nations.

44. Fraternité des peuples

Ce devoir concerne en premier lieu les plus favorisés. Leurs obligations s'enracinent dans la fraternité humaine et surnaturelle et se

(44) Cf., par exemple, J. MARITAIN, *L'Humanisme intégral*, Paris, Aubier, 1936.

(45) H. DE LUBAC, S. J., *le Drame de l'humanisme athée*, 3^e éd., Paris, Spes, 1945, p. 10.

(46) *Pensées*, éd. Brunschvicg, n. 434. Cf. M. ZUNDEL, *L'Homme passe l'homme*, Le Caire, Editions du Lien, 1944.

(47) Allocution aux représentants des religions non chrétiennes, le 3 décembre 1964, A. A. S., 57 (1965), p. 132.

présentent sous un triple aspect : devoir de solidarité, l'aide que les nations riches doivent apporter aux pays en voie de développement ; devoir de justice sociale, le redressement des relations commerciales défectueuses entre peuples forts et peuples faibles ; devoir de charité universelle, la promotion d'un monde plus humain pour tous, où tous auront à donner et à recevoir, sans que le progrès des uns soit un obstacle au développement des autres. La question est grave, car l'avenir de la civilisation mondiale en dépend.

1. L'ASSISTANCE AUX FAIBLES

45. Lutte contre la faim...

« Si un frère ou une sœur sont nus, dit saint Jacques, s'ils manquent de leur nourriture quotidienne, et que l'un d'entre vous leur dise : « allez en paix, chauffez-vous, rassasiez-vous » sans leur donner ce qui est nécessaire à leur corps, à quoi cela sert-il ? » (48). Aujourd'hui, personne ne peut plus l'ignorer, sur des continents entiers, innombrables sont les hommes et les femmes torturés par la faim, innombrables les enfants sous-alimentés, au point que bon nombre d'entre eux meurent en bas âge, que la croissance physique et le développement mental de beaucoup d'autres en sont compromis, que des régions entières sont de ce fait condamnées au plus morne découragement.

46. Aujourd'hui

Des appels angoissés ont déjà retenti. Celui de Jean XXIII a été chaleureusement accueilli (49). Nous l'avons Nous-même réitéré en Notre message de Noël 1963 (50), et de nouveau en faveur de l'Inde en 1966 (51). La campagne contre la faim engagée par l'Organisation internationale pour l'alimentation et l'agriculture (F. A. O.) et encouragée par le Saint-Siège a été généreusement suivie, Notre *Caritas internationalis* est partout à l'œuvre et de nombreux catholiques, sous l'impulsion de nos frères dans l'épiscopat, donnent et se dépensent eux-mêmes sans compter pour aider ceux qui sont dans le besoin, élargissant progressivement le cercle de leur prochain.

47. Demain

Mais cela, pas plus que les investissements privés et publics réalisés, les dons et les prêts consentis, ne saurait suffire. Il ne s'agit pas seulement de vaincre la faim ni même de faire reculer la pauvreté. Le combat contre la misère, urgent et nécessaire, est insuffisant. Il s'agit de construire un monde où tout

(48) Jacques, 2, 15-16.

(49) Cf. *Mater et Magistra*, A. A. S., 53 (1961), p. 440 s.

(50) Cf. A. A. S., 56 (1964), p. 57-58.

(51) Cf. *Encicliche e Discorsi di Paolo VI*, vol. IX, Roma, ed. Paoline, 1966, p. 132-136 ; *Documentation Catholique*, t. 43, Paris, 1966, col. 403-406.

homme, sans exception de race, de religion, de nationalité, puisse vivre une vie pleinement humaine, affranchie des servitudes qui lui viennent des hommes et d'une nature insuffisamment maîtrisée ; un monde où la liberté ne soit pas un vain mot et où le pauvre Lazare puisse s'asseoir à la même table que le riche (52). Cela demande à ce dernier beaucoup de générosité, de nombreux sacrifices, et un effort sans relâche. A chacun d'examiner sa conscience qui est une voix nouvelle pour notre époque. Est-il prêt à soutenir de ses deniers les œuvres et les missions organisées en faveur des plus pauvres ? A payer davantage d'impôts pour que les pouvoirs publics intensifient leur effort pour le développement ? A acheter plus cher les produits importés pour rémunérer plus justement le producteur ? A s'expatrier lui-même au besoin, s'il est jeune, pour aider cette croissance des jeunes nations ?

48. Devoir de solidarité

Le devoir de solidarité des personnes est aussi celui des peuples : « les nations développées ont le très pressant devoir d'aider les nations en voie de développement » (53). Il faut mettre en œuvre cet enseignement conciliaire. S'il est normal qu'une population soit la première bénéficiaire des dons que lui a faits la Providence comme des fruits de son travail, aucun peuple ne peut, pour autant, prétendre réserver ses richesses à son seul usage. Chaque peuple doit produire plus et mieux, à la fois pour donner à tous ses ressortissants un niveau de vie vraiment humain et aussi pour contribuer au développement solidaire de l'humanité. Devant l'indigence croissante des pays sous-développés, on doit considérer comme normal qu'un pays évolué consacre une partie de sa production à satisfaire leurs besoins ; normal aussi qu'il forme des éducateurs, des ingénieurs, des techniciens, des savants qui mettront science et compétence à leur service.

49. Superflu

Il faut aussi le redire : le superflu des pays riches doit servir aux pays pauvres. La règle qui valait autrefois en faveur des plus proches doit s'appliquer aujourd'hui à la totalité des nécessiteux du monde. Les riches en seront d'ailleurs les premiers bénéficiaires. Sinon, leur avarice prolongée ne pourrait que susciter le jugement de Dieu et la colère des pauvres, aux imprévisibles conséquences. Repliées dans leur égoïsme, les civilisations actuellement florissantes porteraient atteinte à leurs valeurs les plus hautes, en sacrifiant la volonté d'être plus au désir d'avoir davantage. Et la parabole s'appliquerait à elles de l'homme riche dont les terres avaient beaucoup rapporté, et qui ne savait où entreposer sa récolte : « Dieu lui dit : Insensé, cette nuit même on va te redemander ton âme (54). »

(52) Cf. Luc, 16, 19-31.

(53) *Gaudium et Spes*, n. 86, § 3.

(54) Luc, 12, 20.

50. Programmes

Ces efforts, pour atteindre leur pleine efficacité, ne sauraient demeurer dispersés et isolés, moins encore opposés pour des raisons de prestige ou de puissance : la situation exige des programmes concertés. Un programme est en effet plus et mieux qu'une aide occasionnelle laissée à la bonne volonté d'un chacun. Il suppose, Nous l'avons dit plus haut, études approfondies, fixation des buts, détermination des moyens, regroupement des efforts, pour répondre aux besoins présents et aux exigences prévisibles. Bien plus, il dépasse les perspectives de la croissance économique et du progrès social : il donne sens et valeur à l'œuvre à réaliser. En aménageant le monde, il valorise l'homme.

51. Fonds mondial

Il faudrait encore aller plus loin. Nous demandions à Bombay la constitution d'un grand *Fonds mondial* alimenté par une partie des dépenses militaires, pour venir en aide aux plus déshérités (55). Ce qui vaut pour la lutte immédiate contre la misère vaut aussi à l'échelle du développement. Seule une collaboration mondiale, dont un fonds commun serait à la fois le symbole et l'instrument, permettrait de surmonter les rivalités stériles et de susciter un dialogue fécond et pacifique entre tous les peuples.

52. Ses avantages

Sans doute des accords bilatéraux ou multilatéraux peuvent être maintenus : ils permettent de substituer aux rapports de dépendance et aux amertumes issues de l'ère coloniale d'heureuses relations d'amitié, développées sur un pied d'égalité juridique et politique. Mais incorporés dans un programme de collaboration mondiale, ils seraient exempts de tout soupçon. Les défiances des bénéficiaires en seraient atténuées. Ils auraient moins à redouter dissimulées sous l'aide financière ou l'assistance technique, certaines manifestations de ce qu'on a appelé le néo-colonialisme, sous forme de pressions politiques et de dominations économiques visant à défendre ou à conquérir une hégémonie dominatrice.

53. Son urgence

Qui ne voit par ailleurs qu'un tel fonds faciliterait les prélèvements sur certains gaspillages, fruits de la peur ou de l'orgueil ? Quand tant de peuples ont faim, quand tant de foyers souffrent de la misère, quand tant d'hommes demeurent plongés dans l'ignorance, quand tant d'écoles, d'hôpitaux, d'habitations dignes de ce nom demeurent à construire, tout gaspillage public ou privé, toute dépense d'ostentation nationale ou personnelle, toute course épuisante aux armements devient un scandale intolérable. Nous Nous

(55) Message au monde remis aux journalistes le 4 décembre 1964. Cf. A. A. S., 57 (1965), p. 135.

devons de le dénoncer. Veuillez les responsables Nous entendre avant qu'il ne soit trop tard.

54. *Dialogue à instaurer*

C'est dire qu'il est indispensable que s'établisse entre tous ce dialogue que Nous appelions de Nos vœux dans Notre première encyclique, *Ecclesiam Suam* (56). Ce dialogue entre ceux qui apportent les moyens et ceux qui en bénéficient permettra de mesurer les apports, non seulement selon la générosité et les disponibilités des uns, mais aussi en fonction des besoins réels et des possibilités d'emploi des autres. Les pays en voie de développement ne risqueront plus dès lors d'être accablés de dettes dont le service absorbe le plus clair de leurs gains. Taux d'intérêt et durée des prêts pourront être aménagés de manière supportable pour les uns et pour les autres, équilibrant les dons gratuits, les prêts sans intérêts ou à intérêt minime, et la durée des amortissements. Des garanties pourront être données à ceux qui fournissent les moyens financiers, sur l'emploi qui en sera fait selon le plan convenu et avec une efficacité raisonnable, car il ne s'agit pas de favoriser paresseux et parasites. Et les bénéficiaires pourront exiger qu'on ne s'ingère pas dans leur politique, qu'on ne perturbe pas leur structure sociale. Etats souverains, il leur appartient de conduire eux-mêmes leurs affaires, de déterminer leur politique, et de s'orienter librement vers la société de leur choix. C'est donc une collaboration volontaire qu'il faut instaurer, une participation efficace des uns avec les autres, dans une égale dignité, pour la construction d'un monde plus humain.

55. *Sa nécessité*

La tâche pourrait sembler impossible dans des régions où le souci de la subsistance quotidienne accapare toute l'existence de familles incapables de concevoir un travail susceptible de préparer un avenir moins misérable. Ce sont pourtant ces hommes et ces femmes qu'il faut aider, qu'il faut convaincre d'opérer eux-mêmes leur propre développement et d'en acquérir progressivement les moyens. Cette œuvre commune n'ira certes pas sans effort concerté, constant, et courageux. Mais que chacun en soit bien persuadé : il y va de la vie des peuples pauvres, de la paix civile dans les pays en voie de développement, et de la paix du monde.

2. L'EQUITE DANS LES RELATIONS COMMERCIALES

56

Les efforts, même considérables, qui sont faits pour aider au plan financier et technique les pays en voie de développement seraient illusoire, si leurs résultats étaient

partiellement annulés par le jeu des relations commerciales entre pays riches et pays pauvres. La confiance de ces derniers serait ébranlée s'ils avaient l'impression qu'une main leur enlève ce que l'autre leur apporte.

57. *Distorsion croissante*

Les nations hautement industrialisées exportent en effet surtout des produits fabriqués, tandis que les économies peu développées n'ont à vendre que des produits agricoles et des matières premières. Grâce au progrès technique, les premiers augmentent rapidement de valeur et trouvent un marché suffisant. Au contraire, les produits primaires en provenance des pays sous-développés subissent d'amples et brusques variations de prix, bien loin de cette plus-value progressive. Il en résulte pour les nations peu industrialisées de grandes difficultés, quand elles doivent compter sur leurs exportations pour équilibrer leur économie et réaliser leur plan de développement. Les peuples pauvres restent toujours pauvres, et les riches deviennent toujours plus riches.

58. *Au-delà du libéralisme*

C'est dire que la règle de libre échange ne peut plus — à elle seule — régir les relations internationales. Ses avantages sont certes évidents quand les partenaires ne se trouvent pas en conditions trop inégales de puissance économique : elle est un stimulant au progrès et récompense l'effort. C'est pourquoi les pays industriellement développés y voient une loi de justice. Il n'en est plus de même quand les conditions deviennent trop inégales de pays à pays : les prix qui se forment « librement » sur le marché peuvent entraîner des résultats iniques. Il faut le reconnaître : c'est le principe fondamental du libéralisme comme règle des échanges commerciaux qui est ici mis en question.

59. *Justice des contrats à l'échelle des peuples*

L'enseignement de Léon XIII dans *Rerum Novarum* est toujours valable : le consentement des parties, si elles sont en situation trop inégale, ne suffit pas à garantir la justice du contrat, et la règle du libre consentement demeure subordonnée aux exigences du droit naturel (57). Ce qui était vrai du juste salaire individuel l'est aussi des contrats internationaux : une économie d'échange ne peut plus reposer sur la seule loi de libre concurrence, qui engendre trop souvent elle aussi une dictature économique. La liberté des échanges n'est équitable que soumise aux exigences de la justice sociale.

60. *Mesures à prendre*

Au reste, les pays développés l'ont eux-mêmes compris, qui s'efforcent de rétablir par des mesures appropriées, à l'intérieur de leur propre économie, un équilibre que la

(56) Cf. A. A. S., 56 (1964), p. 639 s.

(57) Cf. *Acta Leonis XIII*, t. XI (1892), p. 131.

concurrence laissée à elle-même tend à compromettre. C'est ainsi qu'ils soutiennent souvent leur agriculture au prix de sacrifices imposés aux secteurs économiques plus favorisés. C'est ainsi encore que, pour soutenir les relations commerciales qui se développent entre eux, particulièrement à l'intérieur d'un marché commun, leur politique financière, fiscale et sociale s'efforce de redonner à des industries concurrentes inégalement prospères des chances comparables.

61. *Conventions internationales*

On ne saurait user ici de deux poids et deux mesures. Ce qui vaut en économie nationale, ce qu'on admet entre pays développés, vaut aussi dans les relations commerciales entre pays riches et pays pauvres. Sans abolir le marché de concurrence, il faut le maintenir dans des limites qui le rendent juste et moral, et donc humain. Dans le commerce entre économies développées et sous-développées, les situations sont trop disparates et les libertés réelles trop inégales. La justice sociale exige que le commerce international, pour être humain et moral, rétablisse entre partenaires au moins une certaine égalité de chances. Cette dernière est un but à long terme. Mais pour y parvenir il faut dès maintenant créer une réelle égalité dans les discussions et négociations. Ici encore des conventions internationales à rayon suffisamment vaste seraient utiles : elles poseraient des normes générales en vue de régulariser certains prix, de garantir certaines productions, de soutenir certaines industries naissantes. Qui ne voit qu'un tel effort commun vers plus de justice dans les relations commerciales entre les peuples apporterait aux pays en voie de développement une aide positive, dont les effets ne seraient pas seulement immédiats, mais durables ?

62. *Obstacles à surmonter : nationalisme*

D'autres obstacles encore s'opposent à la formation d'un monde plus juste et plus structuré dans une solidarité universelle : Nous voulons parler du nationalisme et du racisme. Il est naturel que des communautés récemment parvenues à leur indépendance politique soient jalouses d'une unité nationale encore fragile et s'efforcent de la protéger. Il est normal aussi que des nations de vieille culture soient fières du patrimoine que leur a livré leur histoire. Mais ces sentiments légitimes doivent être sublimés par la charité universelle qui englobe tous les membres de la famille humaine. Le nationalisme isole les peuples contre leur bien véritable. Il serait particulièrement nuisible là où la faiblesse des économies nationales exige au contraire la mise en commun des efforts, des connaissances et des moyens financiers, pour réaliser les programmes de développement et accroître les échanges commerciaux et culturels.

63. *Racisme*

Le racisme n'est pas l'apanage exclusif des jeunes nations, où il se dissimule parfois sous

les rivalités de clans et de partis politiques, au grand préjudice de la justice et au péril de la paix civile. Durant l'ère coloniale il a sévi souvent entre colons et indigènes, mettant obstacle à une féconde intelligence mutuelle et provoquant beaucoup de rancœurs à la suite de réelles injustices. Il est encore un obstacle à la collaboration entre nations défavorisées et un ferment de division et de haine au sein même des Etats quand, au mépris des droits imprescriptibles de la personne humaine, individus et familles se voient injustement soumis à un régime d'exception, en raison de leur race ou de leur couleur.

64. *Vers un monde solidaire*

Une telle situation, si lourde de menaces pour l'avenir, Nous afflige profondément. Nous gardons cependant espoir : un besoin plus senti de collaboration, un sens plus aigu de la solidarité finiront par l'emporter sur les incompréhensions et les égoïsmes. Nous espérons que les pays dont le développement est moins avancé sauront profiter de leur voisinage pour organiser entre eux, sur des aires territoriales élargies, des zones de développement concerté : établir des programmes communs, coordonner les investissements, répartir les possibilités de production, organiser les échanges. Nous espérons aussi que les organisations multilatérales et internationales trouveront, par une réorganisation nécessaire, les voies qui permettront aux peuples encore sous-développés de sortir des impasses où ils semblent enfermés et de découvrir eux-mêmes, dans la fidélité à leur génie propre, les moyens de leur progrès social et humain.

65. *Peuples artisans de leur destin*

Car c'est là qu'il faut en venir. La solidarité mondiale, toujours plus efficiente, doit permettre à tous les peuples de devenir eux-mêmes les artisans de leur destin. Le passé a été trop souvent marqué par des rapports de force entre nations : vienne le jour où les relations internationales seront marquées au coin du respect mutuel et de l'amitié, de l'interdépendance dans la collaboration, et de la promotion commune sous la responsabilité de chacun. Les peuples plus jeunes ou plus faibles demandent leur part active dans la construction d'un monde meilleur, plus respectueux des droits et de la vocation de chacun. Cet appel est légitime : à chacun de l'entendre et d'y répondre.

3. LA CHARITE UNIVERSELLE

66

Le monde est malade. Son mal réside moins dans la stérilisation des ressources ou leur accaparement par quelques-uns, que dans le manque de fraternité entre les hommes et entre les peuples.

67. Devoir d'accueil

Nous ne saurions trop insister sur le devoir d'accueil — devoir de solidarité humaine et de charité chrétienne — qui incombe soit aux familles, soit aux organisations culturelles des pays hospitaliers. Il faut, surtout pour les jeunes, multiplier les foyers et les maisons d'accueil. Cela d'abord en vue de les protéger contre la solitude, le sentiment d'abandon, la détresse, qui brisent tout ressort moral. Aussi, pour les défendre contre la situation malsaine où ils se trouvent, forcés de comparer l'extrême pauvreté de leur patrie avec le luxe et le gaspillage qui souvent les entourent. Encore, pour les mettre à l'abri des doctrines subversives et des tentations agressives qui les assaillent, au souvenir de tant de « misère imméritée » (58). Enfin surtout en vue de leur apporter, avec la chaleur d'un accueil fraternel, l'exemple d'une vie saine, l'estime de la charité chrétienne authentique et efficace, l'estime des valeurs spirituelles.

68. Drames de jeunes étudiants

Il est douloureux de le penser : de nombreux jeunes, venus dans des pays plus avancés pour recevoir la science, la compétence et la culture qui les rendront plus aptes à servir leur patrie, y acquièrent certes une formation de haute qualité, mais y perdent trop souvent l'estime des valeurs spirituelles qui se rencontraient souvent, comme un précieux patrimoine, dans les civilisations qui les avaient vu grandir.

69. Travailleurs émigrés

Le même accueil est dû aux travailleurs émigrés qui vivent dans des conditions souvent inhumaines, en épargnant sur leur salaire pour soulager un peu leur famille demeurée dans la misère sur le sol natal.

70. Sens social

Notre seconde recommandation est pour ceux que leurs affaires appellent en pays récemment ouverts à l'industrialisation : industriels, commerçants, chefs ou représentants de plus grandes entreprises. Il arrive qu'ils ne soient pas dépourvus de sens social dans leur propre pays : pourquoi reviendraient-ils aux principes inhumains de l'individualisme quand ils opèrent en pays moins développés ? Leur situation supérieure doit au contraire les inciter à se faire les initiateurs du progrès social et de la promotion humaine, là où leurs affaires les appellent. Leur sens même de l'organisation devrait leur suggérer les moyens de valoriser le travail indigène, de former des ouvriers qualifiés, de préparer des ingénieurs et des cadres de laisser place à leur initiative, de les introduire progressivement dans les postes plus élevés, les préparant ainsi à partager avec eux dans un avenir rapproché, les responsabilités de la direction. Que, du moins, la justice règle toujours les relations entre

chefs et subordonnés. Que des contrats réguliers aux obligations réciproques les régissent. Que nul enfin, quelle que soit sa situation, ne demeure injustement soumis à l'arbitraire.

71. Missions de développement

De plus en plus nombreux, Nous Nous en réjouissons, sont les experts envoyés en mission de développement par des institutions internationales ou bilatérales ou des organismes privés : « ils ne doivent pas se conduire en maîtres, mais en assistants et collaborateurs » (59). Une population perçoit vite si ceux qui viennent à son aide le font avec ou sans affection, pour appliquer des techniques ou pour donner à l'homme toute sa valeur. Leur message est exposé à n'être point accueilli, s'il n'est comme enveloppé d'amour fraternel.

72. Qualités des experts

A la compétence technique nécessaire, il faut donc joindre les marques authentiques d'un amour désintéressé. Affranchis de toute superbe nationaliste comme de toute apparence de racisme, les experts doivent apprendre à travailler en étroite collaboration avec tous. Ils savent que leur compétence ne leur confère pas une supériorité dans tous les domaines. La civilisation qui les a formés contient certes des éléments d'humanisme universel, mais elle n'est ni unique ni exclusive, et ne peut être importée sans adaptation. Les agents de ces missions auront à cœur de découvrir, avec son histoire, les composantes et les richesses culturelles du pays qui les accueille. Un rapprochement s'établira qui fécondera l'une et l'autre civilisation.

73. Dialogue des civilisations

Entre les civilisations comme entre les personnes, un dialogue sincère est, en effet, créateur de fraternité. L'entreprise du développement rapprochera les peuples dans les réalisations poursuivies d'un commun effort si tous, depuis les gouvernements et leurs représentants jusqu'au plus humble expert, sont animés d'un amour fraternel et mus par le désir sincère de construire une civilisation de solidarité mondiale. Un dialogue centré sur l'homme, et non sur les denrées ou les techniques, s'ouvrira alors. Il sera fécond s'il apporte aux peuples qui en bénéficient les moyens de s'élever et de se spiritualiser ; si les techniciens se font éducateurs et si l'enseignement donné est marqué par une qualité spirituelle et morale si élevée qu'il garantisse un développement, non seulement économique, mais humain. Passée l'assistance, les relations ainsi établies dureront. Qui ne voit de quel poids elles seront pour la paix du monde ?

(58) Cf. *ibid.*, p. 98.

(59) *Gaudium et Spes*, n. 85, § 2.

74. Appel aux jeunes

Beaucoup de jeunes ont déjà répondu avec ardeur et empressement à l'appel de Pie XII pour un laïcat missionnaire (60). Nombreux sont aussi ceux qui se sont spontanément mis à la disposition d'organismes, officiels ou privés, de collaboration avec les peuples en voie de développement. Nous nous réjouissons d'apprendre que, dans certaines nations, le « service militaire » peut devenir en partie un « service social », un « service tout court ». Nous bénissons ces initiatives et les bonnes volontés qui y répondent. Puissent tous ceux qui se réclament du Christ entendre son appel : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais un étranger et vous m'avez accueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, prisonnier et vous êtes venus me voir » (61). Personne ne peut demeurer indifférent au sort de ses frères encore plongés dans la misère, en proie à l'ignorance, victimes de l'insécurité. Comme le cœur du Christ, le cœur du chrétien doit compatir à cette misère : « J'ai pitié de cette foule » (62).

75. Prière et action

La prière de tous doit monter avec ferveur vers le Tout-Puissant, pour que l'humanité, ayant pris conscience de si grands maux, s'applique avec intelligence et fermeté à les abolir. A cette prière doit correspondre l'engagement résolu de chacun, à la mesure de ses forces et de ses possibilités, dans la lutte contre le sous-développement. Puissent les personnes, les groupes sociaux et les nations se donner la main fraternellement, le fort aidant le faible à grandir, y mettant toute sa compétence, son enthousiasme et son amour désintéressé. Plus que quiconque, celui qui est animé d'une vraie charité est ingénieux à découvrir les causes de la misère, à trouver les moyens de la combattre, à la vaincre résolument. Faiseur de paix, « il poursuivra son chemin, allumant la joie et versant la lumière et la grâce au cœur des hommes sur toute la surface de la terre, en faisant découvrir, par-delà toutes les frontières, des visages de frères, des visages d'amis » (63).

Le développement est le nouveau nom de la paix

76. Conclusion

Les disparités économiques, sociales et culturelles trop grandes entre peuples provoquent tensions et discordes, et mettent la paix en péril. Comme Nous le disions aux Pères conciliaires au retour de notre voyage de paix à l'O. N. U. : « La condition des populations en

voie de développement doit être l'objet de notre considération, disons mieux, notre charité pour les pauvres qui sont dans le monde — et ils sont légions infinies — doit devenir plus attentive, plus active, plus généreuse » (64). Combattre la misère et lutter contre l'injustice, c'est promouvoir, avec le mieux-être, le progrès humain et spirituel de tous, et donc le bien commun de l'humanité. La paix ne se réduit pas à une absence de guerre, fruit de l'équilibre toujours précaire des forces. Elle se construit jour après jour, dans la poursuite d'un ordre voulu de Dieu, qui comporte une justice plus parfaite entre les hommes (65).

77. Sortir de l'isolement

Ouvriers de leur propre développement, les peuples en sont les premiers responsables. Mais ils ne le réaliseront pas dans l'isolement. Des accords régionaux entre peuples faibles pour se soutenir mutuellement, des ententes plus amples pour leur venir en aide, des conventions plus ambitieuses entre les uns et les autres pour établir des programmes concertés sont les jalons de ce chemin du développement qui conduit à la paix.

78. Vers une autorité mondiale efficace

Cette collaboration internationale à vocation mondiale requiert des institutions qui la préparent, la coordonnent et la régissent, jusqu'à constituer un ordre juridique universellement reconnu. De tout cœur, Nous encourageons les organisations qui ont pris en main cette collaboration au développement, et souhaitons que leur autorité s'accroisse. « Votre vocation, disions-Nous aux représentants des Nations Unies à New York, est de faire fraterniser, non pas quelques-uns des peuples, mais tous les peuples [...]. Qui ne voit la nécessité d'arriver ainsi progressivement à instaurer une autorité mondiale en mesure d'agir efficacement sur le plan juridique et politique ? » (66).

79. Espoir fondé en un monde meilleur

Certains estimeront utopiques de telles espérances. Il se pourrait que leur réalisme fût en défaut et qu'ils n'aient pas perçu le dynamisme d'un monde qui veut vivre plus fraternellement, et qui, malgré ses ignorances, ses erreurs, ses péchés même, ses rechutes en barbarie et ses longues divagations hors de la voie du salut, se rapproche lentement, même sans s'en rendre compte, de son Créateur. Cette voie vers plus d'humanité demande effort et sacrifice, mais la souffrance même, acceptée par amour pour nos frères, est porteuse de progrès pour toute la famille humaine. Les chrétiens savent que l'union au

(60) Cf. encyclique *Fidelis Donum*, 21 avril 1957, A. A. S., 49 (1957), p. 246.

(61) Matth., 25, 35-36.

(62) Marc, 8, 2.

(63) Allocution de Jean XXIII lors de la remise du prix Balzan, le 10 mai 1963, A. A. S., 55 (1963), p. 455.

(64) A. A. S., 57 (1965), p. 896.

(65) Cf. encyclique *Pacem in terris*, 11 avril 1963, A. A. S., 55 (1963), p. 301.

(66) A. A. S., 57 (1965), p. 880.

sacrifice du Sauveur contribue à l'édification du Corps du Christ dans sa plénitude : le peuple de Dieu rassemblé (67).

80. *Tous solidaires*

Dans ce cheminement, Nous sommes tous solidaires. A tous, Nous avons voulu rappeler l'ampleur du drame et l'urgence de l'œuvre à accomplir. L'heure de l'action a maintenant sonné : la survie de tant d'enfants innocents, l'accès à une condition humaine de tant de familles malheureuses, la paix du monde, l'avenir de la civilisation sont en jeu. A tous les hommes et à tous les peuples de prendre leurs responsabilités.

APPEL FINAL

81. *Catholiques*

Nous adjurons d'abord tous nos fils. Dans les pays en voie de développement non moins qu'ailleurs, les laïcs doivent assumer comme leur tâche propre le renouvellement de l'ordre temporel. Si le rôle de la hiérarchie est d'enseigner et d'interpréter authentiquement les principes moraux à suivre en ce domaine, il leur appartient, par leurs libres initiatives et sans attendre passivement consignes et directives, de pénétrer d'esprit chrétien la mentalité et les mœurs, les lois et les structures de leur communauté de vie (68). Des changements sont nécessaires, des réformes profondes, indispensables : ils doivent s'employer résolument à leur insuffler l'esprit évangélique. A nos fils catholiques appartenant aux pays plus favorisés, Nous demandons d'apporter leur compétence et leur active participation aux organisations officielles ou privées, civiles ou religieuses, appliquées à vaincre les difficultés des nations en voie de développement. Ils auront, bien sûr, à cœur d'être au premier rang de ceux qui travaillent à établir dans les faits une morale internationale de justice et d'équité.

82. *Chrétiens et croyants*

Tous les chrétiens, nos frères, Nous en sommes sûr, voudront amplifier leur effort commun et concerté en vue d'aider le monde à triompher de l'égoïsme, de l'orgueil et des rivalités, à surmonter les ambitions et les injustices, à ouvrir à tous les voies d'une vie plus humaine où chacun soit aimé et aidé comme son prochain, son frère. Et, encore ému de notre inoubliable rencontre de Bombay avec nos frères non chrétiens, de nouveau Nous les convions à œuvrer avec tout leur cœur et leur intelligence, pour que tous les enfants des hommes puissent mener une vie digne des enfants de Dieu.

83. *Hommes de bonne volonté*

Enfin, Nous Nous tournons vers tous les hommes de bonne volonté conscients que le chemin de la paix passe par le développement. Délégués aux institutions internationales, hommes d'Etat, publicistes, éducateurs, tous, chacun à votre place, vous êtes les constructeurs d'un monde nouveau. Nous supplions le Dieu Tout-Puissant d'éclairer votre intelligence et de fortifier votre courage pour alerter l'opinion publique et entraîner les peuples. Educateurs, il vous appartient d'éveiller dès l'enfance l'amour pour les peuples en détresse. Publicistes, il vous revient de mettre sous nos yeux les efforts accomplis pour promouvoir l'entraide des peuples tout comme le spectacle des misères que les hommes ont tendance à oublier pour tranquilliser leur conscience : que les riches du moins sachent que les pauvres sont à leur porte et guettent les reliefs de leurs festins.

84. *Hommes d'Etat*

Hommes d'Etat, il vous incombe de mobiliser vos communautés pour une solidarité mondiale plus efficace, et d'abord de leur faire accepter les nécessaires prélèvements sur leur luxe et leurs gaspillages, pour promouvoir le développement et sauver la paix. Délégués aux organisations internationales, il dépend de vous que les dangereux et stériles affrontements de forces fassent place à la collaboration amicale, pacifique et désintéressée pour un développement solidaire de l'humanité dans laquelle tous les hommes puissent s'épanouir.

85. *Sages*

Et s'il est vrai que le monde soit en mauvaise faute de pensée, Nous convoquons les hommes de réflexion et les sages, catholiques, chrétiens, honorant Dieu, assoiffés d'absolu, de justice et de vérité : tous les hommes de bonne volonté. A la suite du Christ, Nous osons vous prier avec instance : « Cherchez et vous trouverez » (69), ouvrez les voies qui conduisent par l'entraide, l'approfondissement du savoir, l'élargissement du cœur, à une vie plus fraternelle dans une communauté humaine vraiment universelle.

86. *Tous à l'œuvre*

Vous tous qui avez entendu l'appel des peuples souffrants, vous tous qui travaillez à y répondre, vous êtes les apôtres du bon et vrai développement qui n'est pas la richesse égoïste et aimée pour elle-même, mais l'économie au service de l'homme, le pain quotidien distribué à tous, comme source de fraternité et signe de la Providence.

87. *Bénédiction*

De grand cœur Nous vous bénissons, et Nous appelons tous les hommes de bonne volonté

(67) Cf. Ephés., 4, 12 ; *Lumen Gentium*, n. 13.

(68) Cf. *Apostolicam Actuositatem*, n. 7, 13 et 24.

(69) Luc, 11, 9.

à vous rejoindre fraternellement. Car si le développement est le nouveau nom de la paix, qui ne voudrait y œuvrer de toutes ses forces ? Oui, tous, Nous vous convions à répondre à notre cri d'angoisse, au nom du Seigneur.

Du Vatican, en la fête de Pâques
26 mars 1967.

INDEX ANALYTIQUE

LES CHIFFRES RENVOIENT AUX NUMEROS DES PARAGRAPHES

Accueil (devoir d'), 67.
Accords régionaux, 64, 77 ; bi ou multilatéraux, 52.
Action sociale, 39, 75, 80.
Agriculture, 24, 29, 57, 60.
Alphabétisation, 35.
Amitié, 19, 20, 43, 52, 65.
Amour fraternel, 20, 23, 72, 83.
Argent, 26, 28.
Armements, 53.
Aspirations des hommes, 1, 6, 13.
Assistance aux faibles, 45-55.
Autorité mondiale, 78.
Avarice, 18, 19, 49.
Bien commun, 21, 24, 31, 38.
Biens, 9, 18, 22, 23, 26, 40, 41.
Capitalisme libéral, 26.
Caritas internationalis, 46.
Charité, 22, 28, 44, 62, 66-75, 76.
Christ, 1, 12, 13, 16, 21, 40, 74, 79, 85.
Civilisation, 4, 9, 10, 14, 17, 40, 41, 44, 49, 68, 72, 73, 80.
Collectivisation, 33.
Colonialisme (et néo), 7, 52.
Colonisation, 7, 52, 63.
Commerce, 22, 44, 56-61.
Concile, 1, 3, 4, 5, 22, 24, 40, 48, 76.
Concurrence, 26, 33, 59-60.
Condition humaine, 20-21.
Conscience (Exigences de la), 37, 47.
Contrats (Justice des), 59, 70.
Conventions internationales, 61.
Coopération mondiale, 43, 48, 51-55, 64, 65, 76-79.
Corps intermédiaires, 33.
Création, 22, 27.
Croissance, 6, 14-19, 34, 47, 50.
Culture, 21, 29, 30, 40, 62, 72.
Démographie, 37.
Déséquilibre croissant du monde, 8, 57.
Dialogue, 51, 54, 73.
Dieu, 16, 21, 27, 37, 41, 42, 49, 79, 83.
— Esprit de Dieu, 32.
Dignité humaine, 21, 30, 32, 37, 39, 54.
Disparités criantes, 9, 76.
Droit naturel, 59.
Economie, 8, 25, 26, 57, 59-61, 86.
Effort, 15, 16, 22, 47, 55, 56, 82.
Eglise et développement, 1-5, 12-21.
Egoïsme, 21, 28, 49, 64, 82, 86.
Emigrés, 69.
Epanouissement de l'homme, 1, 6, 16, 34, 84.
Equité du commerce, 56-65.
Espoir en un monde meilleur, 79.
Etats (hommes d'), 84.
Etudiants (Drame de jeunes), 68.
Evangile, 1, 12, 32, 81.
Experts, 71-72.
Exportations, 57.
Expropriation, 24.
Faim, 1, 3, 35, 45-47, 53, 74.
Famille, 10, 36, 67.
F. A. O., 46.
Fonds mondial, 51-53.
Fraternité, 27, 44, 66, 73, 78, 79, 85, 86, 87.
Gaspillage, 53, 67, 84.
Génération (conflits des), 10, 36.
Histoire, 1, 13, 17, 62, 73.

Humanisme, 16, 20, 42, 72.
Idéal à poursuivre, 21, 41.
Idéologies totalitaires, 11.
Impôts, 47.
Indépendance nationale, 6, 62.
Industrialisation, 25-26, 29.
Injustice, 21, 26, 30-32, 63, 76, 82.
Institutions, 10, 12, 71.
Investissements, 47.
Isolement (sortir de l'), 77.
Jeunes, 47, 67-68, 74.
Justice, 4, 22, 44, 59, 61, 70, 76, 85.
— Et paix, 5.
Laïcité, 74, 81.
Libéralisme, 26, 34, 36, 58-61.
Liberté, 6, 15, 33, 37, 39, 47.
Loi morale, 37.
Marché, 60, 61.
Mariage, 37.
Matérialisme, 18, 39, 41.
Militaires (dépenses), 51, 53.
Minimum vital, 21.
Misère, 1, 6, 29, 47, 51, 53, 74, 76, 83.
Missionnaires, 12, 74.
Missions de développement, 71.
Morale internationale, 58-65, 81.
Nationalisme, 62, 72.
Oligarchie, 9.
O. N. U., 4, 76, 78.
Organisations internationales, 35, 64, 81, 84.
— Professionnelles, 38-39.
Organismes de collaboration, 74.
Paix, 21, 55, 63, 73, 75, 76-80, 84, 87.
Papes (enseignement social des), 2.
Participation, 1, 6, 30, 54.
Pauvres, 4, 5, 8, 9, 12, 23, 33, 40, 41, 47, 49, 55, 76, 83.
— Esprit de pauvreté, 21.
Paysans, 9.
Pères de l'Eglise (enseignement social des), 23.
Personne (droits de la), 31, 33, 34, 36, 63.
Planification, 33.
Politique des Etats, 13, 54.
Possession (abus de la), 21.
Pouvoir, 9, 21, 32.
Pouvoirs publics, 23, 33-35, 37, 47.
Prêtres, 54.
Prière, 20, 75.
Prix justes, 57-61.
Profit, 26.
Programmes, 33-34, 50, 64, 77.
Progrès, 5, 10, 12, 22, 25, 26, 34-35, 44, 50.
Propriété, 22, 23, 26.
Question sociale mondiale, 3, 9.
Racisme, 47, 63, 72.
Réforme, 32, 81.
Relations internationales, 61, 65.
Responsabilité, 9, 25, 70, 80.
Ressources (mise en commun des), 43.
Revenus (usage des), 24.
Révolte, 28.
Révolution, 31.
Riches, 23, 33, 41, 44, 47, 48, 49, 83, 86.
Sages, 20, 36, 40, 85.
Salaire juste, 59.
Sens communautaire, 17 ; social, 70.
Service militaire, 74.
Signe des temps, 13.
Solidarité universelle, 1, 17, 44, 48, 62, 64-65, 67, 73, 80, 84.
Superflu, 49.
Techniciens, 20, 41-48, 73.
Technique, technocratie, 10, 34.
Tradition, 10.
Travail, 9, 17, 18, 21, 22, 25-28, 48, 69.
U. N. E. S. C. O., 35.
Urgence de l'œuvre à accomplir, 29-32, 53, 80.
Valeurs spirituelles, 18, 20, 21, 28, 41, 42, 49, 67-68.
Vérité, 13, 16.
Violence (tentation de la), 11, 30.
Vocation, 15, 42, 65.

Le message pascal de S. S. Paul VI (1)

VÉNÉRÉS FRÈRES ET TRÈS CHERS FILS,

Vous aussi, pèlerins, visiteurs et hôtes, chers et connus, qui, dans cette Rome ouverte à tous, célébrez avec Nous les fêtes pascales !

Vous tous qui Nous écoutez et par la radio entendez Notre parole, accueillez encore, en cette année de grâce 1967, qui a pris sa place dans la mouvante histoire du monde, accueillez Notre témoignage, toujours le même, mais toujours nouveau : sachez donc, vous tous, que Jésus né de la Vierge Marie, héritier des promesses de l'Ancien Testament, « puissant prophète en parole et en actes devant Dieu et devant tout le peuple » (Luc, 24, 19), ce Jésus qui fut condamné, crucifié et enseveli, ce Jésus est ressuscité, il est vivant, il est assis à la droite du Père : Dieu l'a fait « Seigneur et Christ » (cf. Actes, 2, 29 s.).

La scrupuleuse exactitude du témoignage des apôtres sur la Résurrection

Il est ressuscité. Nous en portons témoignage. Nous avons recueilli ce témoignage de la parole et du sang des apôtres et des premiers disciples, témoins oculaires, et, avec une scrupuleuse exactitude et une certitude inébranlable affirmée par l'Esprit-Saint, Nous vous l'annonçons et Nous le proclamons au monde, et Nous le transmettons à Notre tour aux générations futures : le Christ est ressuscité.

Quels est le sens profond et l'immense valeur d'une pareille affirmation ? Ce n'est pas l'heure de le dire : que le dise le magistère de l'Eglise, que le disent les études des savants, que le dise la conscience du peuple de Dieu, proclamant combien prodigieux est ce message et quelle force s'y trouve pour révéler aux hommes leur destin, pour orienter chaque conscience vers la vraie pensée de notre vie, donner un sens synthétique et cohérent à l'histoire du monde, pour établir les règles fondamentales de la vie spirituelle et morale. Comme un phare dans la nuit, l'annonce pascalle projette ses rayons de chaleur et de joie sur la face de la terre.

Joie et espérance

Nous pourrions saisir sur vos lèvres le cri spontané et caractéristique de Pâques, celui de l'*Alleluia* et nous pourrions réfléchir ensemble

(1) Traduction de l'*Ufficio Stampa*, revue sur le texte italien publié par l'*Osservatore Romano* des 28-29 mars 1967.

Ce message a été lu par S. S. Paul VI de la loggia de la basilique Saint-Pierre, avant de donner la bénédiction *Urbi et Orbi* devant la foule innombrable massée sur la place Saint-Pierre le matin de Pâques (26 mars). Il a été transmis en eurovision.

sur ce premier résultat de l'annonce de la Résurrection dans nos cœurs, sur la joie chrétienne. Mais la conjoncture historique, assombrie et inquiétante à cause des conflits persistants, à cause des immenses problèmes qui nous menacent, ne nous permet pas de nous abandonner à la joie en toute liberté. Ce n'est cependant pas ce qui fera taire Notre voix annonçant le message pascal : celui-ci ne nous apporte pas seulement le bonheur de savoir que nous possédons les biens que nous a valu la résurrection du Seigneur. Il nous promet bien d'autres richesses encore. Pâques annonce non seulement la joie, mais aussi l'espérance.

Oui, Nous voulons aujourd'hui vous faire part de l'espérance qui naît de la résurrection du Christ, et pour ce faire le discours ne suffit pas, même étendu à tout l'univers : la résurrection du Christ inaugure un ordre nouveau et universel ; une énergie nouvelle est infusée dans la création et une renaissance libératrice se prépare. « Nous aussi, qui possédons les prémices de l'esprit, nous gémissons en nous-mêmes, dans l'attente de l'adoption, de la délivrance de notre corps mortel ; car ce n'est qu'en espérance que nous avons été sauvés. » (Rom., 8, 23-24.) Ainsi parle l'Apôtre, et Nous après lui, tandis que Nous pensons à tous ceux qui ont besoin d'espérer. Nous avons un don d'espérance pascalle à faire à chacun, à vous d'abord, très chers Fils qui Nous écoutez. Ne laissez pas s'attrister vos âmes au spectacle des adversités de ce monde difficile, à l'inanité des efforts du bien, à la croissante « puissance des ténèbres », à la caducité des espérances fondées sur le sable mouvant du temps qui passe. Fondez donc votre espérance sur la parole qui ne passe pas, sur les biens qui valent vraiment la peine d'être désirés, sur la vie supérieure et future, à laquelle nous appelle la vocation chrétienne. Nourrissez vos esprits de la confiance dans le bien et ayez le courage de l'affirmer et de le promouvoir.

Et pour vous qui souffrez, pour vous humbles et pauvres, vous qui pleurez, vous qui avez faim et soif de justice, vous qui voulez être bâtisseurs de la paix, pour vous qui, à cause de votre foi, souffrez du poids de la contrainte, pour vous tous, Nous rappelons le message de cette espérance immense et victorieuse, lancée par le Christ dans le monde et dans les siècles par le cantique des Béatitudes évangéliques.

L'encyclique « *Populorum progressio* »

A Nous, disciple d'une tradition doctrinale de l'Eglise qui considère les espérances religieuses également sur le plan concret de la vie humaine, c'est-à-dire sur le plan social, il Nous semble que le moment opportun soit venu, après le récent Concile œcuménique, de reprendre en un autre chapitre l'enseignement sur les questions qui agitent, travaillent et divisent les hommes dans leur recherche de

pain, de paix, de liberté, de justice et de fraternité. Le moment est venu de présenter au monde Notre humble et cordiale parole d'espérance non seulement religieuse, mais sociale, non seulement spirituelle mais terrestre, non seulement pour ceux qui croient au Christ, mais pour tous les hommes, et cette parole est toujours dictée par la lumière qui Nous vient de la foi. Nous allons publier prochainement une encyclique sur le progrès des peuples, leur développement et les obligations résultant d'un programme, que nul ne peut repousser aujourd'hui, d'équilibre économique, de dignité morale, de collaboration universelle entre toutes les nations.

Nous unissons volontiers l'annonce de la publication de ce document avec la célébration de cette mystérieuse et très douce fête de la résurrection du Christ. Et de grand cœur Nous

traduisons pour tous les hommes, en un appel concret à l'espérance, Nos vœux de Pâques accompagnés de Notre Bénédiction apostolique.

Frères, fils, amis, les hommes du monde entier, bonnes Pâques !

Le Saint-Père a ensuite dit en diverses langues :

Cristo è risorto !

Resurrexit Christus !

Khristos anésti !

Le Christ est ressuscité !

Christ is risen !

Christus ist auferstanden !

Christo ha resucitado !

Cristo ressuscitou !

Chrystus Zmartwychwstal !

Cristos ■ inviat !

Homélie prononcée par S. S. Paul VI le dimanche des Rameaux

Le deuxième dimanche de la Passion (19 mars), S. S. Paul VI, après avoir béni les rameaux dans la chapelle Sixtine, s'est rendu en procession dans la basilique Saint-Pierre où il a célébré la messe devant plusieurs milliers de jeunes représentant les mouvements de jeunesse du diocèse de Rome. Voici l'homélie qu'il a prononcée après la lecture de la Passion (1) :

Frères et Fils très chers, et vous jeunes amis, qui avez accepté Notre invitation à participer à cette cérémonie si riche de sens.

Savez-vous ce que nous célébrons ?

Nous voulons renouveler le souvenir et, sous certains aspects la scène, Nous dirions même l'événement populaire et modeste, mais enthousiaste, extrêmement important et décisif, de l'entrée messianique de Jésus à Jérusalem, la Ville sainte, où se trouvait alors la grande foule des gens venus de toutes les parties de la Palestine pour la célébration annuelle de la Pâque juive. C'était la fête historique des juifs, qui rappelait le « passage », la libération du peuple élu de l'esclavage de l'Égypte ; qui leur faisait de nouveau prendre conscience de leur destin théocratique et confirmait l'espérance prophétique des événements glorieux inhérents à la promesse divine que ce peuple gardait avec l'antique foi d'Abraham.

Jésus reconnu comme Messie par la foule

Cette célébration engendrait toujours une certaine tension. Mais cette année-là, il semblait que cette tension pascalle était parvenue à son

paroxysme : la prédication de Jésus, succédant à celle de Jean le Précurseur, avait mis les âmes en état de fermentation. Les polémiques toujours plus âpres entre Jésus et les juifs, qui tendaient toujours davantage à donner une réponse décisive sur la personne de Jésus et sur sa mission ; le miracle spectaculaire de la résurrection de Lazare, qui s'était produit peu avant, tout près de Jérusalem, tout concourait à créer un climat surchauffé, aussi bien dans le groupe qui entourait Jésus que chez les gens qui avaient appris sa présence près de la Ville sainte. Ce fut alors que se produisit le grand événement. Jésus s'était jusqu'alors refusé aux manifestations populaires et solennelles autour de sa personne. Mais ce jour-là (le dimanche précédant la tragédie du calvaire), c'est lui-même qui voulut une semblable manifestation. Vous savez comment s'est déroulé l'humble et glorieux cortège depuis Béthanie, depuis Bethphagé jusqu'à Jérusalem. L'apparition de Jésus sur le Mont des Oliviers, monté sur un âne, fut comme l'étincelle qui provoqua une explosion d'enthousiasme, de joie, d'acclamation, d'hosanna. Ce triomphe populaire improvisé prit tout de suite une signification sacrée et religieuse extraordinaire : l'avènement du Messie. Celui-là était le Messie attendu depuis des siècles, le Christ, l'envoyé, l'oint de Dieu, celui en qui se résumait toute l'histoire passée du peuple juif attendant le Christ ; celui en qui se réalisaient les espérances et les promesses ; celui enfin qui inaugurerait le nouveau royaume de David, le merveilleux royaume de Dieu. En cette heure décisive, Jésus, avec son assentiment, fut reconnu et proclamé comme étant le Christ.

Le Christ : comprenons-nous la valeur infini de ce titre ? Nous l'utilisons si souvent que peut-être nous ne mesurons pas toute son importance, toute la richesse qu'il exprime. Christ veut dire Roi

(1) Texte italien dans *l'Osservatore Romano* des 20-21 mars 1967. Traduction et sous-titres de la D. C.

consacré, empli de l'Esprit-Saint, représentant de Dieu dans le monde. Le sens de ce mot est universel et central pour toute l'humanité, il ne se limite pas à l'histoire juive, il s'étend au monde entier, à tous les temps, à tous les hommes, à nous-mêmes. Nous sommes aujourd'hui invités à reconnaître dans le Christ le centre de notre destinée, notre Maître, notre Sauveur, le Dieu fait homme, celui qui est principe et fin de notre histoire temporelle et spirituelle, celui qui est présent et que pour notre bonheur et notre joie nous pouvons reconnaître comme étant la voie, la vérité et la vie, comme il s'est défini lui-même.

Plutôt qu'approfondir en ce bref instant l'immense signification du mot « Christ », Nous Nous arrêterons sur le fait qu'aujourd'hui comme alors nous sommes invités à reconnaître le Christ en Jésus de Nazareth. Nous sommes invités à une profession de foi qui rayonne dans deux directions : vers Jésus, à qui, suivant l'exemple de Pierre, nous rendons l'hommage de ce que nous découvrons en lui, de notre adhésion, de notre joie : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » ; et vers nous, vers notre vie, qui pourrait et devrait s'affirmer sincèrement chrétienne. C'est un grand choix que nous faisons. Nous voulons aujourd'hui encore dire à nous-mêmes, dire à la société qui nous entoure, dire au monde proche et lointain que nous croyons en Jésus-Christ, que nous voulons le suivre, et que lorsque nous le suivons nous ne marchons pas à l'aveuglette, dans les ténèbres, mais dans la lumière de sa parole, de ses exemples, de sa grâce (cf., Jo., 8, 12).

Tels doivent être pour nous les sentiments et les résolutions de cette journée : que par elle se renouvelle en nous la proclamation messianique de Jésus.

Appel aux jeunes

Nous ferons trois réflexions à ce propos, et Nous les ferons spécialement pour vous, les jeunes qui Nous écoutez.

La joie chrétienne

La première concerne la joie qui alors et maintenant accompagne la proclamation de Jésus comme le Christ, comme celui qui révèle et réalise notre destinée humaine et surnaturelle. Souvenez-vous, chers jeunes, que le Christ est la joie du monde, qu'il est notre joie. Vous verrez dans quelques jours le Christ en croix, vous verrez la vie chrétienne placée sous le signe de l'austérité et de la pénitence, vous verrez la souffrance humaine — la nôtre et celle des autres — entrer dans l'essence de la fidélité et de l'humanité chrétienne. Ce n'est pas nous qui cacherons cette dramatique réalité de notre foi et de notre vie dans le Christ. Cependant, rappelez-vous aussi que Jésus est la joie, la vraie joie de notre vie. Nous ne vous en développerons pas les raisons aujourd'hui, mais Nous vous en annonçons la réalité. Rappelez-vous que la vie chrétienne n'est ni triste ni malheureuse. Elle est heureuse, joyeuse, sereine. Seule elle sait jouir vraiment des biens honnêtes et des heures de bonheur de cette vie. Seule elle sait en toute circonstance de la vie trouver les motifs et les

formes d'une joie secrète et inépuisable. Vous en ferez l'expérience si vous êtes fidèles à suivre Jésus. C'est là le vœu que Nous formulons pour vous, dans la joie pascalle.

La vraie paix

Seconde réflexion. Jésus a été proclamé Messie, mais non pas dans le sens espéré par les rêves politiques et le « triomphalisme » d'une grande partie du peuple de cette époque. Roi, oui, mais sans armes, sans richesses, sans puissance économique et temporelle. Roi, oui, mais un roi dont le royaume n'est pas de ce monde, dont le royaume ne concurrence ni ne contrecarre celui des autorités civiles. Roi des cœurs humains, Roi dans l'ordre de la Rédemption, Roi doux et humble, Roi de la paix. Cet aspect du royaume instauré par Jésus-Christ exigerait lui aussi des explications et des commentaires sans fin. Mais tout cela est exprimé dans le rameau d'olivier que vous avez dans la main. Contentons-nous pour le moment de ce langage symbolique. Jésus est notre paix (Ephés., 2, 14). Si la paix est l'ordre dans la justice et dans la sagesse, si elle est le résultat communautaire non pas de la domination, de la vengeance, de la terreur, de la violence, mais des sentiments collectifs concourant au bien commun ; si la paix est le fruit de la liberté, du pardon, de la fraternité, de l'amour ; si la paix est l'effort généreux et continu pour engendrer un bien raisonnable et fort, accessible à tous ; si la paix entre les hommes est le reflet de la paix des consciences avec Dieu, vous les jeunes, rappelez-vous bien également ceci : la paix, nous ne pourrions la trouver que dans le Christ, dans ses enseignements et dans ce courant mystérieux d'énergies spirituelles vraies qui émane de lui et que nous appelons la grâce. C'est là seulement que nous trouverons une paix vraie, continuellement en train de se créer et de se recréer, capable d'alimenter, de soutenir et de sublimer les efforts que font les hommes pour obtenir la paix, une paix à eux, souvent éphémère et fragile, lorsqu'elle n'est pas hypocrite ou oppressive. Une paix vraie, disons-Nous, qui forme les hommes à se respecter mutuellement, à collaborer fraternellement, à ne pas fonder leurs espérances sur l'hégémonie et la course aux armements ; une paix qui croît à l'amour et fait jaillir des cœurs fermes et rebelles des sources de bonté insoupçonnées. Rappelez-vous que le Christ est notre paix et qu'il peut accomplir ce prodige. Agitez vos rameaux de palmier et d'olivier, et dites-le au monde.

La mission des jeunes devant le scepticisme du passé et la décadence de tant de milieux actuels

Dites-le au monde. Mais qui est mieux qualifié que vous, les jeunes, pour le dire ? Et c'est la troisième réflexion, par laquelle Nous terminerons. Il est dit dans la liturgie, et suggéré dans le récit de l'Evangile (Matth., 21, 15) que dans la foule qui acclamait celui en qui elle avait reconnu le Messie, les plus fervents étaient les jeunes. C'est un détail très beau et très naturel. Il n'y a rien de tel que l'enthousiasme et la vivacité des jeunes. Rien ne les arrête et ne les fait taire lorsqu'ils sont

ensemble et qu'ils sont sous le coup d'un sentiment qui les possède et les exalte. Mais ici, cette jeunesse qui acclamait le Christ revêt une signification particulière qui révèle une capacité, une vocation propre aux adolescents, celle de soutenir avec courage et enthousiasme un idéal qui leur apparaît grand et vivant. L'histoire contemporaine nous en offre des exemples impressionnants, bien que pas toujours édifiants. Mais si cet idéal est le Christ, avec sa parole de vérité, d'amour et de paix, ne pourrait-on voir se reproduire la scène évangélique du triomphe messianique du Christ, avec le concours d'une jeunesse intelligente et hardie ayant compris qui il est ?

Oui, jeunes amis, cette scène peut se reproduire. Elle peut devenir l'histoire de notre temps. Il appartient aux jeunes, à vous, de proclamer la présence et la mission du Christ en notre temps. Il appartient à votre goût instinctif de la liberté et du courage de libérer du scepticisme des générations passées cette période historique incertaine et désabusée. Il vous appartient de montrer que vous êtes des fils de la lumière et des témoins de la vérité chrétienne. Il vous appartient d'avoir assez d'audace pour reconstruire le monde moderne sur les bases de la foi. Il vous appartient, si vous ne savez le faire par de difficiles discours, de démontrer par l'argument le plus merveilleux et le plus éloquent, celui de votre vie consciente et droite, qu'aux expressions séduisantes et équivoques de tant de milieux actuels, décadents sur le plan intellectuel et moral, on peut opposer et substituer un style jeune, plein de force, de beauté, de joie, et, s'il le faut, d'héroïsme et de sacrifice ; un style chrétien.

Pas de paix effective sans la jeunesse et sans le Christ

Il vous appartient enfin, très chers jeunes, d'annoncer la paix du Christ dans le monde : sans la jeunesse et sans le Christ, on ne peut établir une paix effective dans la société civile et dans les rapports internationaux. Aucune armée bien exercée, aucune habile diplomatie ne peut établir une paix sincère et durable sans l'apport de la jeunesse et sans les principes chrétiens. Ce qui veut dire que vous pouvez être les hérauts les plus convaincus et les plus dynamiques de la paix. C'est pourquoi Nous vous avons invités à cette célébration. Et, pour que vous soyez dignes et fiers de porter le rameau d'olivier du Christ, tous, Nous vous bénissons de tout cœur (2).

(2) Dans l'allocution qu'il a prononcée ensuite de son balcon à l'heure de l'Angelus, S. S. Paul VI ■ de nouveau évoqué le problème de la paix :

[...] Notre rameau d'olivier était ce matin entrelacé avec notre croix.

Cela veut dire qu'il ne peut y avoir de paix sans la croix, sans le Christ.

La paix n'est pas inertie, faiblesse, lâcheté, égoïsme, plaisir ; la paix est vertu, elle est le fruit du devoir et de l'amour. De même que pour tant de pays elle est née du sacrifice de si nombreuses vies, de même elle doit être conservée et vécue dans le don de soi pour le bien des autres.

Que la Mère du Christ soit pour nous tous la Reine de la paix.

(L'Osservatore Romano, 20-21 mars 1967. N. D. L. R.)

Allocution du Vendredi saint

Dans la soirée du Vendredi saint (24 mars), S. S. Paul VI a prononcé l'allocution suivante après avoir suivi le chemin de croix au Colisée (1) :

En ce lieu qui nous parle du témoignage de foi, de courage de tant de martyrs qui ont versé leur sang pour le nom du Christ ; en ce jour où à Rome se fait plus vif le douloureux souvenir des victimes des fosses Ardeatines ; en cette heure de l'histoire, à laquelle un caractère de gravité est donné par les conflits de l'Extrême-Orient asiatique, point névralgique de l'actuelle situation du monde, ainsi que par tant d'autres nouvelles qui nous parlent de menaces pour la paix internationale, nous avons médité la passion du Seigneur.

Cette forme de méditation, qui apparaît un peu comme un jeu scénique, alterné de chants et de prières, nous aide non seulement à évoquer les souffrances du Christ, mais à y découvrir, dans une certaine mesure, la profondeur, le drame, le mystère extrêmement complexe où trouvent leur expression la plus impressionnante, la souffrance humaine poussée au plus haut degré, le péché humain dans ses répercussions les plus tragiques, l'amour sous sa forme la plus haute et la plus héroïque, la mort dans sa victoire la plus cruelle et sa défaite définitive.

La tendance à vouloir un christianisme sans croix

Nous ferons bien de graver dans nos âmes cette douloureuse mais sage méditation, de nous en souvenir, de la réitérer. Et cela, pour deux raisons.

D'abord, pour avoir une idée exacte du Christ et du christianisme. La passion du Christ occupe une place essentielle dans l'Evangile. On voit se répandre une tendance à rejeter dans l'oubli les pages de l'Evangile qui parlent du tragique épilogue de la brève vie temporelle de Jésus. Ces pages gênent. On voudrait un Evangile plus serein, plus facile, plus commode, plus conforme à notre instinct si fort, à nos efforts si habiles pour écarter la souffrance de notre vie, et surtout la souffrance volontaire, c'est-à-dire le sacrifice. Que serait l'Evangile, que serait le christianisme sans la croix, sans la souffrance, sans le sacrifice de Jésus ? Ce serait un Evangile, un christianisme sans la rédemption, sans le salut dont nous avons absolument besoin, comme nous devons le reconnaître en toute sincérité. Le Seigneur nous a sauvés par la croix. Il nous a redonné l'espérance, le droit à la vie, par sa mort. Nous ne pouvons pas honorer le Christ si

(1) Texte italien dans l'Osservatore Romano du 26 mars 1967. Traduction et sous-titres de la D. C.

nous ne le reconnaissons pas comme notre Sauveur ; et nous ne pouvons pas le reconnaître comme notre Sauveur si nous n'honorons pas le mystère de sa croix.

Portons notre croix avec le Christ

Et puis, nous devons répéter l'invocation qu'à chaque station du chemin de croix nous avons adressée à Marie, à la Mère très douloureuse du Christ : faites que les plaies du Seigneur soient imprimées dans mon cœur.

Pourquoi cela ? Ne suffit-il pas de contempler les plaies du Christ ? N'a-t-il pas pleinement satisfait pour nous ? S'il nous a sauvés et s'il a porté sa croix pour nous, pourquoi devrions-nous la porter nous aussi ? C'est le deuxième enseignement du chemin de croix : le Seigneur a fait de la souffrance un moyen de rédemption. Oui, il nous a rachetés par sa souffrance, à condition que nous ne refusions pas d'unir notre souffrance à la sienne, d'en faire avec la sienne un moyen pour notre rédemption. En d'autres termes, nous devons nous aussi, d'une manière ou d'une autre et à un degré plus ou moins grand, porter notre croix qui, grâce à la croix du Christ, peut nous conduire au salut.

Porter la croix, c'est là une grande, très grande chose, très chers fils. Cela veut dire

affronter la vie avec courage, sans mollesse ni lâcheté ; cela veut dire transformer en énergie morale des difficultés inévitables de notre existence ; cela veut dire savoir comprendre la souffrance humaine, et enfin savoir vraiment aimer. Cela veut dire accepter d'être d'authentiques disciples du Christ et d'établir avec lui une incomparable communion.

Ces paroles sont dures, mais elles sont fortes. Peut-être sont-elles trop lourdes pour nos épaules. Mais que le fruit de ce chemin de croix soit de ne pas craindre de partager la croix du Christ, de porter notre croix avec lui. Il sera avec nous et il sera fidèle à sa promesse : mon joug est doux et mon fardeau léger (Matth., 11, 29).

**

Le Saint-Père a ensuite brièvement résumé ses paroles en anglais, allemand, espagnol, portugais. Il a dit en français, à l'intention notamment des 4 500 chefs et cheftaines des Scouts de France qui participaient au chemin de croix :

Chers fils et filles de langue française, en particulier chers pèlerins scouts et guides de France, Nous sommes heureux que vous ayez participé avec Nous à ce chemin de la croix du Vendredi saint : portez toujours généreusement la croix du Christ.

Allocutions prononcées par S. S. Paul VI au cours des audiences générales

L'enseignement de Vatican II sur la foi

Audience générale du 8 mars (1)

CHERS FILS ET CHÈRES FILLES,

Notre désir — et peut-être aussi le vôtre — est que l'audience à laquelle vous participez réconforte votre foi catholique. Quel meilleur don pouvons-Nous désirer pour vous ? Nous pensons à l'immense tension à laquelle, par la force des choses, vous vous trouvez soumis, immergés comme vous l'êtes dans cette mer tempétueuse qu'est la mentalité moderne en matière de religion, et plus précisément pour ce qui est de la foi. Et Nous pensons qu'en venant à cette rencontre vous espérez y trouver un moment de tranquillité spirituelle, de sécurité religieuse, un moment de joyeuse détente où vous expérimentez intérieurement le pouvoir

tonifiant de la foi. Vous trouvez ici le port de la sérénité, la terre ferme de la stabilité ; Notre Bénédiction et Nos vœux veulent vous obtenir ce réconfort béatifiant et déterminant.

Notre ministère apostolique Nous donne le pouvoir et Nous fait une obligation de vous donner ce réconfort. Et c'est pour répandre ce bienfait suprême dans le peuple de Dieu tout entier que Nous avons annoncé la célébration prochaine du centenaire du martyre des saints apôtres Pierre et Paul. Mais en attendant, Nous pouvons vous soumettre une considération qui se rattache bien à la période postconciliaire où l'Eglise tout entière étudie et médite le trésor doctrinal que nous a laissé Vatican II. Cette considération porte sur la pensée exprimée par le Concile au sujet de la foi. Les théologiens et les historiens étudieront certainement ce sujet d'une façon approfondie. Pour Nous, contentons-Nous ici de l'évoquer succinctement.

Les traités sur la foi laissés par les Conciles précédents

Quelle est la doctrine du II^e Concile œcuménique du Vatican sur la foi ? Celui qui pose cette question aperçoit tout de suite que le dernier

(1) Texte italien dans *l'Osservatore Romano* du 9 mars 1967. Traduction et sous-titres de la D. C.

Concile n'a pas laissé à proprement parler un vrai traité sur la foi, comme l'ont fait d'autres Conciles. Le II^e Concile d'Orange (529), par exemple, qui fut présidé par saint Césaire d'Arles, a donné un enseignement qui est resté célèbre ; sans être un Concile œcuménique, il eut beaucoup d'importance en raison des polémiques et des discussions au milieu desquelles il s'est déroulé, et en raison des doctrines qu'il a enseignées, à la suite de saint Augustin, spécialement sur la grâce nécessaire pour parvenir à la foi justifiante, doctrines qui ont été confirmées par le Pape Boniface II (cf. MANSI, VIII, 714,735 ; HEFELE-LECLERCQ, II ; Denz. Schoen., 375 s. [178]). De même, nous ne pouvons pas oublier les enseignements du Concile de Trente sur la foi, spécialement sur la nécessité pour la foi d'être complétée par la charité (Denz. Schoen., 1559 [819]) et par la grâce sacramentelle (*ibid.*, 1561-1566 [821-826]). Le 1^{er} Concile du Vatican, ensuite, parla expressément de la foi dans sa fameuse Constitution *Dei Filius* (1870), spécialement aux chapitres III et IV où sont précisées les fonctions, dans l'acte de foi, de l'intelligence et de la volonté opérant avec la grâce, et où sont indiqués les rapports entre la foi et la raison (*ibid.*, 3008-3020 [1789-1800]). Ces enseignements ont constitué jusqu'à aujourd'hui un sujet d'étude et de discussion pour la théologie, l'apologétique, la spiritualité, et aussi l'activité pratique de l'Eglise (cf. R. AUBERT, questions actuelles autour de l'acte de foi, dans *Problemi e Orientamenti di Teol. domn.*, vol. III, 655 s.).

Le fait que Vatican II n'ait pas consacré un chapitre spécial à la foi signifie-t-il que l'intervention du magistère n'est plus nécessaire ?

Pourquoi alors le II^e Concile œcuménique du Vatican ne nous a-t-il pas laissé un chapitre expressément consacré à la foi, alors que celle-ci est toujours au centre de la controverse et de la vie religieuse ? Ici, il faut bien faire attention. Certains ont fait un lien entre cette soi-disant omission et l'un des points du programme du récent Concile œcuménique, à savoir : ne pas donner de nouvelles définitions dogmatiques ; ce qui a induit certains à se demander si les définitions dogmatiques n'étaient pas des formes dépassées de l'enseignement catholique, et si alors le Concile ne pouvait pas être considéré comme une libération des dogmes anciens et des anathèmes qui y étaient attachés. La foi, affirme-t-on, n'est pas le dogme pris à la lettre. Celui-ci consiste en des formules fixes qui tentent de définir et de renfermer des vérités immenses, ineffables et inépuisables. Et cela est juste. Saint Thomas lui-même nous enseigne que l'acte de foi a pour terme non pas les formules qui l'exposent, mais la réalité à laquelle se réfèrent ces formules ; mais non sans une vision intégrale de cette doctrine (cf. II^e-II^{me}, 1, 2, ad 2). On fait observer en outre que la foi est une vertu qui nous est donnée par l'Esprit-Saint. Il semblerait donc qu'aucun intermédiaire ne doive lui imposer une discipline particulière ; de sorte qu'on ne verrait pas quel rôle pourrait revenir à un magistère qui la définit et la maintient sous tutelle. La foi devrait donc être libre de tous liens extérieurs, la conscience étant l'instrument interne permettant de la déchiffrer ; les hommes

pourraient ainsi s'en faire des conceptions différentes et lui donner des contenus différents.

Nous ne voulons pas penser que l'on veuille en venir à ces conclusions, sinon la foi resterait sans « symboles » pour la définir et l'exprimer ; elle resterait sans catéchèse univoque et faisant autorité ; elle ne serait plus une source d'union (*una fides*), mais une source de divisions ; elle ne serait plus guidée, comme l'a voulu le Christ, par un magistère incontestable qui veille sur ses expressions, diffuse son enseignement, défend son intégrité à laquelle les fidèles s'alimentent et dont nous avons le devoir de témoigner.

Le Concile parle de la foi à chaque page

Nous voulons plutôt faire observer que, si le Concile ne traite pas expressément de la foi, il en parle cependant à chaque page, il reconnaît son caractère vital et surnaturel, il la suppose intègre et forte, et c'est sur elle qu'il construit sa doctrine. Qu'il suffise de rappeler les affirmations du Concile sur la nécessité conjointe de l'Eglise enseignante et de la foi (*Lumen gentium*, 14, 48) ; sur le sens de la foi qui, sous la conduite du magistère sacré, anime le peuple de Dieu tout entier (*ibid.*, 12) ; sur la nécessité pour la foi d'être pure, rappelée précisément à propos du dialogue œcuménique (*Unit. red.*, 11) ; sur le rôle des évêques dans l'enseignement des vérités de la foi (*Christus Dominus*, 36) ; sur la rencontre de la foi et de la raison dans une unique vérité au niveau des études supérieures (*Graviss. educ.*, 10) ; sur la nouvelle synthèse entre l'antique foi et la culture moderne, dont on entrevoit la magnifique possibilité (*Gaudium et spes*, 57), etc. Cela nous montre l'importance capitale que le Concile, en conformité avec la tradition doctrinale de l'Eglise, attribue à la foi, à la vraie foi, celle qui a pour source le Christ et pour canal le magistère de l'Eglise.

**

Il vous appartient donc, très chers Fils, de chercher, de trouver et d'apprécier le réconfort de la foi dans cette rencontre avec Celui qui vous garantit la foi au nom du Christ ; dans cette réflexion sur le Concile œcuménique qui a donné un nouveau témoignage et une nouvelle splendeur à la foi ; dans cette profession de notre *Credo* que nous allons maintenant chanter ensemble et que Nous confirmerons par Notre Bénédiction apostolique.

— *Notre-Dame des Poètes*. Anthologie poétique du Moyen Age à nos jours, par JOSEPH BARBIER. — Un vol. 13,5 × 20 cm, de 404 pages, relié pleine toile terre, décoré sur le premier plat d'une peinture sous verre d'un auteur anonyme. Prix : 36 F. Robert Morel, éditeur. Le Jas, Forcalquier.

Voici un beau florilège, et qui méritait cette reliure de choix, de nos meilleurs poètes sur le thème de Notre-Dame. De Christine de Pisan, François Villon aux poètes de notre époque, en passant par nos grands classiques de la pléiade et de l'âge d'or, ces pages nous offrent les œuvres mariales les plus vigoureuses où la pensée et l'art poétique rivalisent de richesse et de beauté. Rien de fade, de mièvre, mais une littérature spirituelle de foi forte qui chante sa joie de célébrer celle qui est bénie entre toutes les femmes.

L'obscurité de la foi

Audience générale du 15 mars (1)

CHERS FILS ET CHÈRES FILLES,

Les crucifix voilés du temps de la Passion

Puisque cette audience a lieu dans la basilique Saint-Pierre, vous aurez remarqué la note de tristesse et de mystère que revêt cette église, comme toutes les autres églises de rite latin, pendant le temps liturgique consacré à la mémoire et au culte de la Passion. Cette note apparaît dans le dénuement des autels dépouillés de tout ornement, et spécialement dans le voile qui recouvre les images saintes, notamment la croix. Jésus crucifié, héros et victime du grand drame de la Passion, est caché. Quel sens peut-on donner à cette règle, évidemment symbolique, de la liturgie ? Laissant aux spécialistes l'étude des origines et des différentes significations historiques de ce rite (cf., RADO, *ench. lit.* II, 1173-1174), la signification qui apparaît clairement à la piété des fidèles, c'est que le Christ se cache, il cache spécialement sa divinité, à cause de l'opposition des hommes de son temps — et du nôtre aussi, nous pouvons bien le dire, — à sa présence, à sa révélation. Jean l'Évangéliste, qui nous a laissé quelques traits de la polémique de plus en plus violente et hostile contre Jésus et qui aboutit à sa mort, dit que Jésus s'est soustrait plus d'une fois à ses adversaires et qu'il s'est caché : « *Abscondit se ab eis* » (Jean, 8, 59 ; 12, 36 ; 7, 10). Jésus caché accuse notre aveuglement, notre mauvaise foi, notre tendance instinctive à nier l'intervention de Dieu dans nos vicissitudes humaines, intervention de surcroît extrêmement aimante et donc extrêmement obligeante. Nous sommes ainsi avertis du choix que nous faisons, celui des ténèbres. « La lumière est venue dans le monde et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière. » (Jean, 3, 19.) C'est le drame de la nuit sur le monde des âmes, qui se tisse dans le déroulement de l'histoire du salut et qui, symbolisé d'une façon sensible dans la liturgie, réveille dans les esprits vigilants le désir de la lumière.

La Révélation chrétienne ne se présente pas sous des aspects parfaitement reconnaissables

Le désir de la lumière ! Le besoin de voir, de savoir, d'être raisonnablement assurés, sera-t-il jamais pleinement satisfait ? La lumière joyeuse et révélatrice de Pâques donnera-t-elle vraiment à nos esprits la victoire de la clarté et de la certitude ? Ici, Fils très chers, se présente un autre aspect de notre destinée spirituelle. Cet aspect peut, lui aussi, être représenté d'une façon sensible et symbolique dans le voile qui, en ces jours d'intense méditation, nous cache l'image du Christ. Nous devons saisir, ou plutôt reconnaître l'art mystérieux avec lequel Dieu s'est révélé au monde, avec lequel le Fils de

Dieu fait homme s'est fait connaître des hommes. Que la face du Christ n'ait jamais été impénétrable ou sans signification, tout l'Évangile nous le dit. Mais tous ne l'ont pas reconnu pour ce qu'il était. « Les siens, dit le prologue de l'évangile de saint Jean, ne l'ont pas reçu. » (Jean, 1, 11.) Ce thème revient souvent dans tout le Nouveau Testament : la révélation chrétienne ne se présente pas sous des aspects parfaitement reconnaissables et directement proportionnés à nos sens et à notre raison ; elle se présente à son plan supérieur, dans la personne de Jésus, dans sa parole, et elle doit être acceptée par la foi, elle doit être crue. Elle doit être non seulement connue, mais accueillie dans un acte vital et total de l'esprit et du cœur, parce que c'est lui, le Christ, qui l'annonce ; parce que lui seul, comme l'a dit saint Pierre après l'incompréhensible discours de Capharnaüm annonçant l'Eucharistie, a « les paroles de la vie éternelle ». (Jean, 6, 68.)

La profondeur inaccessible des réalités divines

Cela signifie que la foi, pour celui qui se place sur le plan de la logique rationnelle, de la démonstration scientifique, apparaît obscure. Nous, les hommes d'aujourd'hui, nous devons nous rendre compte de cet aspect de la foi qui pose tant de problèmes. Et nous comprendrons alors pourquoi l'obscurité de la foi fait objection pour l'homme qui raisonne : la foi manque d'évidence ; elle présente des vérités cachées et voilées comme les images saintes en ce temps liturgique. Maintenant, dit saint Paul, nous voyons « *per speculum, in aenigmate* » dans un miroir, d'une manière confuse (1 Cor., 13, 12) ; et saint Augustin ne craint pas d'affirmer que la foi consiste à « *credere quod non vides* », à croire ce qui n'est pas manifeste (In Joan., tract 40, 9 ; P. L. XXXV, 1690). Et cela s'explique par les limites propres de l'esprit humain (cf., S. Th. I, II^a, 47, 3), par le fait que les vérités à croire ne nous sont pas présentées directement, ni à la lumière de l'évidence. Cela s'explique enfin par la profondeur inaccessible des réalités divines auxquelles la foi nous permet d'accéder. Et nous devons nous rappeler qu'entre la venue du Christ sur la scène évangélique et son dernier avènement à la fin du monde, notre vie religieuse se réalise par la voie sacramentelle, et non pas par la voie de l'expérience directe.

Conséquences pour notre vie religieuse

Mais pourquoi cette obscurité ? C'est là le secret des desseins de Dieu : *investigabiles viae Ejus*, ses voies sont incompréhensibles (Rom., 11, 33) : Dieu veut ainsi nous exercer dans la foi durant cette vie ; notre salut dépend de l'acceptation de son plan religieux. Du reste, cet aspect obscur de la foi a des conséquences extrêmement importantes pour notre vie religieuse. La première, c'est que nous sommes obligés de chercher. Le Seigneur est venu près de nous sans se manifester d'une façon commune à ceux qui ne le cherchent pas, qui ne le désirent pas, qui ne l'étudient pas et qui ne l'aiment pas : « Au milieu de vous il est quelqu'un que vous ne connaissez pas. » (Jean, 1, 26.) En second lieu : si la foi est obscure, elle est

(1) Texte italien dans l'*Osservatore Romano* du 16 mars 1967. Traduction et sous-titres de la D. C.

libre. Et c'est là encore un des grands problèmes de la foi : la volonté concourt avec la grâce à l'acte de foi. Et, si elle est libre, la foi est méritoire (cf., II-II^{me}, 2, 9 *ad* 2; cf., PASCAL, *Pensées*, 564).

**

Et Nous n'en dirons pas plus pour le moment. Nous devons maintenant chercher comment cette forme de connaissance, plus faible que la science pour notre manière normale de connaître, plus forte et plus haute, à cause de la certitude qu'elle introduit dans l'esprit, est une source de lumière ; de cette lumière qui oriente la vie et éclaire la vision du monde. A Pâques, lorsque nos regards convergeront vers la face du Rédempteur crucifié, demandez-lui de faire vraiment de la foi la lumière de votre pèlerinage terrestre. Avec Notre Bénédiction apostolique.

Comment participer aux offices de la Semaine sainte

Audience générale du 22 mars (I)

CHERS FILS ET CHÈRES FILLES,

Cette audience voit rassemblés autour de Nous de nombreux visiteurs et pèlerins qui viennent de loin, et qui peut-être viennent à Rome pour la première fois. Nous devons prodiguer Nos saluts, et volontiers Nous souhaitons à tous et à chacun une chaleureuse bienvenue. Mais le motif principal de cette présence Nous suggère d'autres réflexions. Si Nous demandons à Nos visiteurs, spécialement ceux d'au-delà des Alpes, pourquoi ils sont venus, quel est le motif de leur voyage, Nous croyons pouvoir deviner la réponse de beaucoup d'entre eux : nous sommes venus pour la Semaine sainte, et pour assister à la célébration des cérémonies pascales à Rome. Aussi sommes-Nous doublement heureux de vous accueillir. Nous considérons cette audience comme une préparation spirituelle au prochain grand triduum liturgique et à sa conclusion dans la fête de la Résurrection du Christ.

On n'assiste pas aux offices comme à un spectacle

Il n'est pas facile de dire en ce bref instant ce que doit être notre préparation aux prochains jours saints. Nous devons nous rappeler que nous ne devons pas assister aux cérémonies pascales uniquement en spectateurs qui se contentent de regarder. L'aspect extérieur des cérémonies n'exprime que très partiellement leur déroulement logique et spirituel, et il ne laisse entrevoir sa signification qu'à celui qui observe attentivement. Cet aspect extérieur est bien peu de chose par

rapport à la richesse religieuse, théologique, psychologique qu'il présente simplement et contient profondément. Cette simple observation suffit pour arriver tout de suite à cette conclusion que l'assistance aux cérémonies pascales exige qu'on en ait une certaine connaissance, au moins la connaissance que peut nous donner un livre, qui nous guide et nous permet de les suivre sans ennui et sans désillusion. Ces cérémonies ne sont pas un spectacle qu'on peut comprendre et apprécier uniquement avec les yeux.

On y participe dans un esprit de communion avec le Christ

Et ceci est aujourd'hui rendu plus important par les exigences de la récente réforme liturgique, dont le principe fondamental est la participation de chaque fidèle à la cérémonie sacrée, à l'action qu'elle comporte, au mystère de vérité et de grâce qu'elle contient. Il n'est plus permis d'assister à une célébration liturgique d'une façon purement matérielle et passive. Tous et chacun, à l'unisson de la communauté, doivent adhérer personnellement à la parole divine et à l'action sacrée que le rite liturgique accomplit (cf., *Const. Sacros. Concilium*, n° 11, 19, 26, etc.). Nous voulons ajouter quelque chose de plus à propos des offices de la Semaine sainte. Ils commémorent d'une façon si directe les mystères de notre rédemption, et même ils évoquent et renouvellent d'une façon si caractéristique les événements par lesquels s'est accomplie l'œuvre de notre salut, qu'ils semblent exiger une participation plus intense : un esprit de communion, oserions-Nous dire. Les fidèles fervents Nous comprendront. D'ailleurs, tout le mystère pascal converge vers la communion pascale. De sorte que celui qui, au cours de ces prochains jours, veut vraiment s'attacher à célébrer pleinement le mystère pascal, devra se mettre dans une attitude nouvelle et particulière de communion avec le Christ.

Quels seront les sentiments de cet esprit de communion avec le Christ, tels qu'on peut les prévoir ? Nous devons le demander aux saints, dont beaucoup nous ont laissé de merveilleux et émouvants documents sur les expériences spirituelles qu'ils ont connues lorsqu'ils se sont efforcés de se rapprocher du Seigneur pour s'unir à lui dans le drame de sa passion, de sa mort et de sa résurrection. Mais si chacun se contente d'interroger son âme, il peut se faire qu'il constate d'étranges réactions lorsqu'il s'efforce de se rapprocher du Sauveur accomplissant l'œuvre de notre salut. L'une de ces réactions peut être un certain mouvement de recul, dû non seulement au respect, mais à la timidité, à la peur, à l'effroi devant la souffrance divine et le sang de l'Agneau rédempteur du monde. « Tous s'enfuirent » (Matth., 26, 46), en ce terrible moment, même les disciples les plus fidèles. C'est d'ailleurs la réaction commune d'un certain christianisme qui voudrait retrancher de l'Evangile les pages tragiques de la passion pour mieux goûter l'Evangile de la sagesse, de la beauté, de la douceur : un christianisme sans souffrance et sans sacrifice.

Une autre réaction peut être la consternation de celui qui constate qu'il ne connaît pas assez Jésus, comme s'il l'entendait redire : « Voilà si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas. » (Jean, 14, 9.) Oui, la passion du Christ est

(1) Texte italien dans *l'Osservatore Romano* du 23 mars 1967. Traduction et sous-titres de la D. C.

une révélation telle que l'on en reste décontenancé. Tout est contenu en elle : le plan divin, l'histoire humaine, le destin du monde, le mystère de la souffrance et du mal, la liberté et le péché, la justice et la miséricorde, le prodige rédempteur du sacrifice et de l'amour. C'est pourquoi saint Paul affirmait qu'il ne connaissait « que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié » (1 Cor., 2, 2). Et chaque fois que nous nous efforçons de nous mettre en communion avec lui, le Rédempteur, nous nous sentons écrasés et ignorants ; nous voudrions recommencer notre initiation chrétienne, nous voudrions essayer de regarder le panorama du monde du haut de la croix, ou du moins confesser avec humilité, comme le centurion sur le Calvaire : « Vraiment cet homme était le Fils de Dieu. » (Matth., 27, 55.) Et peut-être n'y a-t-il pas d'exercice spirituel plus réconfortant que celui-là.

La joie pascal

Enfin, et pour simplifier, Nous évoquerons un autre sentiment qui naît de l'esprit de communion avec le Christ pascal, et c'est la joie, une joie nouvelle, profonde, ineffable, qui envahit l'âme comme aucun autre bonheur ne le fait. C'est la joie de la confiance, la joie d'entendre le Christ ressuscité nous appeler par notre nom, comme il avait appelé la Marie de l'Evangile (Jean, 20, 16), la joie de la vie qui ne meurt pas.

Que ce sentiment soit le vôtre, très chers Fils, en ce beau jour de Pâques, au terme des cérémonies sacrées auxquelles Nous vous exhortons à participer dignement, avec Notre Bénédiction apostolique.

La primauté de Pierre est une primauté d'amour

Audience générale du 29 mars (I)

CHERS FILS ET CHÈRES FILLES,

« Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? »

En vous parlant depuis la tombe de saint Pierre, Nous ne pouvons pas oublier la page de l'Evangile que nous avons lue ce matin à la sainte messe, en ce mercredi de Pâques. C'est une page impressionnante et enivrante, qui constitue la conclusion de l'Evangile de saint Jean. Elle nous décrit la rencontre de sept disciples avec le Christ ressuscité, par une matinée radieuse, sur le lac de Tibériade en Galilée, la rencontre avec un Christ mystérieux, mais vivant et réel : sur son ordre, les disciples font une pêche extraordinaire sur laquelle l'Evangile donne des détails précis ; le Christ invite les

disciples médusés à se réunir autour d'un feu qui avait dû être allumé par Jésus lui-même, et à manger avec lui le pain offert par lui et le poisson qui cuisait sur la braise, tandis que sa présence mystérieuse laissait haletant le petit groupe. « Après le repas — lisons-nous ensuite dans l'Evangile, — Jésus dit à Simon-Pierre : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » (Jean, 21, 15.) Cette question est chargée d'une immense signification, que ceux qui connaissent l'Evangile ne cessent d'explorer et que les amis de la psychologie du Christ ne se lassent pas de scruter. Cette question est affectueuse, mais elle constitue un avertissement pour Pierre qui, avec une assurance un peu présomptueuse, avait, lors de la dernière Cène, affirmé qu'il resterait héroïquement fidèle à Jésus ; mais ensuite, à Gethsémani, par trois fois, il ne s'est pas réveillé lorsque le Seigneur l'invitait du fond du cœur à veiller et à prier avec lui ; et par trois fois encore, dans la cour de la maison du grand-prêtre, il dit lâchement qu'il ne le connaissait pas. Et c'est aussi par trois fois — singulière coïncidence du récit évangélique — que Jésus demanda : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? »

Où Jésus voulait-il en venir avec cette question insolite qu'il posait à ce disciple tout contrit ? Voulait-il le réhabiliter ? Oui, Pierre aussi avait besoin de ce pardon qui, peut-être, lui avait déjà été accordé lorsque le Christ avait posé sur lui un regard plein de tristesse après son reniement (Luc, 22, 61), ou lorsqu'il eut une pensée spéciale pour lui tout de suite après la Résurrection (Marc, 16, 7), ou encore avec cette première apparition dont on ne trouve mention que dans l'Evangile de saint Luc (24, 34). Mais ce pardon n'avait encore pas été suffisamment manifesté, il n'avait pas été célébré dans l'amour, comme ce serait ensuite toujours le cas pour quiconque désire obtenir la remission de ses péchés (cf. Luc, 7, 47).

Mais, manifestement, le Seigneur voulait quelque chose de plus. Il demanda à l'apôtre qui le premier confessa sa foi dans la divinité messianique de Jésus (cf. Matth., 16, 16), ce complément qui rend la foi vivante et opérante (Gal., 5, 6) : l'amour, la charité. C'est ce qui fera dire à saint Augustin dans une de ses phrases mémorables si concises : « Croire dans le Christ, c'est en effet aimer le Christ. » (Enarr. in Ps. CXXX, 1 ; P. L., XXXVII, 1704.)

**C'est de l'amour
pour le Christ et ses disciples
que vient le pouvoir de gouverner l'Eglise**

Cependant, l'intention du Seigneur — qui est manifeste dans ces questions que Jésus pose à Pierre au sujet de l'amour qu'il lui porte — aboutit à une autre leçon, un autre enseignement, un autre commandement qui est en même temps une investiture : l'amour que l'apôtre, avec une humble assurance qui n'est plus démentie, professait pour son Maître et Seigneur, est transféré de Jésus au troupeau de Jésus : « Pais mes agneaux, pais mes brebis », dit par trois fois le Seigneur à l'apôtre qu'il déclare désormais être son continuateur, son vicaire dans cette charge pastorale que Jésus lui-même a indiquée comme étant sa mission caractéristique et la plus chère : « Je suis le bon pasteur. » (Jean, 10, 11.) La primauté de Pierre dans le gouvernement et le service du peuple chrétien sera

(1) Texte italien dans *l'Osservatore Romano* du 30 mars 1967. Traduction et sous-titrés de la D. C.

une primauté pastorale, une primauté d'amour. C'est sur l'amour de Pierre pour le Christ, désormais inextinguible, que seront fondées la nature et la force de la fonction pastorale de la primauté apostolique. C'est de l'amour pour le Christ et de l'amour pour les disciples du Christ que vient le pouvoir de gouverner, d'enseigner, de sanctifier l'Eglise du Christ. Ce pouvoir, il n'est pas permis de le contester ou de le tromper (cf. Actes, 5), mais il naît de la charité, il s'exerce dans la charité et par la charité. Saint Pierre laissera ce pouvoir en héritage à ses successeurs sur cette chaire romaine et il lui donnera dans le sang son suprême témoignage : « Quand tu seras devenu vieux, dit Jésus à Pierre au terme de ce même récit de l'Evangile, tu étendras les mains, un autre te nouera ta ceinture et te mènera où tu ne voudras pas. Il [le Seigneur] indiquait par là le genre de mort par lequel Pierre devait glorifier Dieu. Ayant ainsi parlé, il dit : Suis-moi. » (Jean, 21, 18-19.)

Ce sont là des choses bien connues, mais n'est-il pas étonnant de les évoquer ici où l'apôtre Simon, fils de Jean, que Jésus appela Pierre, fut humblement enseveli, et sur la tombe duquel fut

construite cette basilique ; ici où ces paroles de Jésus résonnent et agissent encore ? Vous les voyez écrites en grosses lettres tout autour de la coupole de cette basilique. Et la pensée ne vient-elle pas alors à l'esprit que bien plus grande, bien plus puissante, bien plus belle que l'architecture de Michel-Ange est l'architecture que celle-ci veut représenter et honorer, cette architecture conçue par le Christ Notre-Seigneur lorsqu'il dit à Pierre : « Sur cette pierre, j'édifierai mon Eglise. » (Matth., 16, 18), je l'édifierai dans l'amour ?

Il dure encore, cet édifice eschatologique. Elle dure encore l'Eglise, et la charité est toujours sa vie.

Priez, très chers fils, pour que nous puissions tous comprendre ce prodigieux dessein divin ; priez pour que celui qui succède à Pierre puisse encore et toujours montrer — non seulement par l'intangible réalité personnifiée en lui, mais aussi par l'évidence extérieure — qu'il est ce qu'il est par l'amour qui l'unit au Christ et par la parole que le Christ a laissée à Pierre : « Suis-moi. »

Oui, priez, et que Notre Bénédiction apostolique soit avec vous.

Vers une autorité mondiale efficace

Commentaire de l'encyclique « Populorum progressio », par Mgr Pietro Pavan (1)

La dernière encyclique de Paul VI — *Populorum progressio* — a déjà recueilli et continue à recueillir un vaste écho dans le monde entier.

Le déséquilibre croissant entre pays riches et pays pauvres

L'encyclique constate à plusieurs reprises que le développement s'opère à un rythme plus rapide dans les pays riches que dans les pays pauvres (cf. n° 3, 8, 29, 57). Il en résulte un déséquilibre croissant entre ces pays et entre les niveaux de vie de leurs citoyens. Sur le plan mondial, il se crée une situation dans laquelle la justice et la paix sont toujours plus compromises. Il est donc urgent d'arrêter cette tendance et de la renverser : « Il y va de la vie des peuples pauvres, de la paix civile dans les pays en voie de développement, et de la paix du monde. » (N° 55.)

Comment y parvenir ? Le Pape trace avec clarté trois directives fondamentales qui constituent en même temps trois devoirs pour les pays dont l'industrialisation est très avancée par rapport à celle des pays sous-développés : « Devoir de solidarité, l'aide que les nations riches doivent apporter aux pays en voie de développement ; devoir de justice sociale, le redressement des relations commerciales défectueuses entre peuples forts et peuples faibles ;

devoir de charité universelle, la promotion d'un monde plus humain pour tous, où tous auront à donner à recevoir, sans que le progrès des uns soit un obstacle au développement des autres. » (N° 44.)

Ces trois directives doivent être suivies résolument et simultanément, en visant à promouvoir toutes les valeurs qui enrichissent une civilisation sur le plan humain : « Il ne s'agit pas seulement de vaincre la faim ni même de faire reculer la pauvreté. Le combat contre la misère, urgent et nécessaire, est insuffisant. Il s'agit de construire un monde où tout homme, sans exception de race, de religion, de nationalité, puisse vivre une vie pleinement humaine, affranchie des servitudes qui lui viennent des hommes et d'une nature insuffisamment maîtrisée ; un monde où la liberté ne soit pas un vain mot et où le pauvre Lazare puisse s'asseoir à la même table que le riche. » (N° 47.)

Mais est-il possible de mettre en œuvre ces trois directives d'une façon telle que l'on puisse apporter une amélioration substantielle dans l'évolution économique, sociale et culturelle de la famille humaine tout entière ? Certes, on prend aujourd'hui de plus en plus conscience de la gravité du problème et de l'urgence qu'il y a à lui apporter une solution. Des initiatives nombreuses et diverses, privées et publiques, attestent que l'on veut faire quelque chose pour apporter une solution positive à ce problème. Mais devant l'ampleur de la tâche, ces initiatives, en soi très appréciables, sont peu de choses. Peut-on espérer qu'elles se multiplieront et qu'elles s'intensifieront au point d'exercer une inci-

(1) Texte italien dans *l'Osservatore Romano* du 2 avril 1967. Traduction et sous-titres de la D. C.

dence profonde sur la situation actuelle et de la transformer ? Paul VI apporte une réponse positive : « Nous gardons cependant espoir : un besoin plus senti de collaboration, un sens plus aigu de la solidarité finiront par l'emporter sur les incompréhensions et les égoïsmes. Nous espérons que les pays dont le développement est moins avancé sauront profiter de leur voisinage pour organiser entre eux, sur des aires territoriales élargies, des zones de développement concerté : établir des programmes communs, coordonner les investissements, répartir les possibilités de production, organiser les échanges. » (N° 64.)

Nécessité d'une autorité internationale...

Et le Souverain Pontife espère de plus que les organisations multilatérales et internationales apporteront elles aussi une contribution efficace : « Nous espérons aussi que les organisations multilatérales et internationales trouveront, par une réorganisation nécessaire, les voies qui permettront aux peuples encore sous-développés de sortir des impasses où ils semblent enfermés et de découvrir eux-mêmes, dans la fidélité à leur génie propre, les moyens de leur progrès social et humain. » (N° 64.)

Enfin, en suivant la voie indiquée par Jean XXIII dans la quatrième partie de l'encyclique *Pacem in terris*, Paul VI réaffirme la nécessité d'arriver à mettre sur pied une communauté politique embrassant toute la famille humaine : « Cette collaboration internationale à vocation mondiale requiert des institutions qui la préparent, la coordonnent et la régissent jusqu'à constituer un ordre juridique universellement reconnu. De tout cœur, Nous encourageons les organisations qui ont pris en main cette collaboration au développement, et souhaitons que leur autorité s'accroisse. « Votre vocation, disions-Nous aux représentants des Nations Unies à New York, est de faire fraterniser, non pas quelques-uns des peuples, mais tous les peuples. [...] Qui ne voit la nécessité d'arriver ainsi progressivement à instaurer une autorité mondiale en mesure d'agir efficacement sur le plan juridique et politique ? » (N° 78.)

Il convient ici d'indiquer certains éléments qui permettent de voir combien est indispensable l'existence d'une autorité exerçant une action efficace sur le plan mondial pour éliminer — ou du moins réduire notablement — les déséquilibres entre pays diversement développés économiquement.

... Pour les transferts de capitaux...

On peut dire qu'au sein des pays très industrialisés, il existe toujours des zones économiquement développées et d'autres qui sont sous-développées. L'expérience montre que tant que les pouvoirs publics demeurent absents du monde économique ou n'y sont que peu présents, les déséquilibres entre ces zones, loin de se réduire, tendent à s'aggraver. Ces déséquilibres ne commencent à s'atténuer qu'à partir du moment où les pouvoirs publics opèrent des transferts massifs de capitaux et mettent sur pied des initiatives multiples d'ordre économique, social et culturel. S'il n'existe pas une autorité pouvant agir sur le plan mondial, sera-t-il possible de transférer des pays

très industrialisés aux pays économiquement sous-développés les énormes masses de capitaux qui sont indispensables pour éliminer ou réduire les déséquilibres entre ces pays ?

... Pour le contrôle des armements...

En second lieu, il faut faire remarquer que, selon des calculs dignes de foi, les dépenses globales que toutes les nations consacrent annuellement à leurs armements s'élèvent au chiffre astronomique de 72 000 milliards de livres. C'est là certainement un « scandale intolérable », comme l'affirme le Pape dans le présent document (n° 53). Mais la réalité est ainsi. D'autre part, les capitaux disponibles sont limités, et si on les consacre aux armements, on ne peut pas les investir dans des œuvres constructives. C'est pourquoi les deux choses sont liées : d'une part, l'arrêt des armements et l'acheminement vers le désarmement intégral ; d'autre part, l'accélération du rythme de la production dans les pays en voie de développement. Mais l'arrêt des armements et le désarmement intégral exigent un contrôle effectif sur le plan mondial. Or, qui peut effectuer un tel contrôle sinon une autorité politique internationale ?

... Pour arrêter dans les pays pauvres le départ de leurs éléments les plus qualifiés

En troisième lieu, il ne faut pas perdre de vue qu'il ne suffit pas de transférer des capitaux, même d'une façon massive, des pays riches aux pays pauvres pour que se réalise chez ces derniers le développement dont ils ont besoin. Le développement est une chose bien plus complexe que le simple transfert de capitaux, aussi nécessaire que soit celui-ci ; et l'expérience montre toujours davantage que pour le développement, le facteur humain joue de loin le rôle le plus important. En outre, le développement ne peut pas être un don. Il n'est pas authentique s'il n'est pas avant tout conquis par la sueur quotidienne de ceux en faveur de qui il s'opère. On assiste aujourd'hui à un phénomène déconcertant : dans les pays en voie de développement, de nombreux éléments parmi les mieux préparés abandonnent définitivement leur patrie pour avoir une meilleure situation dans les pays riches. Si on ne le maîtrise pas à temps, ce phénomène ne pourra manquer de contribuer à augmenter le déséquilibre entre les peuples. Mais peut-il être maîtrisé sans porter atteinte aux droits fondamentaux de la personne s'il n'existe pas une autorité mondiale chargée d'assurer le bien commun universel ?

Dépasser les conceptions racistes et nationalistes

Mais beaucoup pensent qu'il est utopique de prôner la création d'une telle autorité et de travailler à sa réalisation. Le Pape fait cependant observer : « Il se pourrait que leur réalisme fût en défaut et qu'ils n'aient pas perçu le dynamisme d'un monde qui veut vivre plus fraternellement, et qui, malgré ses ignorances, ses erreurs, ses péchés même, ses rechutes en barbarie et ses longues divagations hors de la voie du salut, se rapproche len-

tement, même sans s'en rendre compte, de son Créateur. Cette voie vers plus d'humanité demande effort et sacrifice, mais la souffrance même, acceptée par amour pour nos frères, est porteuse de progrès pour toute la famille humaine. Les chrétiens savent que l'union au sacrifice du Sauveur contribue à l'édification du Corps du Christ dans sa plénitude : le peuple de Dieu rassemblé. » (N° 79.)

Aujourd'hui encore, beaucoup de ceux qui exercent les plus hautes responsabilités dans le gouvernement des peuples en restent encore à des conceptions racistes et nationalistes, considérées comme les critères suprêmes pour régler les rapports entre les hommes sur cette terre. Certes, la race, et plus encore la nation, sont des valeurs historiques qui doivent être protégées et développées. Mais les valeurs que les hommes ont en commun en tant que personnes sont immensément supérieures, et c'est à la lumière de ces valeurs que doivent être reconsidérés leurs rapports, aussi bien au sein de chacune des communautés politiques que sur le plan régional et mondial.

L'un des déséquilibres caractéristiques de notre époque, c'est certainement celui qui existe entre d'une part la rapidité des progrès scientifiques et techniques avec leurs répercussions immédiates sur tous les domaines de la vie sociale, et d'autre part la lenteur avec laquelle évoluent les institutions juridiques et politiques.

Sous l'action de multiples facteurs historiques, les nouvelles générations prennent toujours plus clairement conscience des droits inviolables et inaliénables de la personne, ainsi que de ses devoirs, expression de leur commune humanité, tandis que s'atténuent ou disparaissent des mentalités appartenant au passé. C'est à ces nouvelles générations qu'appartient cette tâche immense d'adapter les institutions à l'ampleur et à la complexité des problèmes posés par le bien commun universel, lequel est en même temps le bien commun de chaque individu, de chaque famille, de chaque groupe social, de chaque nation, de chaque peuple. L'Eglise, peuple de Dieu dans lequel vit et agit le Christ, et dont les membres sont aussi membres de la famille humaine, a déjà clairement indiqué dans de graves documents les voies selon lesquelles doit se réaliser ce bien. L'encyclique *Populorum progressio* constitue maintenant pour tout le monde l'invitation la plus pressante à se mettre à l'œuvre pour que ce bien devienne réalité : « Dans ce cheminement, Nous sommes tous solidaires. A tous, Nous avons voulu rappeler l'ampleur du drame et l'urgence de l'œuvre à accomplir. L'heure de l'action a maintenant sonné : la survie de tant d'enfants innocents, l'accès à une condition humaine de tant de familles malheureuses, la paix du monde, l'avenir de la civilisation sont en jeu. A tous les hommes et à tous les peuples de prendre leurs responsabilités. » (N° 80.)

P. PAVAN.

Le célibat sacerdotal

Conférence de S. Exc. Mgr Ancel (1)

Je n'ai pas l'intention de vous présenter un exposé doctrinal sur le célibat sacerdotal. Je voudrais seulement vous communiquer quelques réflexions à son sujet.

Ces réflexions ont leur origine dans mon expérience pastorale ; par conséquent, elles se réfèrent surtout à la France ; mais j'ai eu l'occasion d'entrer en contact avec des prêtres et des séminaristes d'autres pays, en Europe

et dans les autres continents. Au Liban et en Syrie, j'ai rencontré aussi des prêtres mariés.

Je n'ai passé que quelques jours au Brésil, à Sao Paulo et à Recife. Il m'est donc impossible de porter une appréciation sur la vie religieuse de votre pays. J'ai pu cependant constater les immenses difficultés que vos prêtres rencontrent dans leur ministère, soit en raison de leur petit nombre, soit en raison

(1) Texte original.

Cette conférence a été donnée à Rome par Mgr Ancel, évêque auxiliaire de Lyon et supérieur général du Prado, le 30 septembre 1965, pendant la dernière session du Concile, à la *Domus Mariae*, devant des évêques du Brésil et d'autres pays.

Mgr Ancel écrit dans une étude sur le célibat sacerdotal publiée dans la Croix des 21 et 22 mars 1967 :

[...] Nous attendons à ce sujet une décision du Souverain Pontife, et nous ne pouvons pas en faire abstraction. Le Pape n'a pas voulu que l'on discutât cette question au Concile, mais il s'est réservé à lui-même d'en étudier les divers aspects. Le Concile s'est donc contenté de rappeler la législation de l'Eglise latine et de l'approuver de nouveau. Cette législation, dit le Concile, « n'est pas exigée par la nature du sacerdoce », mais

« le célibat a de multiples convenances avec le sacerdoce » ; c'est pourquoi « le célibat d'abord recommandé aux prêtres a été ensuite imposé par une loi, dans l'Eglise latine, à tous ceux qui se présentent aux ordres sacrés ». (*Décret sur les prêtres*, 16.) Il est d'ailleurs certain que l'immense majorité des Pères du Concile voulait explicitement le maintien de la loi. Malgré tout, l'intervention du Pape permettait qu'elle fût encore discutée après le Concile, et elle l'a été.

Il faut donc maintenant que nous soyons prêts à recevoir la décision du Pape quelle qu'elle soit. ... Pensons-nous assez à prier pour lui ? Certes, il est informé, il a dû écouter les uns et les autres ; mais, finalement, c'est à lui de décider. Cette décision est de toute première importance pour l'Eglise et pour le monde. Oui, prions pour lui. Quoi qu'il décide, il faut qu'il soit sûr de notre docilité confiante [...]

de l'immensité de votre territoire et des difficultés de communication. Mais j'ai perçu aussi, et avec quelle joie ! les immenses possibilités qui existent dans votre peuple, spécialement chez vos prêtres et vos séminaristes.

Evidemment, je n'ai aucun jugement à porter. Je n'ai ni la compétence ni l'autorité qui conviendraient pour cela. Je suis venu au milieu de vous comme un frère au milieu de ses frères. Je penserai tout haut et en toute confiance devant vous. Vous me direz vos réactions.

Réflexions préliminaires

Avant d'aborder directement le sujet, je voudrais vous présenter deux réflexions préliminaires :

1° Selon l'enseignement commun de l'Eglise qui est repris par le schéma sur le ministère et la vie des prêtres, *le célibat n'est pas exigé par le sacerdoce* ; il y a cependant *des raisons de convenance* qui unissent intimement le sacerdoce et le célibat.

2° Nous savons qu'il y a *des prêtres mariés de grande valeur spirituelle*. J'en ai vu en Orient et je tiens à leur rendre témoignage. Il ne s'agit donc pas de critiquer les prêtres mariés. Bien au contraire, je voulais leur rendre hommage, dès le début de cette conférence.

Cela dit, voici *le plan* que je suivrai :

Dans une première partie, je me mettrai dans l'hypothèse actuelle. Actuellement, dans toute l'Eglise latine, le célibat reste imposé aux prêtres séculiers. Le texte du schéma, tel qu'il nous est présenté, maintient et confirme la discipline actuelle de l'Eglise latine. Nous mettons donc dans cette hypothèse, nous étudierons les divers problèmes qui s'imposent à nous.

Ensuite, dans une deuxième partie, nous envisagerons l'autre hypothèse (2). Convient-il que, malgré la loi générale, on demande la permission de rétablir, au moins en certains pays, la possibilité d'ordonner prêtres des hommes mariés, non plus seulement à titre exceptionnel, comme le Pape l'a permis pour des pasteurs protestants devenus prêtres catholiques, mais d'une manière normale.

Dans cette deuxième hypothèse, on ne songerait aucunement à supprimer le célibat sacerdotal, mais on se demanderait s'il convient d'établir un double clergé, comme il existe en Orient : clergé célibataire et clergé marié. Même dans le cas d'une réponse affirmative, il ne s'agirait pas de permettre à des prêtres de se marier, mais à des hommes mariés de devenir prêtres, tout en vivant dans le mariage.

(2) Quand j'ai donné cette conférence, le Pape n'avait pas encore pris position sur cette question et je savais que, dans mon auditoire, certains évêques se demandaient si, dans les circonstances actuelles, on ne devait pas penser à la possibilité d'avoir un clergé marié en plus du clergé célibataire. C'est pourquoi il m'avait semblé nécessaire de présenter la seconde hypothèse, quitte à faire connaître simplement mon idée personnelle.

PREMIERE PARTIE

QUE FAIRE DANS L'HYPOTHESE ACTUELLE ?

Je n'ai pas besoin de souligner l'importance de cette partie. Je sais bien que certains envisagent favorablement l'hypothèse d'un double clergé, mais cette hypothèse se heurte à de nombreuses difficultés. Je ne pense pas non plus que le Concile veuille ouvrir la voie à une nouvelle discipline de ce côté-là. Il faut donc regarder en face la situation. Que devons-nous faire, nous évêques, si la discipline actuelle de l'Eglise latine subsiste telle qu'elle est ?

Comme je vous l'ai dit dès le début : je ne vous présenterai pas un exposé complet sur le célibat sacerdotal, je vous présenterai seulement quelques réflexions qui ont leur source dans mon expérience pastorale. Ces réflexions, je les grouperai sous un certain nombre de titres.

I. — Signification et motivation du célibat sacerdotal

Vous savez que, surtout aujourd'hui, les objections contre le célibat sacerdotal se multiplient. Quelques-unes se présentent comme des objections d'ordre doctrinal. Voici celle qui me semble avoir le plus d'influence vis-à-vis des prêtres d'aujourd'hui. On leur dit : « L'Eglise vous a imposé le célibat d'une façon arbitraire. En fait, il n'y a aucune liaison entre le célibat et le sacerdoce. Mais l'Eglise a imposé à ses prêtres, au moins en grande partie, une spiritualité de religieux. Les religieux font le vœu de chasteté parfaite. Alors l'Eglise a imposé à ses prêtres de garder le célibat. »

Je ne discuterai pas cette objection d'une façon théorique ; je remarquerai cependant qu'elle a ébranlé bien des séminaristes et des prêtres dans leur fidélité au célibat ; d'autre part, elle les situe mal par rapport à leur engagement de chasteté parfaite. Il y a des prêtres qui disent : « Je voulais être prêtre, alors j'ai accepté de rester célibataire, puisque c'était une condition pour être prêtre. » Dans ce cas, le célibat n'est pas vraiment assumé ; on l'accepte cependant, d'une façon plus ou moins passive et résignée, parce que c'est une condition pour être prêtre.

Par ailleurs, cette objection nous oblige à chercher la *signification sacerdotale du célibat* et les *motivations* qui, en fait, sont les plus efficaces pour que le célibat soit vraiment assumé dans l'acte même qui fait vouloir le sacerdoce. Cette recherche s'inscrit donc dans la recherche plus générale qui se développe continuellement aujourd'hui au sujet de la spiritualité sacerdotale. Il ne s'agit pas d'opposer la spiritualité sacerdotale à la spiritualité religieuse : d'ailleurs ces deux spiritualités ont de nombreux éléments communs qu'elles ont puisés dans l'Evangile ; mais souvent la *motivation* est différente ainsi que la *signifi-*

cation profonde. Presque toujours aussi, il y a une assez grande diversité dans la manière de vivre l'une et l'autre.

1. *L'essentiel dans le célibat sacerdotal*

Quand je parle de *l'essentiel dans le célibat sacerdotal*, je me mets au point de vue de l'attitude profonde de celui qui veut la chasteté parfaite en rapport avec son sacerdoce.

Pour comprendre cette attitude, il faut regarder Jésus appelant ses apôtres : « Venez, suivez-moi. Je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » — Alors eux, ayant quitté leurs filets et leur père, ils le suivirent. Cette attitude ne vaut pas seulement pour les quatre premiers apôtres ; elle vaut pour tous. Pierre la résume en ces mots : « Nous avons tout quitté et nous t'avons suivi. »

Les apôtres ont donc quitté leurs biens, leurs occupations professionnelles et leur famille et ils ont suivi Jésus pour devenir pêcheurs d'hommes.

Pour mieux comprendre les apôtres, nous pouvons étudier la psychologie de saint Paul dans le don qu'il a fait de tout son être au Seigneur, afin de coopérer à sa mission.

Dans cette hypothèse, la chasteté parfaite aussi bien que la pauvreté elle-même, ne se situent pas directement à un point de vue ascétique, comme des moyens qui permettent de réaliser plus facilement la perfection chrétienne ; mais à un point de vue apostolique : il s'agit de se donner totalement au Seigneur en vue de la mission à accomplir.

Mais il faut préciser la motivation apostolique de la chasteté parfaite. Elle ne se situe pas d'abord au point de vue de l'action ; autrement dit, on ne garde pas le célibat seulement pour avoir plus de temps à donner à l'apostolat ; mais elle se situe d'abord au point de vue de l'amour et au point de vue de l'être ; il s'agit de répondre pleinement au Christ qui nous appelle ; il s'agit de nous donner à lui sans partage afin de ne faire qu'un avec lui. Ainsi on deviendra un instrument de choix dans sa main, afin de coopérer à sa mission.

Quand un séminariste ou un prêtre a compris ce que je viens de dire, le célibat est assumé par lui dans la réponse même qu'il fait au Seigneur pour être prêtre. Il ne s'agit plus d'une prescription de la vie religieuse, ni d'une condition pour être prêtre ; il s'agit de se donner au Christ par amour pour devenir, avec lui, pêcheur d'hommes.

Que de fois j'ai vu des séminaristes et des prêtres pacifiés dans cette découverte. Alors les objections sur le célibat, décision arbitraire de l'Eglise, condition pour être prêtre, intrusion de la discipline religieuse dans la vie sacerdotale, disparaissent pleinement. Cela ne veut pas dire que ces séminaristes ou ces prêtres n'auront pas de difficultés, mais ils sauront les vaincre, parce qu'ils savent comment se situer.

2. *Motifs complémentaires sur le plan sacerdotal*

Je ne parlerai ici que des motifs qui se placent directement au point de vue des fonctions sacerdotales ; mais je dois reconnaître que, pour certains, et j'en connais un grand nombre, l'appel à la chasteté parfaite est, en quelque sorte, antérieur à la vocation sacerdotale. Ils se sont d'abord sentis appelés au don total d'eux-mêmes au Seigneur. S'étant donnés totalement à lui et sans partage, ils lui ont demandé : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? », prêts à demeurer religieux dans le sacerdoce, à devenir prêtres dans la vie religieuse ou prêtres dans le clergé séculier. C'est alors le Seigneur lui-même qui les a orientés, soit par une lumière spéciale de sa grâce, soit par les intermédiaires normaux de sa Providence, dans telle ou telle direction.

Je devais mentionner ce cas, car il existe ; mais il n'est pas le plus fréquent. Comme je viens de le dire, c'est le plus souvent un itinéraire spirituel d'ordre apostolique qui permet de mieux assumer la chasteté sacerdotale. Et parmi les motifs d'ordre apostolique, j'ai mis en premier lieu celui qui me paraissait essentiel. En voici quelques autres qui ont certainement une valeur complémentaire.

1° *Soutien des jeunes et des gens mariés dans la chasteté propre à leur état.*

On a remarqué que le Seigneur Jésus a présenté le mystère de la chasteté parfaite en liaison avec la sainteté du mariage (Matth., 19, 3-12). Ce fait nous pose une question : N'y a-t-il pas, dans la chasteté parfaite du prêtre, un signe pour les gens mariés : ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu ? En tout cas, j'ai rencontré souvent des prêtres qui étaient aidés dans leur fidélité à la chasteté parfaite, en pensant que, par cette fidélité, ils pouvaient aider les jeunes et les gens mariés à observer la chasteté propre à leur état.

2° *Valeur de témoignage.*

La chasteté parfaite a certainement une valeur de témoignage, même auprès des incroyants. Spontanément, ils refusent de croire qu'elle soit possible ; mais, dans la mesure où ils la constatent, elle devient pour eux un mystère. — Pendant l'époque que j'ai passée en quartier ouvrier avec des prêtres et des Frères du Prado, j'ai su qu'on nous avait surveillés de jour et de nuit pendant trois ans. On voulait savoir s'il n'y avait pas de femme dans notre vie. A un Frère du Prado qui travaillait en usine et qui menait une vie assez austère dans une attitude toujours souriante et aimable, un camarade demandait : « Tu ne bois pas, tu ne fumes pas, tu ne vas pas avec les femmes, alors qui es-tu ? » — Dans la mesure où l'on prend conscience de la valeur de témoignage qui est contenue dans la chasteté parfaite, on se sent appelé à une fidélité encore plus profonde et plus délicate.

3° *La chasteté sacerdotale et la messe.*

Pour beaucoup de prêtres, la messe est comme un appel renouvelé chaque jour d'une pureté plus parfaite. En effet, il n'y a pas de chasteté sacerdotale sans sacrifice : on doit renoncer à l'amour conjugal et à la paternité humaine. Mais en unissant son offrande à celle du Christ, on comprend mieux le caractère sacrificiel de la chasteté sacerdotale. *Agnoscite quod agitis ; imitamini quod tractatis*, etc.

3. *Réflexions finales*

Voici enfin quelques faits qui pourront aider notre réflexion :

1° *Episcopat et célibat.*

Tous les évêques, en Orient, sont tenus par la loi du célibat. N'est-ce pas un signe qu'il y a un lien entre le célibat et l'état sacerdotal, au moins quand le sacerdoce a été reçu dans sa plénitude (3) ?

2° *Les séminaristes orientaux et le célibat.*

Je connais deux séminaires en Orient, celui de Sainte-Anne de Jérusalem, et celui des Pères jésuites à Beyrouth. Les séminaristes peuvent, suivant le droit oriental, se marier avant le diaconat et recevoir ensuite le sacerdoce. Mais, en fait, depuis de nombreuses années et sans qu'ils y soient tenus par aucune loi, les séminaristes orientaux ont reçu le diaconat et le sacerdoce sans être mariés : par le fait même, ils s'engageaient pour toujours dans le célibat (4).

D'ailleurs, vous le savez, on ne peut pas parler de mariage des prêtres en Orient. Quand on parle du clergé marié en Orient, on ne parle pas de prêtres qui se marient, mais d'hommes mariés qui sont ordonnés prêtres. En Orient comme en Occident, il n'est jamais permis à un prêtre de se marier. Vous savez aussi qu'en Orient un prêtre marié, s'il devient veuf, ne peut pas prendre une seconde femme. Cette législation semble bien prouver, elle aussi, qu'il existe un certain lien entre le sacerdoce et le célibat.

3° *Le renouveau du célibat chez nos frères protestants.*

Vous connaissez la communauté de Taizé. Or, vous le savez, les Frères de Taizé professent tous le célibat. — On dira, sans doute, que leur manière de concevoir la chasteté par-

(3) Je sais que certains interprètent autrement le célibat des évêques.

Les évêques doivent observer le célibat parce que l'épiscopat unit en soi les pouvoirs du prêtre et les charismes du religieux. Mais n'est-ce pas reconnaître, sous une autre forme, un lien du célibat avec le sacerdoce dans sa plénitude ?

(4) On m'a dit que, dans d'autres séminaires orientaux, il n'en est pas ainsi. Je tenais à faire connaître cette remarque. Aussi j'avais précisé que mon affirmation se rapportait seulement aux deux séminaires que j'ai pu visiter.

faite se rattache davantage à la tradition religieuse qu'à la tradition sacerdotale et c'est vrai. — Malgré tout, on trouve dans ce fait une réponse à ceux qui disent : « Le célibat consacré à Dieu est aujourd'hui chose périmée. Par le fait même du célibat, on se coupe des hommes de notre temps. » Quand on rencontre les Frères de Taizé, on est bien obligé de remarquer qu'ils sont présents au monde d'aujourd'hui et que les hommes d'aujourd'hui vont à eux volontiers.

II. — *Les conditions du célibat sacerdotal aujourd'hui*

La chasteté parfaite n'est pas possible humainement ; elle est un don de Dieu. Mais il ne faudrait pas s'imaginer qu'une grâce spéciale du Seigneur nous dispense d'employer les moyens humainement nécessaires pour que l'on puisse correspondre à cette grâce. Ce serait donc de la présomption que de négliger ces moyens.

1. *Conditions classiques qui restent toujours valables*

Il n'est pas inutile de rappeler qu'il existe des conditions « classiques » et d'affirmer que ces conditions sont toujours valables. Peut-être sont-elles encore plus nécessaires aujourd'hui que dans le temps passé.

1° *Intensité suffisante de la vie spirituelle.*

Il faut d'abord mentionner la nécessité de maintenir une intensité suffisante de la vie spirituelle. Il ne suffit pas, pour cela, d'accomplir régulièrement ses « exercices de piété » : il faut que nous maintenions à un degré suffisant notre union personnelle au Christ. D'ailleurs, cette union constitue l'essentiel de la chasteté parfaite. N'est-elle pas d'abord un amour du Christ sans partage ? A cet amour du Christ, il convient d'ajouter une vraie dévotion à la Vierge Marie. Je n'insiste pas. Je voulais surtout rappeler que l'enseignement classique sur ce point est toujours d'actualité.

2° *Ascèse de prudence.*

A cet effort positif, il faut joindre un effort prudentiel de renoncement. Sans doute, il ne s'agit pas de se conformer aux règles absurdes d'une pruderie exagérée. Mais, si nous voulons garder la chasteté parfaite, nous devons savoir renoncer à ce qui, de fait, déterminerait en nous des obsessions ou des impulsions auxquelles nous ne pourrions pas résister. Celui qui croit pouvoir tout lire, tout entendre et tout voir ; celui qui refuse de maîtriser son imagination et ses besoins affectifs ne doit pas s'engager dans la voie du célibat. Il ne pourrait pas rester fidèle. On ne peut exiger de Dieu qu'il établisse pour nous une préservation miraculeuse.

3° Un équilibre suffisant au point de vue psycho-physiologique.

Là encore, je ne fais que répéter brièvement des choses connues de tous. Il y a des conditions de sommeil, de nourriture et de boisson, de travail et de détente qui sont nécessaires pour garder un équilibre suffisant au point de vue psycho-physiologique. Ne soyons donc pas des présomptueux et n'obligeons pas le Seigneur à faire des miracles. D'après mon expérience pastorale et d'après ce que m'ont dit des médecins particulièrement compétents, il faut surtout faire attention à la durée du sommeil et au rythme des activités. Celui qui ne dort pas assez ou qui se donne à l'activité d'une façon fiévreuse, risque bien d'être assailli par des tentations obsédantes qu'il n'arrivera pas à dominer.

2. Conditions complémentaires spécialement nécessaires aujourd'hui

A ces conditions « classiques », je voudrais ajouter des conditions qui me semblent particulièrement nécessaires aujourd'hui. Elles contribuent, en effet, à créer pour le prêtre un climat favorable à une chasteté fidèlement observée.

Activités sacerdotales permettant un épanouissement humain suffisant

Il faut d'abord assurer aux prêtres des activités sacerdotales qui leur permettront de s'épanouir humainement. Il faut donc que le prêtre ait *un ministère intelligent* : le prêtre doit comprendre ce qu'il fait, pourquoi il le fait et comment il doit le faire. Cela suppose une formation pastorale sans cesse renouvelée et des directives pastorales adaptées.

Il faut aussi qu'il ait *un ministère intéressant*, c'est-à-dire un ministère dans lequel il puisse exercer son esprit d'initiative et dans lequel il puisse prendre des responsabilités.

J'ai connu un diocèse qui était dirigé par un saint évêque, très uni à Dieu, certes, et très bon pour ses prêtres, mais qui n'avait pas découvert ce que pouvait être une pastorale adaptée aux besoins d'aujourd'hui. Un jour, cet évêque, les larmes aux yeux, m'a avoué qu'au cours de l'année, parmi ses prêtres, sept avaient fait défection. Ce diocèse est dirigé maintenant par un évêque qui ne prétend certainement pas dépasser son prédécesseur au plan spirituel, mais cet évêque ■ réorganisé la pastorale de son diocèse, il a rendu l'espérance à ses prêtres, et tout s'est stabilisé.

Si un prêtre s'ennuie dans son ministère, s'il répète des gestes monotones qui lui semblent inefficaces et s'il ne sait où il va, ni ce que son évêque attend de lui, il faut dire que *ce prêtre est en danger*. Il risque, dans sa tristesse et son dégoût, de chercher ailleurs des compensations à une vie inhumaine. Un saint religieux disait un jour : « S'il n'y a que du surnaturel, il en faudrait trop ! » C'est une boutade qui est pleine de signification. On ne saurait satisfaire un prêtre qui souffre

dans son ministère, si on lui recommande simplement de bien faire surnaturellement des activités dont il ne perçoit pas la valeur.

Vie de communauté réelle entre prêtres

Il faut bien distinguer *la vie commune* et *la vie communautaire*. La vie commune résulte du fait d'habiter ensemble et d'accomplir ensemble un certain nombre d'exercices religieux. Certes, la vie commune a une valeur propre ; mais je n'en parlerai pas directement. Je voudrais insister sur *la vie communautaire* qui s'exprime avant tout dans des relations personnelles. Ces relations personnelles demandent évidemment des rencontres et des activités communes ; elles ne demandent pas nécessairement la vie commune au sens strict du mot. Par ailleurs, il peut y avoir, hélas ! une vie commune sans vie communautaire.

Je parlerai successivement de trois aspects de la vie communautaire :

1° Amitié humaine.

Nous avons normalement besoin d'amitié. Nous avons renoncé à fonder un foyer. Nous n'avons pas renoncé à l'amitié. Nous avons un cœur : nous ne devons pas le refouler. Et je parle d'une véritable amitié avec tout ce qu'elle compte de respect, de confiance, de délicatesse et de service mutuel, dans la connaissance et la compréhension réciproques. Il y a peu de vocations érémitiques parmi les prêtres séculiers. Il faut se dire qu'un prêtre sans ami est généralement *un prêtre en danger*. Certes, l'amitié humaine ne suffit pas, mais dans la plupart des cas que j'ai connus, les prêtres qui ont fait défection étaient des prêtres qui n'avaient pas trouvé le soutien d'une véritable amitié.

2° Coopération apostolique.

Quand on est prêtre, c'est surtout dans la coopération apostolique qu'on trouvera l'appui communautaire. D'ailleurs, comment pourrât-on réaliser ce ministère intelligent et intéressant dont nous avons parlé, si on est seul ? Au contraire, quand on *cherche ensemble*, quand on *établit ensemble* ses activités pastorales en conformité certes avec les directives diocésaines mais d'une façon adaptée à la situation locale et quand on *réalise ensemble* des activités pastorales, la vie du prêtre est transformée. En vous parlant ainsi, je pense à votre objection spontanée : cela est impossible dans notre pays où les prêtres se trouvent parfois à 100 kilomètres les uns des autres ; mais je pense aussi à une visite que j'ai eue pendant la première session du Concile. Un groupe de séminaristes de l'Amérique latine — ce n'étaient pas des Brésiliens — est venu me rendre visite avec un évêque de leur pays. Je les ai écoutés. Ils me parlaient de leur appréhension en face de leur vie de demain. Ils disaient à leur évêque : « Nous ne sommes pas meilleurs que les prêtres qui nous ont précédés. Ils n'ont pas tenu. Si

nous sommes isolés, nous ne tiendrons pas non plus. Il faut nous regrouper pour que nous puissions vivre ensemble et travailler ensemble. »

Dans un instant, je vous présenterai ce que je crois être une orientation possible ; mais, pour le moment, je voudrais insister sur la nécessité pour le prêtre d'aujourd'hui d'avoir un apostolat communautaire. *Le prêtre isolé a une impression obsédante d'inefficacité.* De fait, dans un monde de plus en plus socialisé, de plus en plus livré à toutes sortes de courants de pensée, le prêtre seul se sent perdu. Il a plus ou moins l'impression d'être une pure survivance d'une civilisation aujourd'hui dépassée.

Il faut dire, enfin, que le prêtre, s'il reste seul, risque de rester à l'écart des progrès de la pastorale. Le monde évolue très vite, la pastorale — non pas au niveau des principes et de l'esprit qui l'anime, mais au niveau des applications — a *besoin de s'adapter sans cesse.* Que de prêtres j'ai rencontrés qui se sentaient vieillis et inadaptés avant l'âge ! Pour éviter cette inadaptation, il est nécessaire non seulement d'organiser des sessions d'études, mais aussi un travail en commun des prêtres. Une adaptation en pastorale ne peut pas se faire, en effet, d'une façon purement intellectuelle. *Elle se réalise dans un travail pastoral commun.* Les prêtres qui mettent en commun leurs enquêtes, leurs expériences heureuses ou malheureuses et leurs suggestions pour l'avenir peuvent réaliser ce qui, autrement, serait resté impossible. De fait, ces prêtres éprouvent de nouveau une véritable espérance. Ils pourront tenir et rester fidèles. Un homme généreux accepte de se sacrifier et de souffrir, mais il veut que son sacrifice et sa souffrance servent à quelque chose.

3° Coopération spirituelle.

Cependant, la vie communautaire sacerdotale n'est pas suffisante si elle reste au niveau de l'amitié humaine et de la coopération apostolique. Elle doit se fonder plus profondément sur une véritable coopération spirituelle.

Il faut donc que les prêtres se sentent responsables les uns des autres au plan de leur fidélité sacerdotale. Ce serait bien dommage si le prêtre qui donne tout son temps au service des laïcs restait lui-même sans appui spirituel ! Mais où trouvera-t-il cet appui spirituel ? Il ne peut le trouver que chez ses frères prêtres.

Certes, il est bon de recourir à des religieux pour la direction spirituelle des prêtres ; mais il y a des religieux qui ont beaucoup de difficultés à comprendre ce que doit être la spiritualité sacerdotale d'un prêtre séculier. Il serait donc normal que les prêtres séculiers puissent s'aider mutuellement dans leur vie spirituelle. De fait, cela se réalise de plus en plus, grâce à des études d'Évangile faites en commun, grâce à des révisions de vie et au réconfort d'une profonde amitié spirituelle.

C'est aussi à ce niveau que se situe *le rôle complémentaire des associations sacerdotales.*

Ces associations, en effet, n'ont pas pour but de fournir aux prêtres séculiers comme un succédané de vie religieuse, mais elles apportent à leurs membres un appui supplémentaire qui leur permettra de mieux réaliser leur idéal sacerdotal et d'aider davantage tous leurs frères du clergé diocésain.

Comportement sacerdotal avec les femmes

Je voudrais enfin présenter quelques réflexions sur une troisième condition de la fidélité du prêtre à la chasteté sacerdotale. Il s'agit de son comportement avec les femmes.

Aujourd'hui, en effet, il est impossible aux prêtres d'observer vis-à-vis des femmes une attitude de séparation totale. Non seulement le prêtre rencontre les femmes dans l'exercice sacramentel de son sacerdoce, mais il les rencontre aussi dans l'exercice de leurs responsabilités humaines et apostoliques. Il doit leur apporter l'animation spirituelle dont elles ont besoin pour faire face, d'une façon vraiment chrétienne, aussi bien à leurs devoirs terrestres qu'à leur devoir d'évangélisation.

Il faut donc dépasser une spiritualité de séparation et de préservation pour découvrir une attitude vraiment sacerdotale à leur égard. D'une façon négative, cette attitude exclut toute recherche de compensation affective. Le prêtre qui profiterait des rapports qu'il doit avoir avec les femmes pour les attacher à lui ne serait plus « l'ami de l'époux » à la façon de Jean-Baptiste. D'une façon positive, cette attitude doit être marquée par ce qu'il est en vérité : présence et transparence du Christ, tout d'abord ; instrument du Christ aussi pour le salut du monde.

Cependant, il ne suffit pas de rester au niveau des principes et il serait certainement très utile que des psychologues et des médecins compétents et profondément chrétiens puissent nous aider à préciser davantage ce que doit être concrètement notre comportement auprès des femmes pour que nous puissions exercer auprès d'elles notre ministère dans la simplicité et dans la vérité.

Une fois de plus, nous retrouvons, à propos du célibat sacerdotal, la nécessité d'unir intimement les lois de la psychologie humaine aux exigences de la vie spirituelle. Les difficultés rencontrées aujourd'hui par des prêtres dans l'exercice de leur ministère ne doivent pas nous accabler, mais elles doivent être, pour nous, l'occasion d'une recherche dont nous savons l'orientation bien que nous n'ayons pas encore la possibilité d'en dégager des conclusions assez complètes et assez précises.

3. Orientations concrètes proposées pour la réalisation d'une vie de communauté entre prêtres séculiers

Nous nous mettons toujours dans la première hypothèse que nous avons énoncée. Que faire aujourd'hui pour aider les prêtres dans la fidélité au célibat sacerdotal, au cas où le Concile

adopterait l'attitude préconisée dans le schéma sur les prêtres, c'est à-dire au cas où le Concile maintiendrait la loi du célibat sacerdotal pour l'Eglise latine ?

Je pense tout d'abord aux difficultés propres au Brésil en raison du petit nombre des prêtres et de leur éloignement. Mais ces difficultés, sous d'autres formes et à des degrés divers, existent dans beaucoup d'autres pays.

Evidemment, je n'ai ni la compétence ni l'autorité qui conviendraient pour préconiser une solution déterminée. Je me permets, cependant, de vous dire en toute simplicité la solution que j'envisage personnellement. C'est à vous de voir ce que vous croirez devoir décider.

Cette solution comprend deux aspects complémentaires.

1° Les diacres.

On pourrait ordonner diacres des hommes mariés qui en seraient dignes et on les établirait non seulement dans les lieux où il y a des prêtres aujourd'hui, mais aussi dans d'autres lieux suivant les possibilités et les exigences du ministère. Ces diacres pourraient prendre la charge de la catéchèse et de l'enseignement religieux habituel ; ils pourraient donner le baptême et l'eucharistie ; ils pourraient aussi diriger une liturgie dominicale comportant la liturgie de la parole et la liturgie de la sainte communion. Ces diacres pourraient aussi assister et bénir les époux qui se donnent le sacrement de mariage ; ils pourraient enfin assurer la célébration des funérailles religieuses et la liturgie des sacramentaux.

2° Les prêtres.

On pourrait alors regrouper les prêtres qui se trouvaient dans ces diverses paroisses et établir ainsi des secteurs apostoliques confiés à des équipes de trois ou cinq prêtres. Ceux-ci pourraient penser, organiser et réaliser une véritable action pastorale communautaire ; ils devraient d'abord apporter leur soutien aux diacres afin de les aider à bien remplir leur ministère ; ils devraient aussi venir périodiquement dans les diverses communautés chrétiennes afin de les évangéliser plus profondément, les purifier de leurs péchés par le sacrement de pénitence et les faire participer au sacrifice eucharistique. Ils devraient enfin, au niveau des paroisses et du secteur apostolique, établir un laïcat apostolique jeune et adulte. Le fait de réaliser un travail apostolique en commun donne des possibilités que n'aura jamais l'action d'un prêtre isolé. Celui-ci risque d'être totalement pris par le ministère des sacrements et des sacramentaux, sans avoir le temps de réaliser une véritable évangélisation, sans pouvoir former des apôtres laïcs.

J'ai vu, en Amérique latine, des essais très intéressants d'évangélisation réalisée à l'occasion des baptêmes ou du sacrement de pénitence. Je suis persuadé, d'après ce qui a été réalisé de divers côtés, que cette transformation de la pastorale habituelle en pastorale communautaire et missionnaire aboutirait à des résultats excellents. Ainsi, ce qui aurait

été fait pour permettre aux prêtres d'être plus fidèles aux exigences de leur vie sacerdotale, apparaîtrait aussi comme *plus efficace au point de vue du bien des communautés chrétiennes*.

Veillez me pardonner si cette suggestion ne vous paraît pas possible ou pas adaptée ; mais peut-être qu'en la rejetant vous trouverez une meilleure solution d'un problème que nous ne pouvons plus éluder : *les prêtres ne pourront être vraiment prêtres que s'ils vivent et agissent d'une façon communautaire*.

Avant d'aller plus loin, je voudrais répondre à une objection que j'ai entendue plusieurs fois, quand je parlais du regroupement des prêtres pour une vie et un apostolat communautaires. On me disait : « Dans ce cas-là, les fidèles seront privés très souvent de la messe du dimanche. » Certes, c'est une grande privation et nous devons espérer qu'un jour viendra où l'assistance à la messe du dimanche deviendra possible pour tous, mais il y a une *hiérarchie des valeurs* : la sainteté du prêtre est obligatoire de droit divin, l'assistance à la messe chaque dimanche est seulement de droit ecclésiastique. De plus, quelle que soit l'importance de la messe et des sacrements, nous devons nous rappeler que l'efficacité propre de la messe et des sacrements, bien qu'elle soit *ex opere operato* est proportionnée cependant à la foi des fidèles qui assistent à la messe ou qui reçoivent les sacrements. Par conséquent, il faut donner, au moins dans un certain sens, *la priorité à l'évangélisation*, non pas pour l'opposer à l'action sacramentaire mais parce qu'elle permet de mieux profiter de l'action sacramentaire. Or, nous l'avons dit, la sainteté du prêtre et l'efficacité de l'évangélisation sont étroitement liées à la vie communautaire.

III. — La préparation dans les séminaires

Quand on parle de la chasteté sacerdotale, on est obligé de penser à la formation que les futurs prêtres reçoivent dans les séminaires. Ne perdons pas notre temps à critiquer ce qui s'est fait dans le passé ou ce qui se fait aujourd'hui. Cherchons plutôt à améliorer ce qui se fait. Là encore, je ne chercherai pas à être complet. Je voudrais seulement attirer votre attention sur quelques points qui, aujourd'hui, m'apparaissent particulièrement importants.

1° Ce qu'est le prêtre.

Il ne s'agit pas d'inventer, pour les séminaristes d'aujourd'hui, une nouvelle doctrine du sacerdoce ; mais il faut qu'un futur prêtre sente que le monde d'aujourd'hui a plus que jamais besoin du prêtre, même si l'on se place uniquement au point de vue de la construction de la cité terrestre. Oui, *il faut que le prêtre sente qu'il est nécessaire aux hommes* tout d'abord pour les orienter vers leur Père dans le ciel, mais aussi pour l'accomplissement de leurs tâches terrestres.

En même temps, il faut que le futur prêtre découvre peu à peu dans la lumière de l'Evangile et de la Tradition *comment il peut et doit*

se rendre présent au monde d'aujourd'hui en s'adaptant à lui pour lui apporter, dans son intégrité, le message du Christ.

Pour rester chaste, il faut être conscient de la nécessité et de la grandeur de son sacerdoce et il faut savoir comment on doit s'approcher des hommes pour leur apporter le salut.

2° Unité de la vie sacerdotale.

Il ne faut pas que le futur prêtre ait l'impression que la vie et les études du séminaire sont étrangères à la vie qui sera la sienne une fois qu'il sera prêtre. On doit donc *orienter les études dans un sens pastoral*, ce qui n'est pas diminuer, mais augmenter les exigences d'une structure doctrinale très forte et d'une vie spirituelle capable d'assimiler les richesses de la doctrine, afin de les communiquer aux autres.

Doctrine pastorale, spiritualité, ce ne sont pas des recherches parallèles, c'est une seule recherche, avec divers aspects, d'une vie sacerdotale pleinement unifiée. Un prêtre qui a réussi, autant que le permet la faiblesse humaine, l'unité de sa vie sacerdotale acquiert, par le fait même, un attachement à son sacerdoce qui lui permettra de dépasser, par en haut, les tentations inévitables. Il pourra bien plus facilement demeurer dans la fidélité. Il pourra, en même temps, profiter pendant toute sa vie des richesses qu'il a reçues au séminaire pour les communiquer aux autres. Et il sentira enfin la nécessité de prolonger ensuite sa formation.

3° Formation apostolique.

Le futur prêtre, en vue de la mission qui sera la sienne, doit acquérir progressivement *une attitude apostolique vis-à-vis de tous* ceux qu'il rencontre, en même temps qu'il doit acquérir aussi *un savoir-faire* dans les diverses activités qui seront les siennes.

Cette attitude est, avant tout, une prise en charge des autres pour les aider à répondre à l'appel de Dieu. Déjà au séminaire, les jeunes doivent avoir cette attitude les uns par rapport aux autres ; mais il est quasi nécessaire qu'ils s'exercent à l'*apostolat en dehors du séminaire* et cela de façon assez variée, soit pendant l'année, soit pendant les vacances. Pour un certain nombre, au moins, il sera important de prévoir des stages apostoliques prolongés pendant une ou plusieurs années, afin de leur assurer une plus grande maturité humaine et spirituelle, pour les habituer à la diversité des contacts humains et pour leur faire mieux découvrir la voie dans laquelle ils s'engagent.

Le prêtre qui a acquis, dès le séminaire, l'habitude d'un comportement vraiment apostolique dans tous ses rapports humains n'a pas à craindre les « dangers » de la vie. Il devra être prudent, certes, mais il doit surtout être confiant.

4° Formation à l'amitié vraie et à l'appui communautaire.

C'est dès le séminaire que le futur prêtre doit s'exercer à cette vie de communauté dont nous avons dit la nécessité. Il faut donc qu'il

réalise une véritable amitié avec ses frères, qu'il sache mettre en commun avec eux les richesses spirituelles que le Seigneur lui découvre et qu'il apprenne à trouver en eux son appui, en même temps qu'il cherchera à les aider. On s'est trop préoccupé, me semble-t-il, des inconvénients des amitiés particulières au lieu d'ouvrir les jeunes à la beauté très pure de la vraie amitié. Certes, il ne faut pas être naïf. Il y aura toujours un danger de se chercher soi-même au lieu de se donner. Mais le refoulement, à lui seul, ne peut être une méthode d'éducation valable. Des jeunes qui ont reçu le sacerdoce doivent savoir qu'ils ne seront jamais seuls ; ils sont entrés dans la communauté du presbyterium ; les autres prêtres seront pour eux des amis et des frères, tout prêts à les aider dans leurs difficultés.

5° Un engagement dans la lumière.

Il faut enfin qu'un jeune, au moment de prendre l'engagement définitif du sous-diaconat, sache bien à quoi il s'engage. Non seulement, il faut qu'il ait assumé le célibat, dans l'amour par lequel il se donne au Christ afin de travailler avec lui au salut de ses frères, mais il faut qu'il sache les conditions qu'il aura à remplir pour rester fidèle. Certes, il ne peut pas avoir, dès ce moment, une expérience directe des difficultés qu'il pourra rencontrer plus tard ; mais il faut qu'il sache, avant le sous-diaconat, ce que son engagement exigera de lui pendant toute sa vie, pour qu'il soit fidèle.

Certes, il peut être utile que des jeunes consultent aussi un médecin psychologue avant de prendre leur engagement ; ils sauront ainsi s'ils ont la maturité et l'équilibre suffisants pour entrer dans la voie du sacerdoce. Mais il importe encore plus que leur engagement soit fait dans la vérité et la lucidité, avec l'acceptation de toutes les conditions qu'il comporte.

IV. — Les prêtres en difficulté et les prêtres

pour lesquels il n'y a pas d'espoir qu'ils reprennent une vie sacerdotale normale

Malgré toutes les précautions prises au moment de la formation et malgré la bonne volonté des prêtres, il y aura nécessairement des difficultés dans la vie sacerdotale. Pour les uns, ces difficultés resteront légères ; pour d'autres, elles seront très lourdes.

Nous devons aussi prévoir que certains prêtres, par suite de leur conduite et en raison des circonstances, seront devenus concrètement incapables de reprendre une vie sacerdotale normale.

Je voudrais, à ce sujet aussi, vous faire part de quelques réflexions qui ont leur source dans l'expérience. Je ne m'occuperai que des difficultés qu'un prêtre peut rencontrer dans ses rapports avec les femmes.

1. Prêtres en difficulté

Je voudrais seulement insister sur trois points.

1° *Simplicité d'ouverture.*

Un prêtre peut éprouver un jour ou l'autre, parfois d'une façon violente et sans qu'il soit de sa faute, une véritable passion d'amour pour une femme. S'il lutte seul, sa lutte sera épuisante et il risque de succomber. Ce qu'il faut, c'est qu'il puisse s'ouvrir pleinement à un de ses frères dans le sacerdoce, et que celui-ci lui apporte le soutien respectueux et fort qui lui est nécessaire. Il faut donc que chaque prêtre, connaissant sa propre faiblesse, soit capable d'accueillir son frère en difficulté, comme il aura besoin lui-même d'être accueilli par son frère, s'il est en difficulté.

2° *Soutien communautaire plus fort.*

Quand un prêtre est en difficulté, il a besoin non seulement de l'appui de son père spirituel, mais d'un soutien communautaire qui l'entoure vraiment et le porte pour ainsi dire, tant qu'il ne sera pas délivré de son obsession. Cela nécessitera parfois un changement de communauté. Il ne faut pas croire que de simples exhortations spirituelles ou le seul fait de se dévouer à son ministère puissent toujours suffire en pareil occurrence : un soutien communautaire vraiment adapté est normalement indispensable.

3° *Eloignement.*

Ce que je viens de dire vaut pour tout prêtre en difficulté, même s'il n'y a eu aucun engagement de sa part. Cela vaut encore plus lorsque le prêtre, par faiblesse, s'est laissé aller jusqu'au péché. C'est surtout à ce moment qu'il aura besoin de s'ouvrir et de trouver dans un appui communautaire la force de se redresser et l'espérance d'une conversion définitive. Jamais nous ne saurons trop aimer un frère qui est tombé.

Mais quand un prêtre a eu des relations coupables avec une femme, la possibilité concrète de sa conversion est souvent liée à son éloignement.

Je crois que certains, sous prétexte de ne pas exiger des séparations trop brutales, seraient portés à permettre la continuation des relations pourvu qu'elles soient pures. Il peut se faire, que, dans certaines circonstances, on soit obligé de tolérer quelques rencontres ou échange de correspondance. Mais l'expérience m'a appris que de telles méthodes ne sont pas efficaces et que, sous prétexte d'être moins dures, elles sont en réalité plus douloureuses, à moins qu'elles n'aboutissent à une catastrophe qu'on aurait pu éviter. Il faut donc normalement choisir l'éloignement, mais en apportant à l'un et à l'autre tous les soutiens de charité dont ils ont besoin.

Concrètement, ces divers problèmes ne peuvent se résoudre sans l'intervention de l'évêque. Nous sommes les pères de nos prêtres. Il faut donc qu'un prêtre en difficulté puisse toujours venir trouver son évêque en sachant qu'il sera bien accueilli ; il faut que l'évêque puisse intervenir personnellement, délicatement et efficacement pour le sauver ; il faut que le prêtre en difficulté sache que son évêque lui gardera toute sa confiance. Rappelons-nous comment

Jésus a agi envers saint Pierre après son reniement.

2. *Prêtres pour lesquels il n'y a pas d'espoir d'une vraie reprise*

Jusqu'en ces dernières années, il n'y avait pas d'issue pour ces prêtres. Maintenant, vous savez que le Saint-Siège s'est montré plus miséricordieux à leur égard. Il faut que nous comprenions bien l'attitude du Pape pour agir en union avec lui et selon ses intentions.

1° *Bien commun de l'Eglise.*

Bien loin de nuire au bien commun de l'Eglise, une telle attitude du Saint-Siège, dans les circonstances actuelles, lui est nettement favorable. Tout d'abord, vous le savez, le fait que des prêtres vivent en situation irrégulière ou se marient civilement est au point de départ de nombreuses attaques contre l'Eglise en général et contre le célibat sacerdotal en particulier. Dans la mesure où la situation de ces prêtres sera régularisée, ces attaques tomberont.

D'autre part, s'il est nécessaire que l'engagement au célibat soit définitif, il vaut mieux qu'il n'apparaisse pas comme étant, en toute hypothèse, irrévocable. Autrement, il arrivera que des jeunes gens, très bons par ailleurs, hésiteront à s'engager alors qu'ils auraient fort bien pu servir fidèlement l'Eglise de Dieu.

2° *Justice.*

Il y a, en outre, des cas où l'intervention du Saint-Siège apparaît presque comme un devoir de justice. Il peut arriver, en effet, que malgré la sincérité d'un jeune et la compétence de ceux qui le dirigeaient, il y ait en lui des dispositions profondes qui, en fait, le rendaient incapable de prendre l'engagement du célibat. N'est-il pas normal qu'on lui laisse la liberté de prendre une autre voie, puisqu'en fait son engagement n'était pas valable, faute d'aptitudes nécessaires ?

3° *Miséricorde.*

Il y a, enfin, des cas où sans doute on ne pourra pas invoquer de tels arguments ; mais, si cela lui est possible, pourquoi l'Eglise n'accorderait-elle pas une grâce à de pauvres hommes qui ont péché, il est vrai, mais qui, en fait, ne peuvent plus revenir en arrière pour reprendre la vie sacerdotale.

Cependant, de telles mesures n'obtiendront le résultat qu'on peut en attendre que si, d'une part, elles s'entourent de discrétion et si, d'autre part, il se fait, dans l'Eglise, un grand effort pour donner sa pleine valeur au célibat sacerdotal et pour assurer aux prêtres les conditions nécessaires pour qu'ils puissent plus facilement y être fidèles.

Que sera la législation de demain ? Je ne sais. Plusieurs pensent que l'on pourrait appliquer aux prêtres, *mutatis mutandis*, la législation qui concerne les religieux non prêtres, quand il s'agit de les dispenser de

leurs vœux perpétuels, fussent-ils des vœux solennels. En toute hypothèse, il me semble nécessaire qu'après une période de transition, ces questions douloureuses et délicates puissent se résoudre dans la clarté et selon des règles nettement définies par l'Eglise. Il faudra toujours de la discrétion en ce qui concerne les personnes, mais il faudra qu'il y ait pleine lumière en ce qui concerne la loi.

DEUXIEME PARTIE

FAUT-IL ENVISAGER L'HYPOTHESE D'UN CLERGE MARIE ?

Nous arrivons maintenant à la deuxième partie de ma conférence. Elle sera beaucoup plus brève, car l'hypothèse que je présente est seulement une hypothèse. Elle ne correspond pas à la législation actuelle de l'Eglise et je ne pense pas que le Concile veuille la changer.

Je vous dirai tout d'abord comme base de réflexion ce que j'ai entendu en Orient à propos du clergé marié ; je vous dirai aussi bien les avantages que les inconvénients qui résultent de cette situation. Ensuite, je vous dirai, en toute franchise, quelle est ma pensée personnelle et quels sont les motifs de ma préférence.

I. — Le clergé marié en Orient

J'ai passé seulement quelques semaines en Orient, au Liban et en Syrie. J'ai rencontré de nombreux prêtres mariés, de rite melkite ou maronite. J'admire la dignité de leur vie, leur simplicité, leur pauvreté et leur humilité. On m'a dit comment on s'est efforcé de leur donner une formation adaptée à leur emploi. Ils sont sûrement respectés et aimés par les populations simples et pauvres au milieu desquelles ils exercent leur ministère.

Voici maintenant ce que j'ai entendu dire à leur sujet soit par des évêques, soit par des prêtres.

1. *Arguments en faveur du clergé marié*

1. C'est un fait : sans les prêtres mariés, les communautés chrétiennes parfois très nombreuses et vivant isolées au milieu des musulmans, n'auraient pas pu tenir. Si le christianisme a survécu en Orient, malgré les persécutions et malgré l'influence prépondérante de l'Islam, c'est grâce aux prêtres mariés.

2. Le recrutement sacerdotal des prêtres célibataires n'est pas suffisant pour assurer le service des communautés chrétiennes. D'autre part, on ne pourrait mettre un prêtre célibataire au service d'une communauté chrétienne trop peu nombreuse. Par conséquent, l'existence d'un clergé marié permet d'assurer aux communautés chrétiennes, même très petites, le soutien de la vie liturgique et cela d'une façon adaptée.

3. L'existence d'un clergé marié n'empêche pas le développement du clergé célibataire. Bien au contraire, celui-ci s'accroît régulièrement.

4. On ne peut nier qu'il y ait des difficultés dans le clergé marié ; mais il vaut mieux accepter ces difficultés que de renoncer aux avantages que les prêtres mariés apportent à la communauté chrétienne. D'ailleurs, n'y a-t-il pas aussi des scandales, quand il y a uniquement un clergé célibataire ?

2. *Arguments contre le clergé marié*

1. Quand un prêtre marié a des difficultés avec ses paroissiens, on ne peut pas le déplacer car, en raison de sa famille et parfois en raison de ses occupations, il est lié à une paroisse déterminée.

2. Si le prêtre n'a qu'un ou deux enfants, on le soupçonne de ne pas être fidèle aux exigences de la chasteté conjugale ; s'il a beaucoup d'enfants, il est accaparé par sa famille et il ne peut se donner suffisamment à ses paroissiens.

3. Il est difficile d'assurer à un prêtre marié des ressources suffisantes pour qu'il puisse vivre convenablement lui et sa famille.

4. Quels que soient les bons rapports qui existent entre les prêtres mariés et les prêtres célibataires, il y a, en fait, d'assez grandes différences entre eux, en raison de la formation générale et de la formation théologique qu'ils ont reçues. Certes, on ne veut pas que le clergé marié soit un clergé de seconde zone. Mais, en réalité, les postes plus importants sont normalement confiés aux prêtres célibataires ; de même, c'est le clergé célibataire qui assure le service des paroisses urbaines. Ainsi le clergé marié éprouve, plus ou moins, un certain complexe d'infériorité soit vis-à-vis des prêtres célibataires, soit même vis-à-vis des fidèles plus instruits.

II. — Ma pensée personnelle vis-à-vis du clergé marié

Voilà donc les arguments que j'ai entendus pour ou contre le clergé marié en Orient ; mais les difficultés que j'ai mentionnées ne semblent pas faire problème. La coexistence traditionnelle des deux clergés a passé pleinement dans les mœurs. Aussi la seule question précise qui se pose à moi est celle-ci : conviendrait-il de transférer en Occident la coutume orientale ? Je ne suis ni le Pape ni le Concile pour vous apporter une réponse ayant autorité. Je vous dirai seulement ma pensée personnelle.

1. *Les motifs de ma préférence*

Personnellement, je ne suis pas favorable à l'extension de la coutume orientale au clergé de rite latin. Cette préférence n'est pas basée sur des principes d'ordre doctrinal,

comme si l'exercice du ministère sacerdotal exigeait le célibat ; mais elle a son fondement dans l'Evangile et elle s'impose en quelque sorte à moi parce qu'elle me semble être dans le sens de l'histoire.

1. Fondement évangélique.

Je ne reviens pas sur le fondement évangélique que j'ai exposé dès le début de ma conférence, à propos de ce qui est essentiel dans le célibat sacerdotal. Mais je dois rappeler que, dans presque tous les pays du monde, *le clergé séculier s'oriente de plus en plus dans un sens évangélique*. Par conséquent, il s'attachera de plus en plus au célibat. C'est ainsi, me semble-t-il, qu'il faut expliquer, au moins en partie, le fait que les séminaristes de Sainte-Anne de Jérusalem ou de Saint-Joseph de Beyrouth s'orientent librement vers un sacerdoce célibataire. Je pense même que, dans l'avenir, le clergé séculier, sans qu'il y soit forcé par aucune loi, s'orientera de plus en plus vers la pauvreté évangélique. La contemplation du Christ, vie et pauvre, et des apôtres qui ont tout quitté pour le suivre, nous entraîne, du dedans, dans ce sens.

2. Le sens de l'histoire.

Ce que je viens de dire est déjà dans le sens de l'histoire, car c'est un fait d'histoire que jamais autant qu'aujourd'hui le clergé séculier a découvert le caractère évangélique de sa vocation sacerdotale. Mais, en plus de cet argument qui est vraiment fondamental, on peut ajouter les réflexions suivantes :

1° Le prêtre d'aujourd'hui veut être *missionnaire*. Il ne se contentera pas de célébrer la liturgie et d'administrer les sacrements. Il veut apporter à tous le message de l'Evangile, afin de les engendrer à la foi et afin de leur apprendre à vivre de plus en plus selon l'enseignement du Christ dans toutes leurs activités terrestres. Il semble donc difficile que des prêtres d'aujourd'hui se contentent des fonctions qui sont habituellement celles du clergé marié.

2° Le prêtre d'aujourd'hui qui vit au milieu d'un monde toujours plus cultivé a besoin d'une *formation doctrinale, pastorale et spirituelle de plus en plus poussée*. On voit difficilement comment un clergé marié pourrait recevoir cette formation. Ce serait donc, me semble-t-il, un contre-sens historique que de comparer l'admirable clergé marié d'Orient qui a sauvé les populations rurales de la Syrie ou du Liban avec la situation qui est déjà ou qui sera celle d'un clergé chargé d'évangéliser des populations soumises à divers courants de pensée auxquels elles ne peuvent pas échapper. Qui leur apprendra à discerner le bien du mal ? Qui les aidera à se conduire au milieu des hommes en vrais disciples du Christ ?

3° Le prêtre accède de plus en plus aux responsabilités missionnaires et pastorales qui sont celles de l'évêque ; cela ne veut pas dire qu'il pourra agir d'une façon indépendante de l'évêque, bien au contraire, la pro-

motion apostolique du prêtre le lie toujours plus à son évêque, sans lequel il n'est rien dans l'Eglise ; mais, participant toujours plus aux pouvoirs de l'évêque, *il entre, en quelque sorte, dans l'état de perfection qui est celui de l'évêque* ; il se consacre toujours plus à sa mission de pasteur. Par une sorte de logique interne, il sera donc appelé, en même temps, dans le sens du célibat apostolique par la consécration totale de lui-même au Christ pour le salut de ses frères.

2. Les solutions de transition

Il me semble donc que si l'autorité suprême de l'Eglise acceptait qu'il y eut, au moins dans certaines régions d'Occident, un clergé marié en plus du clergé célibataire, ce ne pourrait être que pour un temps. Ce serait une solution de transition. Mais je pense qu'il vaudrait mieux en trouver une autre. Je m'excuse de vous parler ainsi, sans avoir autorité pour le faire. Je vous livre simplement ma pensée personnelle.

Je pense, en effet, que *la meilleure solution de transition pendant une période difficile est celle qui pourra subsister lorsqu'on aura dépassé cette période*. C'est pourquoi je vous ai parlé des diacres mariés qui pourraient assurer, dans les communautés chrétiennes, la plupart des fonctions exercées en Orient par les prêtres mariés et qui doivent être, dans l'Eglise, une institution définitive.

Voici d'ailleurs quelques arguments complémentaires en faveur de la solution que je préconise.

1. Rapports des diacres avec le presbytèrium.

Certes, il faudra que les prêtres soient très respectueux des fonctions diaconales et qu'ils se conduisent, vis-à-vis des diacres, avec affection et humilité. Malgré tout, il sera normal que les diacres, à leur tour, soient soumis aux prêtres dans toute l'organisation de la pastorale. Vous voyez la différence : il n'est pas normal que le clergé marié obéisse au clergé célibataire, car il ne doit pas y avoir de prêtres de seconde zone. Au contraire, la hiérarchie des pouvoirs du sacrement de l'Ordre soumet les diacres aux prêtres, comme les prêtres à l'évêque. Il me semble donc que l'unité de la pastorale sera mieux assurée s'il y a des diacres qui collaborent avec des prêtres, que s'il y a des prêtres mariés qui doivent collaborer avec des prêtres célibataires.

2. Libération du prêtre pour ses tâches missionnaires.

Rappelons-nous l'institution des diacres dans l'Eglise primitive. Les apôtres ont voulu qu'il y ait des diacres afin de pouvoir se consacrer tout entiers à leur tâche apostolique. Ce n'était pas du mépris pour les tâches qui seraient désormais celles des diacres, ce n'était pas non plus une attitude exclusive : les diacres, eux aussi, ont eu, à l'occasion, des tâches d'évangélisation, mais.

c'était une libération pour être tout entiers à la prière et au ministère de la parole. Or, c'est un fait qu'aujourd'hui les prêtres sont souvent accaparés par des tâches administratives, sociales, caritatives qui les empêchent d'être totalement donnés à leurs tâches missionnaires. Or, il serait difficile, pour des prêtres célibataires, de se libérer des tâches qui les accaparent en les confiant à des prêtres mariés. Au contraire, il est normal que ces tâches soient confiées à des diacres.

3. Les ressources du diacre marié.

Nous avons vu combien il est difficile d'assurer aux prêtres mariés les ressources dont ils ont besoin pour les faire vivre ainsi que leur famille. Par contre, il serait normal que les diacres mariés conservent, au moins en partie, des tâches professionnelles, de manière que la communauté chrétienne ait uniquement à leur donner un appoint correspondant au temps qu'ils consacreront à son service. Ces questions de ressources sont secondaires : elles ont néanmoins leur importance.

J'ai parlé de solution transitoire, car nous ne devons pas penser que la situation actuelle doive être considérée comme satisfaisante. Vous en êtes persuadés encore plus que moi. Même s'il y avait des diacres mariés dans toutes les communautés chrétiennes, le nombre de vos prêtres resterait très insuffisant. Mais je suis persuadé — excusez mon erreur, si je me trompe — qu'il y aurait beaucoup plus de jeunes qui s'orienteraient vers le sacerdoce chez vous, s'ils savaient qu'une fois prêtres, ils pourraient mener en équipe avec d'autres prêtres, une vie apostolique correspondant pleinement à leur vocation. C'est pourquoi, même à ce point de vue, je pense que la solution des diacres mariés aidant le presbyterium dans sa tâche propre est préférable à la solution d'un clergé marié venant en aide au clergé célibataire.

CONCLUSION

Il ne m'appartient pas de conclure. La conclusion, en ce qui concerne la deuxième partie de mon exposé, dépend de l'autorité suprême de l'Eglise et, en ce qui concerne la première partie, elle dépend de vous, dans chacun de vos pays.

Je voudrais cependant vous dire qu'en préparant cette conférence, je sentais en moi un appel. Pourquoi nos diocèses d'Europe n'aident-ils pas davantage les diocèses de l'Amérique latine ?

Vous avez vos problèmes et ils sont accablants. Nous avons aussi les nôtres. Nous devons nous dégager d'une mentalité individualiste qui nous a fait regarder chacun de nos diocèses comme s'il était l'Eglise universelle. J'espère de tout cœur que le Concile favorisera notre conversion. Puisse-t-on comprendre les exigences concrètes de la collégialité !

Même si nos prêtres ont été incardinés dans un diocèse déterminé, ils ont été consacrés

comme coopérateurs de l'ordre épiscopal. Combien de temps nous faudra-t-il pour que nous puissions régler notre conduite selon la doctrine que nous avons votée ? Aidez-nous en nous faisant connaître vos besoins. Ne vous découragez pas. Continuez à demander. Vous avez des droits sur nous. Alors nous sentirons de plus en plus vivement que les évêques du monde entier ne font qu'un seul Corps dans leur filiale soumission au successeur de Pierre, pour l'évangélisation de toutes les nations et le service de l'Eglise universelle.

montée du néo-nazisme en Allemagne

Allocution du cardinal Doepfner

Le Münchener katholische Kirchenzeitung, organe du diocèse de Munich, publie dans son numéro du 12 mars 1967 ces extraits de l'allocution prononcée le 5 mars par le cardinal Doepfner, archevêque de Munich et président de la Conférence épiscopale allemande, au cours d'une réunion organisée à l'Amerika-Haus de Munich dans le cadre de la « Semaine de la fraternité » (1).

Lorsque, il y a une vingtaine d'années, un groupe de personnalités juives, catholiques et protestantes ont créé la Société pour la collaboration judéo-chrétienne, elles ont fait là un geste courageux. Pendant le III^e Reich, on avait vu trop de cruautés pour qu'on puisse s'attendre si rapidement non seulement à une réconciliation, mais à une collaboration entre juifs et chrétiens en Allemagne.

Le but que nous nous étions proposé n'est encore pas atteint. Il nous reste encore beaucoup de chemin à parcourir. Ces derniers temps, bien des événements nous l'ont montré clairement, plus clairement et plus cruellement qu'au cours des années précédentes.

Le nationalisme exacerbé est toujours une menace pour les minorités raciales et religieuses.

Ce qui nous préoccupe, c'est la montée de forces politiques qui présentent bien des analogies avec le national-socialisme. Ce serait faire preuve d'une

(1) Traduction, d'après le texte allemand, et sous-titres de la D. C.

En ouvrant cette « Semaine de la fraternité », destinée à entretenir l'amitié judéo-chrétienne, et dont le thème était cette année « soyez vigilants », le ministre d'Etat, Alois HUNDHAMMER, avait fait cette impressionnante remarque : « Le peuple allemand ne doit pas oublier que chaque bulletin de vote pour Hitler a coûté la vie à quatre hommes, dans les camps de concentration, sur les champs de bataille et dans les bombardements. »

Assistaient à la réunion notamment le rabbin Grünewald, de Munich, et M. Jonas, coprésident juif de la société pour la collaboration judéo-chrétienne.

dangereuse légèreté que d'y voir seulement des manifestations marginales sans importance. De prime abord, on n'y voit pas apparaître cette haine froide contre les autres races et religions, qui caractérisait le national-socialisme dès les premières années de son existence. Mais l'expérience — et pas seulement dans notre pays — nous apprend que là où surgit un nationalisme exacerbé, il en vient presque nécessairement à écraser et à persécuter les minorités raciales et religieuses. C'est pourquoi les poussées de nationalisme représentent toujours un danger sérieux.

Les profanations de tombes.

Un autre signe préoccupant, qui existe également ailleurs que chez nous, mais qui dans notre pays doit nous inquiéter particulièrement après ce qui s'y est passé, c'est la profanation de tombes et les actes de vandalisme à l'égard de monuments. Peut-être est-ce le fait de jeunes manquant de maturité et ne doit-on pas prendre ces actes trop au tragique. Ils manifestent cependant que chez beaucoup de nos compatriotes il existe encore une aversion latente contre nos compatriotes juifs.

Pourquoi toujours suspecter les bonnes volontés ? (2)

Sur un tout autre plan se situent certains événements qui ont également fait parler d'eux ces derniers temps. Ce serait se réfugier dans une euphorie n'ayant rien à voir avec la réalité que de vouloir les passer sous silence en une cérémonie comme celle-ci. Il est certes compréhensible qu'après les crimes effroyables qui ont été commis contre nos compatriotes juifs au nom du peuple allemand tout entier — sinon de par sa volonté — les blessures ne soient pas encore cicatrisées. Cela explique que l'on ne manque jamais d'enregistrer avec une exactitude pénible tous les événements qui montrent que les sentiments de haine subsistent à l'état latent ou se réveillent. C'est certes là une réalité et un danger certain. Mais n'en tire-t-on pas bien souvent des conséquences qui montrent les choses sous un jour trop unilatéral, qui vont trop loin ou généralisent trop ? N'est-il pas pénible et décourageant de voir de sincères désirs de réparer ne rencontrer que du scepticisme ; de voir exprimer publiquement des soupçons contre des personnes dont l'attitude à l'égard du national-socialisme et de la persécution contre le peuple juif ont toujours été hors de question ; d'avoir l'impression que

(2) La presse a rapporté (*Kipa*, édition allemande, 4 février 1967) que le cardinal FRINGS, archevêque de Cologne, avait dû élever une protestation contre une publication juive : *Allgemeine Unabhaengige Jüdische Wochenzeitung* qui l'avait suspecté d'antisémitisme parce que dans une interview accordée au rabbin Max Nussbaum, président de la section américaine du Conseil juif mondial, il avait dit, pour essayer d'expliquer l'antisémitisme qui existait en Allemagne au moment de l'avènement d'Hitler : « Avant l'accession d'Hitler au pouvoir, les Juifs d'Allemagne exerçaient une trop grande influence dans les domaines économique, politique et culturel allemands. Les Juifs de cette époque avaient atteint un degré élevé de richesse et étaient cette richesse. Ce furent là des facteurs qui, sur le plan psychologique, rendirent possibles les progrès du national-socialisme. » (Cf. *infra*, col. 763, la déclaration du cardinal Frings. N. D. L. R.)

l'heure du pardon définitif, de la paix durable s'éloigne plus qu'elle ne se rapproche ? Je ne fais ici de reproche à personne ; c'est une conséquence bien compréhensible du passé que l'on veuille constamment éprouver l'attitude présente, même celle des jeunes générations qui n'ont pas participé aux crimes du passé. Mais de semblables faits ne doivent pas être passés sous silence, car ils montrent combien il reste encore à faire de part et d'autre jusqu'à ce que puisse être garantie cette confiance spontanée et sans réserve qui constitue le pré-supposé indispensable d'une authentique fraternité et d'une collaboration fructueuse entre les différents groupements humains.

Nécessité d'être vigilants.

Pour en revenir à la situation que nous avons esquissée, il nous semble que nous devons faire preuve de toute la vigilance que requiert l'heure présente. Devant le réveil des courants nationalistes ou les profanations de tombes qui se sont produites çà et là, ce serait certes une erreur de se laisser trop vite aller à la nervosité et de demander que l'on prenne les grands moyens à leur égard. Cela ne servirait probablement qu'à affermir les partisans de ces tendances et il en résulterait un durcissement. Il est à espérer que le jeune arbre de la démocratie allemande est déjà capable de se prémunir lui-même d'une façon suffisamment efficace pour venir à bout de cette maladie sans intervention imposée d'autorité (par la loi). L'attitude de la grosse majorité de l'opinion publique, ainsi que du corps électoral qui vote à une majorité écrasante pour les partis démocratiques, est un bon motif d'espoir.

Cependant, comme nous l'avons déjà dit, il ne faut pas minimiser la réalité. Sinon, on pourrait en venir à dire « trop tard ! », ce « trop tard ! » devant lequel ont dû se résigner en d'autres temps les individus et les collectivités qui avaient senti la menace mortelle et voulaient encore y résister. Seule une vigilance incessante peut barrer le danger ; une vigilance qui suit de près les événements et chaque fois prend pour les neutraliser les moyens qui semblent adaptés et nécessaires pour le moment.

Notre vigilance resterait naturellement impuissante si nous voulions lutter contre le danger uniquement avec des moyens humains, même psychologiques et politiques. Le devoir de vigilance nous oblige à considérer notre patrimoine religieux commun, et en dernier terme à nous tourner vers Dieu, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu vivant que nous reconnaissons tous comme notre Maître et notre Père. Il y a encore un long chemin à parcourir avant que la chrétienté catholique prenne pleinement conscience de ce que nous avons en commun.

— *L'Enfer des innocents*. Les enfants juifs dans la tourmente nazie. Récits par RACHEL MINC. — Un vol. 14 x 19 cm, de 208 pages. Prix : 13,35 F (+ t. l.). Editions du Centurion, Paris.

C'est un témoignage ; et comment lire de telles pages sans émotion ? Ce sont des enfants qui parlent et ces dialogues recueillis par l'auteur, une Juive née à Lodz (Pologne), dans leur brièveté, leurs phrases comme syncopées d'enfants désemparés par le drame qu'ils ne peuvent comprendre, sont bouleversants. Ces enfants sont depuis devenus des adultes ; quelles images remontant de leur enfance hantent leurs rêves ? Un cauchemar.

ÉVÉNEMENTS et INFORMATIONS

FRANCE

V. 3 MARS. — Réunis sous la présidence de Dom Jean de la Croix Przyluski, abbé d'Aiguebelle, les religieux de l'abbaye trappiste de Sainte-Marie-du-Désert ont élu comme Abbé Dom Alexandre Decabooter, qui leur avait été prêté comme supérieur le 23 août 1966 par l'abbaye du Mont-des-Cats. Le nouvel Abbé est né à Mouvaux (Nord) le 21 décembre 1918. Ordonné prêtre le 23 mars 1947, il a été vicaire pendant trois ans dans la banlieue de Roubaix. En 1950, il entre à l'abbaye du Mont-des-Cats. Envoyé comme supérieur d'une fondation à Madagascar en 1962, il y tombe malade en 1963. En convalescence, il remplit les fonctions d'aumônier à l'abbaye d'Echourgnac (Dordogne) depuis 1964 jusqu'à sa nomination de supérieur de Sainte-Marie-du-Désert. Mgr Guyot, archevêque de Toulouse, lui conférera la bénédiction abbatiale le dimanche 9 avril. (« Semaine catholique de Toulouse », 12 mars.)

S. 4 MARS. — La « Revue de la vie diocésaine de Paris, Créteil, Nanterre, Saint-Denis » annonce la réorganisation par les évêques de ces diocèses du séminaire de jeunes de Conflans. La « Maison de Conflans » reste au service des quatre diocèses. Pour le second cycle, elle reste un « séminaire » et ne recevra que des volontaires ouverts à la perspective du sacerdoce. Pour le premier cycle, elle accueillera tous les garçons ouverts à cette même perspective, volontaires pour être pensionnaires afin de bénéficier du temps nécessaire à la vie de communauté et à la vie spirituelle qui caractérisent Conflans. Dès la rentrée 1967, elle accueillera également pour les classes du premier cycle (6^e à 3^e), comme demi-pensionnaires, des élèves catholiques dont le domicile n'est pas trop éloigné.

— A Paris, mort du peintre Edmond Heuzé, membre de l'Académie des beaux-arts (1948), âgé de quatre-vingt-quatre ans. Né à Paris le 26 septembre 1883, il exerça de nombreux métiers avant de se vouer à la peinture. Sa renommée commença à naître avec des scènes de cirque; l'une d'elles, « le Clown Geratto », figure au Musée national d'art moderne. Depuis la dernière guerre, il s'était principalement consacré aux paysages et aux portraits, dont le plus notoire est celui qu'il fit du général de Lattre de Tassigny. Il avait publié un roman de mœurs : « Monsieur Victor », et raconté ses souvenirs dans un ouvrage autobiographique : « Du Moulin-Rouge à l'Institut ». Il était commandeur de la Légion d'honneur.

D. 5 MARS. — Premier tour des élections législatives. Participation : 81 % des inscrits. Résultats : V^e République : 8 453 512 voix (37,75 %); P. C. (communistes) : 5 029 808 (22,46 %); F. G. D. S. (Fédération de la gauche démocrate et socialiste) : 4 207 166 (18,79 %); C. D. (Centre démocrate) : 2 864 272 (12,79 %); extrême gauche, dont P. S. U.

(parti socialiste unifié) : 506 292 (2,26 %); divers : 1 136 191 (5,08 %); Alliance républicaine et extrême droite : 194 776 (0,87 %). On compte 82 élus (73 en métropole; 9 outre-mer) : 69 V^e République; 8 P. C.; 2 C. D.; 1 F. G. D. S.; 2 non inscrits. Parmi les élus : 11 membres du gouvernement (MM. Pompidou, Debré, Edgar Faure, Foyer, Peyrefitte, Marcellin, Bourges, de Chambrun, Bettencourt, Bord, Dumas), MM. Giscard d'Estaing, Mitterrand, Waldeck Rochet, Maurice Schumann, Pleven. Il reste 405 sièges à pourvoir. Il y a ballottage dans les 31 circonscriptions de Paris. Faute d'avoir obtenu 10 % des suffrages des inscrits, 613 candidats sont éliminés, dont : 2 V^e République; 74 F. G. D. S.; 52 P. C.; 151 C. D.; 80 P. S. U.

M. 8 MARS. — A Paris, ouverture, jusqu'au 22 mars, du III^e Congrès international de l'Union européenne de radio-télévision. Thème : « La radio et la télévision éducatives ». Le Congrès sera divisé en deux parties. Dans la première, du 8 au 16 mars, quatre commissions mettront au point des recommandations générales concernant les objectifs et les méthodes de l'enseignement radiotélévisé, l'échange des programmes, etc. La seconde, du 17 au 22 mars, discutera les rapports des commissions, entendra des exposés et suivra des émissions choisies de radio et de télévision éducatives. Quatre cent cinquante délégués représentant une centaine d'organismes de soixante-dix pays y participent. Le R. P. Declercq, o. p., y représente UNDA. Innovation à signaler : un vocabulaire professionnel de trois cents mots et un répertoire des principaux termes utilisés en radio-télévision éducative seront remis à chacun des délégués.

V. 10 MARS. — Dans la « Semaine religieuse de Tours », Mgr Ferrand annonce l'établissement en Touraine du Juvénat de la province atlantique des Jésuites. En raison de la nouvelle structure des études, les Pères étaient contraints de quitter Laval pour s'installer dans une ville universitaire. Dès le mois de septembre, le Juvénat entrera en fonction dans la propriété « La Camusière », à Saint-Avertin. La Compagnie de Jésus avait dirigé à Tours, jusqu'en 1949, le Collège Saint-Grégoire; Mgr Ferrand dit le diocèse profondément heureux de son retour.

— Le Grand Prix scientifique de la Ville de Paris a été attribué à M. Charles Pisot pour ses travaux sur la théorie des nombres. Né en 1910 à Obernai (Bas-Rhin), M. Pisot est normalien, agrégé de mathématiques, docteur ès sciences; il devint professeur à la Faculté des sciences de Bordeaux, puis, en 1955, de Paris; il est, depuis 1957, maître de conférences à l'Ecole polytechnique. Secrétaire du département des mathématiques pures de la Faculté des sciences de Paris et d'Orsay et secrétaire de la société de mathématiques de France, il a obtenu, en 1948, le prix

Dickson et, en 1955, le grand prix des sciences mathématiques de l'Académie des sciences.

S. 11 MARS. — A la demande de Mgr Veuillot, archevêque de Paris, les chanoines Robert Frossard et Daniel Pézeril, vicaires généraux, Mgr André Brien et le chanoine Roger Meuillet, vicaires épiscopaux, ont été autorisés par le Saint-Siège à conférer le sacrement de confirmation dans le diocèse de Paris. (« *Revue de la vie diocésaine de Paris, Créteil, Nanterre, Saint-Denis* », 4 mars). A la demande de Mgr Veuillot, les chanoines Frossard et Pézeril ont été élevés par le Pape Paul VI à la dignité de prélat de Sa Sainteté. (*Ibid.*, 11 mars.)

D. 12 MARS. — Deuxième tour des élections législatives. Résultats complets des deux tours : V^e République : 7 985 381 voix (42,99 %), 244 élus (— 38, dont 10 à Paris), dont 43 giscardiens (+ 9). F. G. D. S. : 4 460 612 voix (24,01 %), 116 élus (+ 25). P. C. : 4 002 506 voix (21,55 %), 73 élus (+ 32). C. D. : 1 647 287 voix (8,86 %), 27 élus (— 14). P. S. U. : 1 734 76 voix (0,93 %), 4 élus (+ 3). Divers modérés : 231 160 voix (1,24 %), 15 élus. Divers gauche : 71 839 voix (0,38 %), 5 élus. Avec 244 sièges (dont 12 d'outre-mer) sur 486, l'U. N. R.-U. D. T. (V^e République) garde d'extrême justesse (une voix) la majorité absolue. A noter les échecs de quatre membres du gouvernement : MM. Couve de Murville (Paris-5^e), Messmer (Morbihan-5^e), Sanguinetti (Paris-25^e), Charbonnel (Corrèze-2^e). Résultats attendus de la Polynésie, dont le vote aura lieu le 19 mars, et de la Côte des Somalis qui a décidé, le 19 mars, le maintien de ses liens avec la France.

M. 14 MARS. — A Paris, au ministère des Affaires étrangères, M. Candau, directeur général de l'Orga-

nisation mondiale de la santé, et M. Alphand, secrétaire général des Affaires étrangères, ont signé, en présence du docteur Higginson, directeur du Centre, un accord faisant de Lyon le siège du Centre international de la recherche sur le cancer et fixant ses immunités et privilèges.

— Au camp des Loges, près de Saint-Germain-en-Laye (Yvelines), fermeture du quartier général des forces américaines de l'O. T. A. N. en Europe. Une cérémonie marque l'adieu des commandements et des détachements américains; les drapeaux américain et français sont amenés. Le général Lemnitzer, commandant en chef des forces américaines et commandant suprême des forces alliées en Europe, remet le drapeau américain à son adjoint le général Burchinal, le drapeau français au général Dio, inspecteur général de l'armée de terre française. Le nouveau quartier général est établi à Stuttgart (Wurtemberg).

M. 15 MARS. — A Fontainebleau, fermeture du quartier général des forces alliées de l'O. T. A. N. du secteur Centre-Europe, en présence de son commandant, le général von Kielmanseg, auquel ont été remis, à cette occasion, les insignes de commandeur de la Légion d'Honneur. Le quartier général est immédiatement transféré à Brunssum (Limbourg, Hollande).

*
**

— « Le Bulletin officiel de l'Education nationale » publie la circulaire ministérielle du 24 février 1967 concernant le remboursement des cotisations versées à tort par des établissements d'enseignement privés pour des maîtres non affiliés à un régime complémentaire de retraite ou qui ont cessé de l'être. (B. O. E. N., 9 mars.)

ÉTRANGER

ALGERIE

M. 7 MARS. — Lancée d'Hammaquir, la fusée « Vesta » a atteint l'altitude de 238 km. Sa passagère, la petite guenon Martine, est revenue sur terre douze minutes plus tard et immédiatement récupérée en parfaite santé. Elle avait été « conditionnée » en vue d'étudier son comportement dans l'état d'apesanteur.

S. 11 MARS. — Les ressortissants français travaillant au titre de la coopération ainsi que les agents de l'Office universitaire et culturel français ne sont plus astreints au régime du *quitus fiscal* pour quitter l'Algérie.

L. 13 MARS. — A Hammaquir, lancement dans le même but que la précédente, et avec le même succès, d'une nouvelle fusée « Vesta » porteuse d'un second singe. Après avoir atteint l'altitude de 240 km, l'animal est revenu sur terre, en bonne santé.

BELGIQUE

V. 13 MARS. — Le chanoine Joseph Moerman, prêtre du diocèse de Bruges, a été nommé secrétaire général du Bureau international catholique de l'enfance. (« *Kipa* », 3 mars.)

BERLIN

D. 12 MARS. — Elections parlementaires à Berlin-Ouest. Le parti S. P. D., social-démocrate, arrive en tête (56,9 % des voix); suivi de la C. D. U., Union chrétienne démocrate (32,9 %); du F. D. P., parti libéral (7,1 %). Les autres partis, dont le S. E. D., parti communiste (2 %), qui restent en dessous des 5 % des voix, ne seront pas représentés à la Chambre des députés. La nouvelle Chambre élira un Sénat qui est le gouvernement de la ville.

BIRMANIE

J. 2 MARS. — Au cours de ses vacances en Birmanie, M. Thant, secrétaire général des Nations Unies, a rencontré, au consulat nord-vietnamien à Rangoon, M. Ha Van-lau, représentant du gouvernement nord-vietnamien, venu tout spécialement de Hanoï. Aucun communiqué n'a été donné. M. Le Tung-son, consul général nord-vietnamien, a déclaré que le gouvernement de Hanoï n'avait pas modifié sa position.

BRESIL

— A Sao Paulo, le 28 février, arrestation de Franz Stangl, ancien commandant des camps nazis de Sobibor et de Treblinka, responsable de la mort de 700 000

détenus, dont 400 000 Juifs de Varsovie. De nationalité autrichienne, âgé de cinquante-neuf ans, Stangl vivait depuis dix-sept ans à Sao Paulo avec sa femme et ses trois filles, et travaillait au siège de la succursale de Volkswagen sous le nom de Paul Stangel. Le gouvernement autrichien a demandé son extradition.

M. 15 MARS. — A *Brasilia*, le *maréchal Da Costa e Silva*, président élu du Brésil, prend ce jour ses fonctions de *chef de l'Etat*. Il succède au *maréchal Castelo Branco*, placé à la tête du pays après le coup d'Etat du 1^{er} avril 1964 qui renversa le président Goulart. Mgr Helder Pessoa Câmara, archevêque de Récife, s'est prononcé en faveur d'un « crédit de confiance » qu'il convient d'ouvrir — selon lui — au nouveau président.

CANADA

D. 5 MARS. — A *Ottawa*, mort du général *Georges Vanier*, gouverneur général du Canada depuis le 1^{er} août 1959, âgé de soixante-dix-huit ans. Mutilé de guerre 1914-1918, il fut pendant la dernière guerre le premier représentant du Canada auprès de la France libre et fut le premier ambassadeur canadien en France dès la Libération. Il occupa ce poste jusqu'en 1953 et avait de nombreux amis en France. M. Robert Taschereau, premier président de la Cour suprême, assure les fonctions de gouverneur jusqu'à la nomination d'un nouveau titulaire.

M. 8 MARS. — A la basilique d'*Ottawa*, obsèques nationales du général *Georges Vanier*. La messe est célébrée par le cardinal Léger, archevêque de Montréal; dix évêques représentant les dix provinces du Canada et le R. P. Benedict Vanier, trappiste, fils du défunt. Le corps sera inhumé à Québec.

V. 10 MARS. — « *L'Osservatore Romano* » rapporte des déclarations au sujet de *l'immigration italienne au Québec* faites le 9 mars à l'agence « ANSA » par MM. Tremblay et Bertrand, respectivement ministres des Affaires culturelles et de l'Éducation au Québec. « Le gouvernement du Québec, a déclaré M. Tremblay, a intérêt à accueillir un nombre toujours plus grand d'Italiens qui, comme les autres peuples latins, sont disposés à s'intégrer dans la majorité de notre population, qui est de langue française. » « Le principe dont s'inspire le gouvernement du Québec, a dit M. Bertrand, est que le français, langue de l'énorme majorité de notre population, doit avoir la prééminence dans la province. Le français doit devenir la langue des bureaux et des usines au Québec. Les temps sont révolus où nous, Franco-Canadiens, nous devions subir l'humiliation de devoir nous exprimer en anglais pour pouvoir nous faire comprendre de la petite minorité qui nous entourait... Les Italiens, avec la tradition latine qui les distingue, peuvent beaucoup nous aider. » M. Bertrand avait auparavant rappelé que la communauté italienne au Québec s'élève à deux cent mille personnes.

CONGO-KINSHASA

L. 13 MARS. — A *Kinshasa*, le tribunal militaire condamne, par contumace, à la peine de mort M. Moïse Tshombé, ex-premier ministre (actuellement en exil à Madrid), pour haute trahison, ainsi que le lieutenant-colonel Tshimpola et le capitaine Mwanda, présents à l'audience, pour participation à la mutinerie des *gendarmes katangais* du 22 juillet 1966, à Kisangani.

ESPAGNE

— A *Madrid*, le 27 février, mort de l'écrivain *José Martínez Ruiz*, connu sous le nom d'*Azorin*, patriarche

des lettres espagnoles, âgé de quatre-vingt-quatorze ans. Né le 8 juin 1873 à Monovar, dans la province d'Alicante, il exerça une influence considérable sur plusieurs générations d'écrivains espagnols et latino-américains. Parmi ses œuvres citons : « Antonio Azorin », roman considéré comme autobiographique, « Sur la route de Don Quichotte », « la Volonté » (1902), « les Villages » (1905), « Mémoires d'un petit philosophe » (1906), « Castille », « Lectures espagnoles » (1912), « les Valeurs littéraires », « le Licencié en verre » (1913), « Don Juan » (1924), « Racine et Molière » (1925), « De Grenade à Castelar », « Espagnols à Paris », « Hommes et Paysages d'Espagne », « Guide sentimental de Madrid », « Salvador de Olbena », « Félix Vargas » et plusieurs pièces de théâtre dont : « Cervantès ou la Maison enchantée », « le Peuple », « Blanc sur bleu ».

— A *Madrid*, le 28 février, a eu lieu dans l'église Santa-Rita une cérémonie *para-liturgique* organisée par l'*Amitié judéo-chrétienne*. Présidée par le R. P. Alvarez, des Grands Augustins, et le rabbin Max Mazin, chef de la communauté juive de la ville, cent cinquante Juifs, un groupe de religieuses, un millier de catholiques y ont participé, chanté des psaumes en commun et récité une prière commune « pour l'unité de tous les hommes ». La communauté juive d'Espagne compte environ huit mille membres, groupés principalement à Madrid et à Barcelone. La première synagogue ouverte à Madrid depuis l'expulsion des Juifs en 1492 a été inaugurée en 1959. En octobre dernier, une synagogue ancienne a été rouverte au culte à Tolède.

J. 9 MARS. — L'épiscopat espagnol a décidé le renvoi du directeur et des rédacteurs de l'hebdomadaire *Signo*, organe des jeunesses d'Action catholique. Cette décision est motivée par la publication d'un éditorial, paru pendant que siégeait l'Assemblée plénière de l'épiscopat consacrée à la réforme des statuts de l'Action catholique. Répondant aux déclarations faites à divers journaux étrangers par M. Carrillo, secrétaire général du parti communiste espagnol (clandestin), *Signo* y envisageait les possibilités de dialogue et de coopération entre catholiques et marxistes, et la nécessité pour les catholiques de travailler pour la « construction de la démocratie en Espagne ».

S. 11 MARS. — A *Fontilles (Alicante)*, trente-deux missionnaires venus de divers pays ont suivi le 6^e Cours international sur la lèpre en vue d'obtenir, avant de rejoindre les pays où ils seront envoyés, le diplôme, reconnu par de nombreux gouvernements, les reconnaissant aptes à soigner les lépreux. Ces cours, financés par l'Ordre de Malte, sont donnés par les médecins de la léproserie « Saint-François-Borgia », qui accueille environ six cents lépreux, et par d'autres spécialistes et durent cinq semaines.

ETATS-UNIS

D. 5 MARS. — A *New York*, rentrant de Rangoon (Birmanie), où il a rencontré un représentant du gouvernement nord-vietnamien, M. Thant, secrétaire général de l'O. N. U., s'est montré pessimiste au sujet du Vietnam. Il estime qu'il n'y a actuellement aucune possibilité de franches négociations entre les Etats-Unis et Hanoï en raison de leur méfiance réciproque.

M. 14 MARS. — Le gouvernement américain a annoncé officiellement que Mme *Svetlana Allilouieva*, fille de Staline, avait demandé l'asile politique aux Etats-Unis, mais qu'aucune décision n'avait été prise à son sujet, la question ayant été provisoirement réglée

par la décision du gouvernement helvétique de permettre à *Mme Svetlana* de séjourner temporairement en Suisse.

HOLLANDE

S. 4 MARS. — *M. Zijlstra* rend compte à la reine Juliana de ses conversations avec les chefs des cinq grands partis représentés à la deuxième Chambre, mais refuse de former lui-même le gouvernement. La reine charge alors *M. Beel*, vice-président du Conseil d'Etat, d'examiner le problème de la formation du gouvernement compte tenu des conclusions déposées par *M. Zijlstra*.

J. 9 MARS. — Après avoir reçu l'avis de *M. Beel*, la reine Juliana charge *M. Barend Biesheuvel*, chef du parti antirévolutionnaire (calvinistes), de former le gouvernement.

HONGRIE

S. 4 MARS. — *Mgr Bongianino*, de la Secrétairerie d'Etat, collaborateur de *Mgr Casaroli*, est arrivé à Budapest pour étudier sur place, « en dehors de toute autre question politique » a déclaré *Mgr Vallainc*, la situation créée par la démission présentée par plusieurs évêques, pour raisons d'âge ou de santé, et dont le remplacement devra se faire conformément à l'accord conclu en 1964 entre le Saint-Siège et le gouvernement hongrois, en ce qui concerne les nominations d'évêques. Il s'agit des évêques suivants : *Mgr Hamwas*, archevêque de Kalocsa, président de la Conférence épiscopale hongroise, âgé de soixante-dix-sept ans et gravement malade ; *Mgr Shvoy*, évêque de Szekesfehervar, âgé de quatre-vingt-huit ans ; *Mgr Pétery*, évêque de Vacs, empêché d'exercer ses fonctions, âgé de soixante-dix-sept ans ; *Mgr Kovacs*, administrateur apostolique de Vacs, âgé de soixante-dix-sept ans ; et de *Mgr Schwarcz-Eggenhofer*, administrateur apostolique d'Esztergom, qui a également offert sa démission.

M. 14 MARS. — A Budapest, *M. Prattner*, président de l'Office d'Etat pour les Affaires religieuses, a reçu *Mgr Bongianino*. *Mgr Brezanoczy*, administrateur apostolique de l'archidiocèse d'Eger, secrétaire de l'épiscopat, et l'abbé *Zemplén*, directeur de l'Institut hongrois de Rome, assistaient à l'entretien.

INDE

D. 12 MARS. — *Mme Indira Gandhi*, élue à l'unanimité chef du groupe parlementaire du Parti du Congrès, est chargée par le président *Radhakrishnan* de former le gouvernement.

M. 15 MARS. — *Mme Indira Gandhi* a constitué le nouveau gouvernement. De ses dix-neuf membres, neuf ont fait partie du gouvernement précédent. *M. Morarji Desai* en est vice-président et ministre des Finances.

INDONESIE

D. 12 MARS. — A Djakarta, par décision du Congrès consultatif du peuple — organe politique suprême — *M. Soukarno* cesse d'exercer ses fonctions de président de la République et toute activité politique lui est interdite. Le général *Suharto* devient président intérimaire jusqu'aux élections de 1968.

IRAN

S. 4 MARS. — A Téhéran, mort du *Dr Mossadegh*, ancien premier ministre, âgé de quatre-vingt-six ans. En 1951, il prit l'initiative de nationaliser les pétroles iraniens, provoquant une crise très grave avec l'Angleterre. Destitué par le chah, il se maintint au pouvoir

et le contraignit à un bref exil. Renversé à son tour, il fut jugé et condamné à trois ans de prison. Depuis sa libération il vivait en résidence surveillée.

JORDANIE

D. 5 MARS. — Ayant accepté la démission de *M. Wasfi El Tall*, premier ministre, le roi Hussein a chargé *M. Hussein Ben Nasser*, son chef de cabinet, de former le nouveau gouvernement qui sera principalement chargé de superviser les élections générales qui se dérouleront le 15 avril.

MEXIQUE

M. 14 MARS. — *Mgr José de la Soledad Torres y Castaneda*, évêque de Ciudad Obregon depuis 1959, a disparu le 4 mars. A cette date, il avait quitté, en voiture, Durango à destination de Mazatlan. Depuis lors, plus aucune nouvelle n'est parvenue de lui et les recherches de la police sont demeurées sans résultat.

POLOGNE

D. 5 MARS. — Le cardinal *Wyszynski* a fait lire en chaire une lettre pastorale demandant aux fidèles d'exprimer librement leurs opinions sur les affaires du pays. « C'est en vous retranchant dans un silence pusillanime que vous montreriez de la méfiance à l'égard du pouvoir », a-t-il notamment déclaré.

SUISSE

V. 10 MARS. — A Genève, la Commission des Nations Unies sur les droits de l'homme a adopté à l'unanimité un projet de Convention pour l'élimination de toutes formes d'intolérance religieuse, aux termes duquel : « Les Etats signataires assureront une protection légale équitable contre l'encouragement ou l'incitation à l'intolérance religieuse, ou à la discrimination pour des raisons de religion ou de croyance. » Le projet sera transmis par le Conseil économique et social à l'Assemblée générale de l'O. N. U.

S. 11 MARS. — Les autorités helvétiques ont accordé à *Mme Svetlana Allilouieva*, fille de Staline, un visa pour un séjour temporaire de repos de trois mois en Suisse. *Mme Svetlana* est arrivée ce jour à Genève ; le lieu de sa résidence n'a pas été révélé.

SYRIE

J. 4 MARS. — A Damas, un accord est intervenu entre le gouvernement syrien et l'Iraq Petroleum Company. Une augmentation d'environ 50 % des « royalties » a été acceptée par la compagnie et sera applicable rétrospectivement à partir du 1^{er} janvier 1966. L'acheminement du pétrole, arrêté le 13 décembre dernier, a immédiatement repris, et les avoirs saisis restitués à l'I. P. C.

U. R. S. S.

M. 14 MARS. — A l'occasion du cinquantenaire de la Révolution d'octobre, le Comité central du parti communiste soviétique a décidé de ramener à cinq jours la semaine de travail qui est actuellement de six jours, la durée du travail, quarante et une heures, n'étant pas modifiée. La semaine de cinq jours ne sera pas appliquée dans l'agriculture, ainsi que là « où le changement est inopportun, en raison de la nature des conditions de travail et de production ».

URUGUAY

M. 15 MARS. — A Montevideo, une session d'étude organisée par le Secrétariat latino-américain du Mouvement international des étudiants catholiques a réuni les dirigeants des différentes fédérations d'Amérique latine. « La crise de l'université en Amérique latine ;

anciennes structures et formes nouvelles pour un continent en transformation » était le thème de cette session, dont le but était d'amener les dirigeants étudiants à prendre conscience de cet important problème en vue d'apporter leur contribution à sa solution dans leurs pays respectifs. La formation de dirigeants chrétiens compétents pour l'université et la société est une des tâches majeures du M. I. E. C. en Amérique latine.

HIERARCHIE ET TERRITOIRES ECCLESIASTIQUES

« L'Osservatore Romano » annonce :

— Mgr Francis Joseph Klein, évêque de Saskatoon, est nommé évêque de Calgary (Canada). (« O. R. », 1^{er} mars.)

— Démission, pour raison d'âge, des évêques suivants : Mgr John Alexander Floersh, évêque (1924-1937), puis archevêque de Louisville (Kentucky, Etats-Unis), âgé de 80 ans; Mgr George John Rehring, évêque de Toledo (Ohio, Etats-Unis) depuis 1950, âgé de 77 ans. Et nomination comme nouveaux évêques de : Louisville, Mgr Thomas-Joseph McDonough, évêque de Savannah; Toledo, Mgr John A. Donovan, évêque auxiliaire de Detroit. (« O. R. », 2 mars.)

— Mgr Emmanuel Gerada, chargé d'affaires du Saint-Siège au Rwanda, est nommé évêque auxiliaire de Mgr Gonzi, archevêque de Malte. — L'abbé Nicola Cauchi, préfet des études et professeur de philosophie au séminaire diocésain de Gozo, est nommé évêque auxiliaire de Mgr Pace, évêque de Gozo (Malte). (« O. R. », 3 mars.)

— Mort, le 28 février, de Mgr Alberto Mendoza Bedolla, évêque de Campeche (Mexique) depuis 1939, âgé de 85 ans. (« O. R. », 4 mars.)

— Démission, pour raison d'âge, de Mgr Nicanor Carlos Gavilanes Chamorro, évêque de Portoviejo (Equateur), depuis 1947, âgé de 76 ans. Son coadjuteur, Mgr Luis A. Carvajal, lui succède de plein droit. (« O. R. », 5 mars.)

— L'abbé Sabin Saint-Gaudens, supérieur pour la France de l'Institut du Prado, est nommé évêque auxiliaire de Mgr Guyot, archevêque de Toulouse. (« O. R. », 6-7 mars.) Dans la « Semaine catholique de Toulouse » (12 mars), Mgr Guyot, dans une lettre pastorale, annonce cette nomination et présente son nouvel auxiliaire à ses diocésains. Mgr Saint-Gaudens est né à Miremont (Haute-Garonne) le 24 septembre 1921. Après ses études secondaires à Toulouse, au lycée Fermat et à l'internat Sainte-Barbe, où il bénéficia de la formation des Pères assumptionnistes, il prépare le concours d'entrée aux Grandes Ecoles. Admissible à Centrale, il décide de rentrer... au grand séminaire de Toulouse. Son choix est fait. Il sera prêtre. En octobre 1941, il commence ses études de philosophie au séminaire diocésain. En 1943, il fait partie des Chantiers de jeunesse avec les jeunes de sa génération. Puis il est incorporé à la 1^{re} armée française et termine les derniers mois de la guerre en Alsace. Le 29 juin 1948, il est ordonné prêtre, à Toulouse, en la cathédrale Saint-Etienne, par Mgr Garonne, alors archevêque du diocèse. Désireux de vivre son sacerdoce dans la simplicité de l'Evangile et le souci des pauvres, il fait, à Lyon, une année de for-

mation à l'Institut du Prado. Revenu à Toulouse, il y demeure dix années au service de la J. O. C. et de la J. O. C. F., puis de l'A. C. O. Au lendemain de la Mission générale, il est, pendant deux ou trois ans, le premier délégué de la Mission ouvrière, apprécié à la fois des laïcs et du clergé. Nommé vice-supérieur général du Prado, il quitte Toulouse pour Lyon, en juillet 1960, pour se consacrer à sa nouvelle tâche. En 1965, sur son initiative, le Chapitre général du Prado décide de distinguer le Conseil de France pour les Pradosiens français et le Conseil généralice pour les Pradosiens des autres pays. Il est alors élu supérieur du Prado pour la France, Mgr Ancel demeurant supérieur général. Il consacre aussi une grande partie de son temps au Prado d'Espagne et gagne très vite dans ce pays la bienveillance des évêques et la confiance des séminaristes comme des prêtres. (D'après la lettre de Mgr Guyot.) Avec cette nomination, le Prado a donc donné à la France trois évêques : Mgr Ancel, auxiliaire de Lyon; Mgr Rousset, auxiliaire de Versailles; Mgr Saint-Gaudens, auxiliaire de Toulouse.

— Mgr Eris Michael O'Brien, archevêque de Canberra et Goulburn (Australie) a été transféré, le 29 novembre 1966, au siège archiepiscopal titulaire d'Apamea de Syrie et nommé administrateur apostolique de Canberra et Goulburn. (« O. R. », 8 mars et « Fides », 8 mars.)

— Mgr Edwin B. Broderick, supérieur du séminaire Saint-Joseph's de Yonkers (archidiocèse de New York), est nommé évêque auxiliaire du cardinal Spellman, archevêque de New York. — Mgr Joseph V. Sullivan, chancelier de la curie épiscopale de Kansas City-Saint-Joseph, est nommé évêque auxiliaire de Mgr Helmsing, évêque de Kansas City-Saint-Joseph (Missouri, Etats-Unis). (« O. R. », 9 mars.)

— Mgr Michael Joseph Green, évêque auxiliaire de Lansing, est nommé évêque de Reno (Nevada, Etats-Unis). (« O. R. », 11 mars.)

— Mgr Olimpo Santiago Maresma, évêque auxiliaire de Mendoza, est nommé administrateur apostolique « sede plena » de l'archidiocèse de Mendoza (Argentine). — Mgr Pedro Lira, évêque titulaire de Castellum de Maurétanie, est nommé évêque auxiliaire de Mgr Perez Eslava, archevêque de Salta (Argentine). — Le R. P. Charles Reiterer, des missionnaires de Mill Hill, a été nommé, le 9 février, évêque coadjuteur, avec droit de succession, de Mgr Vos, vicaire apostolique de Kuching (Sarawak, Malaisie). — Mort, le 10 mars, de Mgr Vitale Bonifacio Bertoli, O. F. M., vicaire apostolique de Tripoli (Libye), âgé de 69 ans. (« O. R. », 12 mars.)

— Mgr Tito Mancini, évêque auxiliaire des diocèses suburbicaires d'Ostia et de Porto et Santa Rufina, est nommé administrateur apostolique du diocèse de Nepi et Sutri (Italie). (« O. R. », 13-14 mars.) Mgr Gori, évêque de Nepi et Sutri, est âgé de 82 ans.

CHRONIQUE DU SAINT-SIEGE

— S. S. Paul VI a nommé le cardinal José da Costa Nunes légat pontifical *a latere* aux cérémonies de la célébration du 50^e anniversaire des apparitions de Fatima, qui aura lieu le 13 mai prochain. (« O. R. », 1^{er} mars.)

— S. S. Paul VI a nommé le cardinal Cicognani légat pontifical pour la remise de la Rose d'or au sanc-

uaire national de Notre-Dame Aparecida, patronne du Brésil, qui aura lieu le 15 août prochain. (« O. R. », 26 février.)

— Etablissement de relations diplomatiques entre le Saint-Siège et le Royaume de Lesotho, ayant rang de nonciature pour le Saint-Siège et d'ambassade pour le Lesotho. (« O. R. », 12 mars.)

— Mgr Vaivods, administrateur apostolique de Riga (Lettonie) et Mgr Matulaitis Labukas, administrateur apostolique de Kaunas (Lituanie), actuellement à Rome où ils ont participé aux travaux de la Commission pour la révision du Code de droit canonique, ont été reçus par S. S. Paul VI. Leur voyage, d'après l'Agence « KNA », a été facilité par le gouvernement soviétique, et à Kaunas, on établit un lien direct entre ce fait et la récente visite de M. Podgorny à Paul VI. (« La Croix », 11 mars.)

— Dans une lettre autographe, datée du 17 février, adressée au cardinal Ottaviani, pro-préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, S. S. Paul VI lui exprime sa confiance; il l'appelle « mon vieux supérieur et maître » et souhaite qu'il puisse continuer à servir l'Eglise « pendant de longues années encore ». Ce geste du Saint-Père est interprété dans les milieux ecclésiastiques comme un démenti aux rumeurs qui ont circulé ces derniers temps et selon lesquelles le Saint-Père avait sollicité la démission du cardinal. Le texte intégral de cette lettre, strictement privée, n'a pas été divulgué.

— Le 30^e anniversaire de l'encyclique « Divini Redemptoris », par laquelle le Pape Pie XI condamna le communisme athée, a été commémoré, le 18 mars à Rome, au cours d'une cérémonie organisée par les

hommes d'Action catholique. Commentant cette manifestation, Radio-Vatican a dit : « Après trente ans ce document, promulgué précisément à l'occasion de la fête de saint Joseph, protecteur de l'Eglise universelle, a été largement confirmé par l'histoire, en prouvant qu'il contenait des jugements et des indications de toute actualité pour la liberté et le salut du monde. »

— A Rome, la première assemblée de l'Union internationale des Supérieures générales des Congrégations religieuses féminines (28 février-12 mars) a élu son Conseil général. En voici la composition : Présidente : R. M. Maria del Rosario Arano, supérieure générale des Religieuses de Jésus et Marie. Vice-présidentes : R. M. Felicie Pastoors, supérieure générale des Ursulines de l'Union romaine; R. M. Marie-Paul Bord, supérieure générale des Sœurs hospitalières de Saint-Paul. Trésorière : R. M. Pasqualina Monti, supérieure générale des Sœurs de la Charité de l'Immaculée-Conception. Secrétaire : R. M. Françoise de Lambilly, de la Société du Sacré-Cœur. Ont été élues conseillères les RR. MM. : Agathe Mbadi (Cameroun); Céline (Kenya); Saint-Paul (Canada); Luke Tobin, Mary Omer (Etats-Unis); Clara Emmert (Argentine); Soledad Hernandez (Colombie); Carmelinda Rossato (Brésil); Ignacia Magdalena (Philippines); Théodosia (Inde); Charles-Joseph Ghorayeb (Liban); Dosithea (Allemagne); Francis (Angleterre); Louise-Suzanne Guillemain (France); Gemma Garcia Zurita (Espagne); Costantina Balducci (Italie); Marie du Cénacle (Belgique); Irène Sganzi (Suisse); Andrea Gorska (Pologne); Sainte-Agnès (Australie). (D'après « l'Osservatore Romano », 22 mars; cf. « D. C. », n° 1491, col. 581, l'allocution adressée par S. S. Paul VI aux Supérieures générales.)

L'Eglise dans le monde

L'AMITIE JUDEO-CHRETIENNE EN ALLEMAGNE

Le cardinal FRINGS, archevêque de Cologne, a publié le communiqué suivant dans le Kirchlicher Anzeiger für die Erzdioezese Koeln du 1^{er} mars 1967 :

Les groupements pour la collaboration judéo-chrétienne ont organisé cette année également une Semaine de la fraternité, du 5 au 12 mars, destinée spécialement à favoriser la compréhension entre juifs et chrétiens.

Le thème de cette année sera : « Soyez vigilants ».

Il est effectivement nécessaire d'être vigilants si nous ne voulons pas que la barbarie de la dictature national-socialiste revienne un jour. Nos frères juifs en ont souffert de la façon la plus atroce. En Allemagne et au-dehors, au moins 6 millions de juifs, dont plus d'un million d'enfants, ont été tués dans des conditions effroyables. Qu'il se soit trouvé des milliers de complices pour exécuter ce plan démentiel d'un homme qui s'était affranchi de tout lien moral reste pour le peuple allemand une marque d'infamie que l'on n'a pas le droit d'effacer.

Il est nécessaire que tous s'efforcent d'établir des relations pacifiques avec nos concitoyens juifs et de réparer dans la mesure du possible le mal qui leur a été fait. Pendant cette Semaine de la fraternité, nous voudrions tous porter dans notre prière cette grande aspiration.

Cologne, le 23 février 1967.

Joseph cardinal FRINGS,
archevêque de Cologne.

MESSAGE DE LA F. A. O.

SUR L'ENCYCLIQUE

« POPULORUM PROGRESSIO »

Le Dr SEN, directeur général de la Food and Agriculture Organisation (F. A. O.) a adressé le message suivant à S. S. Paul VI après la parution de l'encyclique Populorum progressio :

Au nom de la F. A. O. et de moi-même, j'exprime à Votre Sainteté notre profonde gratitude pour l'appel solennel que vous venez d'adresser à la conscience de

l'humanité avec l'encyclique *Populorum progressio* sur le développement des peuples. Cette encyclique historique aura certainement des conséquences d'une grande portée pour l'avenir de la paix mondiale et de la justice universelle, en mettant l'autorité morale et le « leadership » de l'Eglise au service des idéaux et des objectifs des Nations Unies et de leurs organismes spécialisés. Votre référence à la campagne de la F. A. O. contre la faim restera toujours une source d'inspiration pour tous ceux qui travaillent à éliminer la faim et à assurer la dignité humaine. Nous sommes convaincus que l'appel de Votre Sainteté aux pauvres et aux déshérités trouvera une réponse concrète parmi les nations et les autorités mondiales qui ont la possibilité d'aider à lutter contre l'inégalité et l'injustice. Votre proposition tendant à l'établissement d'un fonds pour le développement grâce à la réduction des armements encouragera ceux qui luttent contre d'innombrables obstacles pour améliorer le sort de l'humanité. Nous nous sentons profondément encouragés par le fait que Votre Sainteté reconnaisse que la course entre la population et le développement des ressources est au centre de tous les programmes et de toutes les politiques relatifs au développement économique et social, ainsi que par ce que vous dites de la délicate question de la stabilisation de la population qui permettra aux autorités nationales aussi bien qu'aux parents d'agir selon la loi morale et la conscience de chacun. Nous sommes surtout touchés par la compréhension et la compassion avec lesquelles Votre Sainteté a présenté la crise à laquelle fait face l'humanité, faisant appel à tous les hommes de bonne volonté, dans tous les pays, pour édifier, par l'assistance et le respect mutuels, une société vraiment universelle basée sur la justice et l'égalité.

R. R. SEN.

(Texte anglais dans l'Osservatore Romano du 1^{er} avril 1967.)

LES CONFÉRENCES DE PRESSE DE MGR VALLAINC

L'Osservatore Romano rapporte en ces termes les réponses qui ont été faites par Mgr Vallainc, directeur de la salle de presse du Saint-Siège, aux questions qui lui ont été posées au cours des conférences de presse hebdomadaires du vendredi :

Conférence du 10 mars

Répondant à des questions qui lui avaient été posées précédemment, Mgr Vallainc a rappelé que Mgr Bongianino, de la S. C. pour les affaires ecclésiastiques extraordinaires, se trouve en Hongrie, où il est l'hôte de l'épiscopat hongrois, avec lequel il traitera uniquement des questions relatives à la démission présentée par certains évêques de ce pays en raison de leur âge. Il est donc exclu que cette visite ait des motifs politiques.

Mgr Vallainc a fait savoir que Mgr Iginio Cardinale, délégué apostolique en Grande-Bretagne, a été autorisé à signer, au nom du Saint-Siège, le traité international qui réglemente l'usage pacifique de l'espace atmosphérique. Par cet acte, qui revêt une évidente signification morale, le Saint-Siège veut encourager un accord qui représente un nouveau pas en avant vers la détente internationale et la paix.

Au sujet d'une prière en commun qui aurait eu lieu dans une synagogue en Espagne, Mgr Vallainc a précisé que cette prière a eu lieu non pas dans une synagogue, mais dans une église catholique. Elle réunissait 1 000 catholiques et 150 juifs. Au cours de la « paraliturgie œcuménique », un rabbin aurait pris la parole pour formuler le vœu qu'une semblable réunion puisse se tenir un jour dans la synagogue. Pour les catholiques, de semblables manifestations doivent toujours être soumises à l'approbation de l'Ordinaire.

Mgr Vallainc a ensuite longuement répondu à une question au sujet de la lettre du Pape au maréchal Tito (cf. D. C. du 2 avril 1967, col. 587, note 4).

(L'Osservatore Romano, 11 mars 1967.)

Conférence du 31 mars

[...] Répondant à des questions posées précédemment et demandant pourquoi il y a un nonce apostolique en Suisse, alors qu'il n'y a pas d'ambassadeur de ce pays auprès du Saint-Siège, Mgr Vallainc a rappelé qu'à l'origine de cette situation il y a des causes historiques, des motifs religieux du passé. Mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait entre le Saint-Siège et la Suisse des relations amicales, bien que non officielles, comme le montrent par exemple l'envoi de délégations extraordinaires à l'occasion de grands événements de l'Eglise comme les couronnements des Papes, et également le fait qu'en vertu d'une ancienne tradition la garde de la personne du Saint-Père est confiée à la garde suisse. Récemment une requête a été présentée au Conseil des Etats helvétiques demandant qu'un ambassadeur soit envoyé à Rome. Cette requête pourra par la suite recevoir une réponse positive.

A une question au sujet des secours envoyés au Vietnam par le monde catholique, Mgr Vallainc a répondu qu'après avoir interrogé les dirigeants de la Caritas internationalis, il était en mesure de déclarer que ces derniers temps les différentes organisations caritatives catholiques internationales ont fait parvenir au Vietnam-Sud 2 768 000 dollars en espèces, distribués aux différents centres d'assistance sociale, et utilisés surtout pour la distribution de vivres et de médicaments, ainsi que pour donner des bourses d'étude à de jeunes Vietnamiens en Europe. A cette somme, qui porte sur les derniers mois, s'ajoutent 80 millions en vivres, vêtements, médicaments, etc., qui ont été envoyés au Vietnam-Sud, spécialement par l'intermédiaire de la Croix-Rouge de différents pays.

Pour le Vietnam-Nord, la somme de 1 500 000 dollars a été recueillie, toujours dans le monde catholique. Malgré diverses difficultés, la Croix-Rouge a réussi à la faire parvenir à ce pays, spécialement pour l'assistance sanitaire à la population. De gros efforts sont faits pour établir des contacts durables afin de subvenir aux besoins les plus urgents.

Il a été demandé si était vraie la nouvelle publiée par certains journaux, selon laquelle les travaux de la Commission sur les problèmes de la natalité ont fait apparaître que les trois quarts de ses membres sont favorables à la limitation des naissances et un quart d'entre eux sont contre. Mgr Vallainc a fait remarquer que si la plus grande liberté de discussion a été donnée aux membres de cette Commission, par contre, le secret le plus absolu leur a été demandé. Il est impensable que cette information soit le fruit d'indiscrétions et encore moins de révélations. Il s'agit donc de simples hypothèses, ou même de pures inventions.

La même chose pourrait être dite au sujet d'informations publiées ces jours derniers avec un certain

relief au sujet d'éventuels voyages du Saint-Père en Italie ou à l'étranger.

Répondant toujours à des questions posées par des journalistes, Mgr Vallainc a rappelé que le nouveau voyage de Mgr Casaroli en Pologne — à la suite des deux précédents — n'a pas d'autre but que de contacter les évêques de ce pays et de se rendre compte des problèmes de la vie pastorale et religieuse. Cela n'empêche pas qu'en marge, Mgr Casaroli ait pu avoir des contacts avec des personnalités laïques, spécialement dans le domaine social [...].

(L'Osservatore Romano, 1^{er} avril 1967.)

LA CRISE VITICOLE

Les évêques de Carcassonne, Montpellier, Nîmes et Perpignan ont publié le communiqué suivant :

La viticulture méridionale est en crise.

La crise est économique-sociale.

Elle affecte gravement le moral de la population.

Ouvriers agricoles, exploitants de toutes catégories sont victimes à des degrés divers, depuis trop longtemps, de la mévente du vin.

Le commerce régional s'en ressent.

Les mères de famille les plus pauvres et les moins exigeantes vivent dans des perspectives de plus en plus sombres.

Le climat général se détériore de jour en jour. La colère ne cesse de monter car l'horizon est bouché.

Rarement une telle unanimité s'est manifestée en pareille circonstance. Il faut certainement remonter jusqu'à la douloureuse période de 1907 pour entendre gronder un tel orage.

Conscients de la détérioration rapide du climat moral et des conséquences graves qui peuvent en découler ;

Objectivement informés de la conjoncture économique, dans ses données fondamentales ;

Les évêques du Midi viticole estiment nécessaire et urgent d'élever la voix.

L'esprit qui les anime est un esprit de service. La souffrance des viticulteurs est leur propre souffrance.

Le but qu'ils visent est clair :

Contribuer à la sécurité de la famille et de la profession, et, par là, promouvoir la paix dans le cadre de la justice sociale.

En conséquence, aujourd'hui, ils demandent aux Pouvoirs publics l'ouverture d'un dialogue confiant et efficace avec les organismes viticoles pour que, dans les délais les plus brefs, soient prises les mesures décisives d'assainissement.

Aux viticulteurs, ils recommandent de poursuivre, au sein de la profession, l'effort de rénovation de la viticulture, dans le cadre d'une économie agricole en pleine évolution.

Ils leur recommandent enfin de rester unis dans la défense de leurs intérêts légitimes, en proscrivant absolument toute violence contre les personnes et tout acte de sabotage.

Pierre-Marie PUECH,
évêque de Carcassonne.

Joël BELLEC,
évêque de Perpignan.

Pierre ROUCÉ,
évêque de Nîmes.

Cyprien TOUREL,
évêque de Montpellier.

(Semaine religieuse de Montpellier, 1^{er} avril 1967.)

LE P. DE RIEDMATTEN, OBSERVATEUR DU SAINT-SIEGE A GENEVE

L'Osservatore Romano du 26 février 1967 a publié l'information suivante :

Par une note du 1^{er} février 1967 adressée par le cardinal Cicognani à M. Thant, le Saint-Siège a établi une mission permanente, avec rang d'« observateur », auprès de l'Office européen des Nations Unies à Genève, confiant cette charge au P. de Riedmatten, O. P.

L'Osservatore Romano ajoute ce commentaire :

Comme on le sait, depuis mars 1964, le Saint-Siège est représenté auprès des Nations Unies, à New York, par un « observateur permanent », Mgr Alberto Giovannetti. Ce poste, auprès du siège central de l'O. N. U., a un rôle « primaire ».

D'autres missions permanentes du Saint-Siège, toujours avec le rang d'« observateur », sont accréditées auprès de l'U. N. E. S. C. O. et de la F. A. O., importants instituts spécialisés des Nations Unies dans les domaines de l'éducation, de la science, de la culture et dans celui de l'alimentation et de l'agriculture.

Aujourd'hui s'ajoute cette représentation à Genève, ville où se trouve un grand nombre d'organisations internationales : d'abord l'Office européen des Nations Unies, auprès duquel la mission est directement accréditée ; puis la Conférence des Nations Unies pour le commerce et le développement ; le Comité exécutif du programme du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés ; l'Organisation mondiale de la santé (O. M. S.) ; l'Organisation internationale du travail (O. I. T.) ; le Comité intergouvernemental pour les migrations européennes (C. I. M. E.) ; le Comité international de la Croix-Rouge, etc.

Répondant à la question d'un journaliste, Mgr VAL-LAINC a déclaré au cours de la conférence de presse du 3 mars :

Cette nomination atteste, une fois de plus, l'intérêt du Saint-Siège pour les problèmes de la vie internationale. Elle révèle également l'intention du Saint-Siège d'accentuer graduellement le caractère international de sa représentation à travers le monde, Mgr Giovannetti, observateur du Saint-Siège près de l'O. N. U., est de nationalité italienne ; Mgr Ligutti, observateur près de la F. A. O., de nationalité américaine ; Mgr Zabkar, qui représente le Saint-Siège près de l'U. N. E. S. C. O., est yougoslave, tandis que le P. Henri de Riedmatten est suisse. (La Croix, 5-6 mars 1967.)

ERRATUM

Le P. Caprile nous communique la correction suivante à apporter à l'article « Retouches à deux textes du Concile », dont il est l'auteur, paru dans notre numéro du 5 mars 1967 : col. 471, § 2, lignes 14 et s., au lieu de « C'est ainsi que dans le texte sur lequel — sans se rendre compte de cette variante involontaire — les Pères votèrent définitivement lors de la 8^e session publique, le 18 novembre, on lisait : « communicans »... », lire : « C'est ainsi que dans le texte — par ailleurs non officiel — distribué aux Pères le 6 décembre 1965, on lisait : « communicans ».

Imprimerie « Maison de la Bonne Presse », 5, rue Bayard, Paris 8^e. Le directeur : J. GÉLAMUR.

le missel de l'assemblée

Le nouveau missel • indispensable pour participer aux actions liturgiques • irremplaçable comme livre de culture chrétienne.

• dans la tradition du “ **Dom Lefebvre** ”, le missel préparé par le Père **Thierry Maertens**, de l'abbaye de Saint-André, avec le concours de **J. Gelineau**, **J. Frisque**, de la Mission de France, **J. Bidot**, **F. Biot**, **A. Laurentin**, **N. Bompais**.

• une **réalisation nouvelle**
qui fait le lien entre la liturgie et la vie moderne.

Entièrement à jour avec les chants et des guides bibliques.

Une gamme de prix et de reliures.



pour tous les jours de l'année :

MISSEL DE L'ASSEMBLÉE CHRÉTIENNE

pour les dimanches et fêtes :

MISSEL DE L'ASSEMBLÉE DOMINICALE

Documentation complète chez votre libraire

ÉDITIONS DU CENTURION

France et Communauté : 1 an, 27,50 F. ; 6 mois, 14 F. Canada et U. S. A. : 1 an, 10 dollars. « Periodica », 5090, av. Papineau, Montréal 34. Suisse : 30 FS. Belgique : le n° : 20 FB ; l'abt 1 an : 358 FB ; 6 mois : 182 FB. Aut. pays : 1 an, 34,50 F. ; 6 m. 17,50 F.

PRIX DU NUMÉRO : France : 1,25 F (étranger 1,45) pour l'année en cours. Numéros des années précédentes, 1,50 F l'exemplaire. Règlement : C. C. P. Paris 16-68.

Paraît le premier et le troisième dimanche du mois

Reliure mobile : dos et extérieur balacron, titre doré au dos, non millésimé. Prix : 7,30 F. net. Franco : 9 F. C. C. P. Paris 16-68.

LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE

SOMMAIRE DU N° 1 492 - 16 AVRIL 1967

- 673 **Encyclique « Populorum progressio »** sur le développement des peuples (26 mars 1967).
- 705 **Le message pascal** (26 mars).
- 707 **Homélie du dimanche des Rameaux** (19 mars).
- 712 **Allocution du Vendredi saint** (24 mars).
- 713 **Allocutions prononcées au cours des audiences générales** : l'enseignement de Vatican II sur la foi (8 mars) ; l'obscurité de la foi (15 mars) ; comment participer aux offices de la Semaine sainte (22 mars) ; la primauté de Pierre est une primauté d'amour (29 mars).

- 723 **Vers une autorité mondiale efficace.** Commentaire de l'encyclique « Populorum progressio », par Mgr Pavan.
- 727 **Le célibat sacerdotal.** Conférence de Mgr Ancel.
- 750 **La montée du néo-nazisme en Allemagne.** Allocution du cardinal Doepfner.
- 753 **Evénements et informations** (1^{er}-15 mars).
- 763 **L'Eglise dans le monde** : L'amitié judéo-chrétienne en Allemagne (cardinal Frings) ; message de la F. A. O. au Pape sur l'encyclique « Populorum progressio » ; les conférences de presse de Mgr Vallainc ; la crise viticole (évêques du Midi) ; le P. de Riedmatten, observateur du Saint-Siège à Genève.

ACTES DE S. S. PAUL VI

QUESTIONS ACTUELLES